

Les chroniques de Malrouve

Argoterra

Ludovic Careau

PREMIERE PARTIE

Prologue

Tout d'abord, il y eut comme un léger soubresaut. La secousse se changea bien vite en une intense vibration et finit par s'estomper au bout de quelques longues secondes qui paraissaient interminables...

Les témoignages convergeaient dans la même direction : quelque chose d'anormal venait encore de se produire au domaine de Malrouve!

Quelque part, sous le domaine Malrouve...

Un éclair aveuglant fendilla l'espace tandis que le vortex se mit à nouveau à s'agiter de façon frénétique.

Des morceaux de roche se détachèrent soudain pour venir s'écraser lourdement sur le sol pierreux.

Les effluves de la Matrice tournoyaient en de démentes rotations et prirent brusquement une teinte rougeoyante.

Un grondement sinistre monta du plus profond de la terre et, dans un amas de poussière, des colonnes de schiste se brisèrent pour s'échouer en plusieurs morceaux sur d'autres monticules de pierre...

Le sol se craquela en d'innombrables failles et une ample déchirure se profila tout le long de la grotte pour y sculpter des nivellements de strates, rompus en maintes cassures...

Dans ce maelström apocalyptique, une vive luminosité blanchâtre pointa son nez, en plein cœur de la géode sanguinolente. Un œil se forma et bientôt, s'élargissait davantage...

Soudain, une forme indistincte, presque ovoïde, s'éjecta de cet orifice tourmenté et vint s'écraser plus loin, parmi les gravas et autres craquelures...

A partir de ce moment, les phénomènes sismiques s'estompèrent et la Matrice parut retrouver son calme. La grotte tout entière sembla se stabiliser et un silence relatif régna à nouveau en ce lieu...

La forme, d'abord inerte et molle, se mit à tressaillir.

Cette masse condensée et fumante roula lentement sur quelques mètres et se figea non loin du blanc catafalque...

Aussitôt, de légers bruits de succion et de craquements se firent entendre. Comme un poussin émergeant de l'œuf, cette chose se fissura en mille zébrures.

Un liquide translucide et visqueux s'en écoula et les jets gazeux d'une lente

décompression s'en échappèrent...

Une main puis un bras tout entier émergea de la fente ainsi créée et s'érigea vivement.

Ce qui sortait de cette coquille brunâtre et flasque ressemblait à un être humain. Écartant les derniers remparts qui le séparaient du monde extérieur, la créature bipède parvint enfin à s'en extraire et à rouler sur le sol pour rompre définitivement le lien qui l'unissait à cette chrysalide.

Englué dans ce sombre liquide amniotique, elle se mit à pousser des gémissements suivis de râles plus appuyés. La créature paraissait avoir mal et se contorsionnait dans tous les sens, se débattant frénétiquement comme pour se libérer d'une attache invisible.

Puis, elle finit par retrouver sa sérénité et marqua une pause, recroquevillée et tremblant de tout son corps.

On eut dit que cette chose était en train d'observer le milieu ambiant dans lequel elle évoluait à présent. Sa tête ne cessait de bouger dans toutes les directions. Elle humait l'air tout en poussant de petits cris de satisfaction...

Ensuite, elle sembla vouloir se lever et entreprit de se mettre sur ses deux jambes pour mieux apprécier l'espace environnant.

Ses premiers pas étaient maladroits mais, bien vite, sa démarche devenait davantage assurée.

L'humanoïde prit d'abord conscience de son état et de son actuelle situation. La détermination dans ses gestes et ses actions devint plus nette et plus affirmée. Il se souvenait.

Alors, il resta figé sur place, dans cet endroit confiné et souterrain puis tourna la tête vers cette grosse boule énergétique, suspendue dans les airs et irisant les alentours de sa vive luminosité, fluctuante et empourprée... Il campait là à attendre quelqu'un ou bien quelque chose. Cette indécision devenait pénible et l'individu, attristé, se décida à abandonner ses illusions et à gagner au plus vite un nouveau point d'encrage, une sortie de secours, vers d'autres cieux en se dirigeant vers le haut, vers la surface...

Il sonda les lieux, prit des repères pour mieux se mouvoir. Il avait une faculté étrange de pouvoir discerner des choses dans l'obscurité.

Cette créature humanoïde avait sans nul doute des facultés spécifiques. Celles-ci le transcendaient et faisaient de lui un être tout à fait exceptionnel.

L'homme en question avait une quarantaine d'années. Il était dans la force de l'âge et arpentait les arrêtes rocheuses, s'y agrippait sans aucune difficulté.

Tel un athlète gonflé aux stéroïdes, il escaladait des parois à mains nues, s'y suspendait avec agilité et aisance.

Sa progression dans les sombres et humides corridors de ce dédale infernal se faisait sans encombre et bien vite, l'individu atteignit les derniers mètres qui le séparaient du dehors.

Soudain, avant d'avoir franchit les derniers paliers le menant droit à la surface, quatre silhouettes se mirent en travers de son chemin! Des créatures vindicatives, surgissant d'une cavité creusée à même la roche, le corps nu et blafard, la mine rongée de fistules et de crevasses, les yeux d'une blancheur laiteuse et la bouche difforme, emplies de dents affûtées, s'apprêtaient à fondre sur lui.

Étrangement, l'homme ne se démontra aucunement et accepta le combat.

Aussitôt, de l'extrémité de ses mains, jaillirent des étincelles bleutées qui se changèrent bientôt en effluves électriques. Cette puissance énergétique se divisa en quatre branches et vint brutalement frapper les immondes créatures en plein torse et les traverser de part en part.

Ces monstres, perforés par le faisceau lumineux et oscillant, prirent subitement feu et se consumèrent sur place, dans une gerbe étincelante de folie, de peur et de rage jusqu'à choir sur le sol, entièrement carbonisés, les restes encore fumants...

L'homme s'étonna à peine de cet étonnant pouvoir et poursuivit sa route comme si rien ne s'était réellement passé.

Arrivé à l'air libre, sous un ciel dominé par des myriades de perles blanches et scintillantes, il prit une grande goulée d'air frais et se mit à sourire en prononçant ces mots énigmatiques :

- Adieu Argoterra, terre désolée... Je suis revenu à la vie...

Mais bientôt, un sentiment de tristesse le submergea et l'homme n'était plus le combattant plein de vaillance et de fougue qu'il avait été auparavant.

Il avait oublié quelque chose ou abandonné quelqu'un. Sa mémoire lui jouait encore des tours. Rien de bien méchant mais des zones d'ombre subsistaient.

Il avait gardé le vague souvenir d'un visage de femme. Quelqu'un à qui il tenait tout particulièrement. Elle n'était pas là, à ses côtés, à ce moment précis... Pour quelles raisons ?

Au loin, il perçut le hululement d'une chouette effraie. Ce cri perçant l'aida à reprendre ses esprits et bientôt, il s'engagea sur un étroit chemin de terre, bordé d'érables...

La nuit était fraîche et la pluie venait de passer par là, arrosant le feuillage des arbres, gorgé d'une chaleur estivale.

Une petite brise caressait la cime des hauts marronniers et des quelques grands cèdres qu'il apercevait au loin, surplombant de leur robes noires et inquiétantes, les toits hérissés d'une immense demeure...

Il reconnut cet endroit. Tout cela lui revint en mémoire si promptement qu'il faillit s'en étouffer.

- Le Château. Murmura-t-il, les yeux écarquillés d'émotion. - Malrouve... Enfin...

Puis, il se mit à regarder ses mains, tendues devant lui et s'étonna. Ensuite, il tâta son visage, toucha son nez et palpa ses joues. Là aussi, il parut déconcerté.

« Mon Dieu, est-ce possible... Se peut-il que...? »

L'homme, vêtu de guenilles maculées de tâches diverses, d'aspect crasseux et pitoyablement sale, se tenait debout, au bord d'un chemin de terre, à contempler, silencieux et immobile, la façade spectrale du château des Malrouve...

I.

Meyer était pendu au téléphone depuis plus d'une heure lorsque déboula dans son bureau son supérieur hiérarchique, le commissaire Aubry. Ce dernier était un jeune coq tout juste sorti de son école de formation. Un freluquet qui surjouait l'autorité, de peur d'être submergé et englouti par les autres.

Parachuté à Angers, ce fonctionnaire d'à peine trente ans, costard cravate, rasé de près, le cheveu gominé avec excès, entra dans l'intimité du capitaine Meyer sans prendre de gants.

- Capitaine. Dit-il sèchement, le visage grave. - Votre foldingue a encore fait des siennes.

Meyer écourta sa conversation et raccrocha le combiné, se demandant quelle mouche avait bien pu piquer son supérieur.

- Ma foldingue ?

- Cette ancienne lieutenant.

- Gordien ?

- Depuis qu'elle est sortie de son coma, cette furie n'arrête pas d'emmerder le maire !

Meyer se doutait de la raison qui poussait la jeune femme à agir de la sorte. Elle lui avait confié ses doutes et ses inquiétudes quant aux risques potentiels que pouvait courir quiconque s'amuserait à traîner dans la propriété de Malrouve.

Pourtant le capitaine l'avait crue et la croyait toujours. Pour lui, Gordien était loin d'être une illuminée. Elle était plus que sensée et avait encore les pieds fermement chevillés au sol...

Meyer redoutait lui aussi la chose qui se terrait là-bas, à l'ombre des grands marronniers, des lauriers et des cèdres majestueux. Il avait ressenti lui aussi cette menace planer au-dessus de sa tête. Une entité redoutable qui continuait à se manifester, tapie dans l'ombre, dans les sous-sols de la propriété.

Lorsqu'il était môme, il avait eu le privilège de gambader à travers ce parc, d'écouter, tremblant de peur, les histoires horribles qu'un gamin, haut comme trois pommes, aimait raconter. Un blondinet que les autres loustics surnommaient « le Maître des Orvets »...

« *La Main Verte* ». Ainsi se nommait cette peur irraisonnée partagée par tous les gamins du centre.

Le policier se souvenait de cette maison dotée d'un long perron. C'était là que dormait secrètement les souvenirs tragiques d'une abominable histoire qui avait eu lieu durant la dernière guerre. Une pure affabulation mettant en scène un prêtre assassiné par des tortionnaires nazis et dont le fantôme réclamait vengeance.

Meyer se mit à sourire, les yeux dans le vague.

- Qu'est-ce qui vous amuse, Meyer ? Lui demanda Aubry d'une voix qui se voulait autoritaire.

- Oh... Quelques souvenirs liés à ce domaine...

- Au lieu de rêvasser, vous devriez calmer cette chieuse ! Di-il en refermant vigoureusement la porte du bureau.

Meyer partageait les craintes de l'ancienne femme flic.

Car après deux années d'accalmie, la mairie acceptait de vendre la ferme à un couple d'anglais !

La psychose du tueur masqué avait subitement cessé d'exister et de hanter les esprits

de chacun, toujours au profit d'une somme rondelette que le couple en question avait grassement avancée.

La presse locale en faisait ses choux gras : la maison du Perron, ancien café-restaurant, allait être cédée à monsieur et madame Lester, venus tout droit de la ville universitaire d'Oxford...

Le couple avait les moyens et pouvait arroser quiconque s'opposerait à leurs attentes. Car malgré les protestations et autres levées de boucliers venant du diocèse et de quelques associations citoyennes, le maire n'avait pas hésité à accepter, sans rechigner le moins du monde, la requête de monsieur Gregory Lester, enseignant émérite de latin et de grec, occupant une chaire à la prestigieuse école anglaise.

L'homme en question avait épousé une jeune fille au pair originaire de France : Cyrielle Gaudin, de douze années sa cadette.

Madame Lester était originaire du coin. Née dans les environs des Ponts-de-Cé, elle était issue d'un milieu plus que modeste.

Toute leur vie, ou presque, avait été étalée dans les journaux et nul ne pouvait encore ignorer que la maison du Perron, où une certaine madame Juin, épouse de l'ancien gérant, s'était donné délibérément la mort, allait être remise sur le marché.

Le malheureux veuf n'avait pas hésité à se débarrasser de cette baraque. Pour lui, elle n'était qu'un douloureux souvenir. Il lui fallait donc la vendre au plus vite pour pouvoir enfin tourner la page.

Le nouveau couple avait aménagé en mai et cela, malgré les différentes tensions.

On traita alors le maire d'homme vénal et peu scrupuleux. Monsieur Gillet, occupant ce fauteuil depuis deux ans, avait fait table rase des rumeurs, des traumatismes et autres psychoses que cette histoire de massacre, perpétré au domaine Malrouve avait pourtant suscités.

Meyer comprenait parfaitement cette colère. Lui-même avait beaucoup perdu dans cette terrible tragédie. Orsini et Brossart y avaient trouvé la mort, certainement tués par l'homme à la machette. Quant à Gordien, elle avait définitivement quitté la police, au sortir de son long et profond comas.

Elle vivait à présent dans un patelin, à quelques bornes en dehors d'Angers, dans une jolie maison de campagne et y élevait seule ses deux charmants bambins...

Elle se montrait très discrète et ne souhaitait parler à personne de cette troublante histoire.

Mais cet article dans le canard local avait fait sortir le loup du bois! Pour elle, il était impensable que l'on puisse ainsi tirer un trait sur un drame aussi intense et vendre la maison du Perron à des inconnus, sur une simple décision municipale, sans en référer à l'opinion publique...

Depuis des semaines, Gordien ne cessait de s'opposer à ce qu'elle considérait comme étant une véritable folie. Ce couple d'Anglais, elle ne le connaissait pas mais elle avait peur pour lui. Quelque chose vivait encore là-bas. Rien n'avait été réglé. Le danger était toujours patent à Malrouve. Les Lester courait un grand risque à aller vivre dans cette demeure, même si elle devait devenir simplement leur résidence secondaire, un havre de villégiature. Pourtant Natacha n'était pas seule à se battre pour cette cause. Une majorité d'Angevins approuvaient ses actions de façon plus ou moins prononcée.

Une fois de plus, elle était allée camper devant la mairie avec une dizaine de forcenés, banderoles et mégaphone en mains pour dénoncer les pratiques immorales et inconscientes de l'équipe municipale... Et une fois de plus, Meyer était intimement chargé d'aller calmer la

meute.

Stéphane Meyer était flic depuis plus de quinze ans. Il était fils de policier et n'avait pas envisagé de faire autre chose de son existence. Dans la famille Meyer, on était flic de père en fils depuis quatre générations au moins!

Son paternel avait personnellement dirigé l'enquête sur cette étrange disparition d'enfant, survenue au centre aéré de Malrouve. Cela s'était passé à la fin des années 70.

Le garçon s'appelait Goulaine.

Pendant trente années, nul ne sut ce que le gamin était devenu jusqu'à ce qu'il réapparaisse soudainement, bien des années après...

Thierry Goulaine avait été considéré comme mort. L'affaire avait été classée et le dossier rangé dans un carton, sur un rayonnage des archives.

L'inspecteur Meyer avait soupçonné un certain Ménard, un type âgé d'à peine vingt ans, animateur au centre aéré.

On sut bien plus tard que l'homme avait un lourd passé de pervers, un pédophile dans toute sa splendeur qui n'avait pas hésité à s'en prendre à une pauvre gamine du centre avant de se résoudre à se passer la corde au cou.

Malrouve avait aussi un lourd passé, se disait le capitaine en enfilant sa veste.

Comme à son habitude et pour toute sortie, il prit les clés de la voiture de fonction, enfourna un talkie dans la poche arrière de son jean, prit son arme de service dans le tiroir de son bureau et quitta le commissariat, escorté par une petite équipe d'intervention.

Dehors, le ciel était d'un bleu turquoise et la température atteignait facilement les trente degrés.

La circulation était fluide. La sirène et les gyrophares n'étaient donc pas de rigueur. Il ne fallut qu'un quart d'heure pour atteindre le parvis de l'Hôtel de Ville. Une foule s'était déjà massée autour des principaux leaders de ce rassemblement quelque peu improvisé. Au dessus des têtes agglutinées, dansaient les banderoles et panneaux de revendications. Les slogans étaient inaudibles tant les cris et les vociférations couvraient les discours des principaux instigateurs.

Le seul mégaphone présent à cette manifestation crachait une bouille de mots indigestes entrecoupés par d'horribles larsens.

L'objet en question était solidement tenu par une femme à la chevelure dense, bouclée et auburn.

Meyer n'eut aucun mal à la repérer.

Gordien était là, le visage rougi de colère.

Le flic essaya tant bien que mal de se frayer un chemin dans cette foule compacte, suivi de près par les policiers en uniforme qui l'aidaient à jouer du coude.

Enfin, après maintes bousculades et incartades, les policiers parvinrent à enserrer la meneuse et à la traîner presque de force vers le fourgon garé en double file.

La foule tambourinait sur le véhicule tandis que Gordien se débattait comme une tigresse. Elle décocha une bonne droite au brigadier chef et repoussa puissamment l'étreinte d'un autre policier tout en vociférant un tombereau d'insultes dans le mégaphone à l'intention du maire et de son équipe.

Après maintes échauffourées, Meyer et ses comparses parvinrent à leurs fins. Gordien fut jetée sans ménagement dans le fourgon, suivie par deux de ses complices. Les portes se refermèrent brutalement sur des visages survoltés et le véhicule démarra en trombe, toutes sirènes hurlantes.

Gordien fut contrainte de s'asseoir sur un banc de fortune. Ce qu'elle fit, une expression rageuse sur le visage. Ses camarades et elle étaient désormais alignés face à ceux qui les avaient appréhendés.

Dans l'habitacle du véhicule, un silence pesant avait succédé au bruit et à la fureur. Les regards s'échangeaient furtivement et une moue de bravade s'afficha sur le visage de l'ex femme-flic.

- Salut Stéphane. Dit-elle. - Tout va comme tu veux ?

Meyer esquissa un léger sourire et secoua la tête, comme un signe de désapprobation

- Qu'est-ce que tu fous, Nat ? A quoi tu joues ?

- A rien. Dit-elle sèchement. - Gueuler tous les jours ou presque devant la mairie, ça m'amuse! J'prends mon pied !

- Où sont tes mômes ? Qui s'en occupe ?

- Qu'est-ce que ça peut te foutre ? En quoi l'éducation de mes gosses t'intéresse ?

L'un des complices prit intervint :

- Vous n'avez pas le droit ! Cria-t-il. - C'est de l'abus d'autorité !

L'homme était un de ces jeunes étudiants « bobo » à peine sorti de l'adolescence, cheveux crasseux, visage creusé par une alimentation hasardeuse et trois poils sur le menton se battant en duel.

- Ta gueule, ferme la! Répliqua le capitaine.

- Facho !

L'autre, assis à côté de lui, sourire moqueur aux lèvres, était du genre peu loquace. Plus vieux et plus expérimenté, cet anarchiste n'avait aucun intérêt à défendre la cause de Natacha. Seule la lutte contre les pouvoirs en place l'incitait à prendre fait et cause pour elle. Cheveux poivre et sel, barbe de quatre jours, l'individu gardait son restant de souffle et de colère pour d'autres lendemains et bien d'autres luttes.

- Écoute, Stéphane, reprit-elle avec plus de fermeté, tu le sais comme moi : cette décision de vente est une belle connerie. Au fond je m'en fous mais s'il arrive malheur à cette famille, tout le monde saura, désormais, que je vous avais mis en garde. Mauvais pour ce connard de Gillet !

- J'obéis aux ordres. Plaida le capitaine. - Tu le sais parfaitement. Tu devrais prendre du recul et profiter de tes gosses au lieu de vouloir encore sauver le monde. Si ces rosbifs veulent cette maison, c'est leur choix.

- Et leur gamine ? Interrogea Gordien. - Elle n'y est pour rien la môme! C'est à elle que je pense. A elle!

- Ils ont une fille ?

- C'est la sienne, au type. De son premier mariage... Elle se prénomme Julia. Elle a onze ans... Julia Lester. Sa garde lui a été confiée.

- Pour quelle raison ?

- A ce qu'on m'a dit, la mère n'a pas bien vécu le divorce... dépressions... Tentatives de suicide... Enfin, tu vois le tableau... Je tiens à sauver cette gamine!

Meyer soupira. Il savait Natacha bornée et ne voulait pas se fatiguer inutilement à vouloir la raisonner.

- Au fait. Dit-elle sur un ton plus conciliant. - Tu as des nouvelles de monsieur Chaudet? Il te contacte toujours ?

- De temps en temps. Répondit-il. - Mais j'ai l'impression qu'au bout de deux années, l'homme s'est fait une raison.

- Il abandonne ?

- Aucune idée. Disons qu'il téléphone moins souvent...

* * *

Dans le bureau de Meyer, Natacha faisait les cent pas, entre la fenêtre aux stores baissés et l'armoire métallique.

Soudain, la porte s'ouvrit et le capitaine, talonné de près par le commissaire Aubry

firent irruption avec la mine des mauvais jours.

- Encore vous, madame. Lança Aubry. - Pendant combien de temps encore allez-vous emmerder le maire ?

- Le temps qu'il faudra. Dit-elle en se laissant tomber sur la chaise qui lui était destinée.

Le commissaire soupira longuement et se mit à défaire son nœud de cravate, visiblement bien trop serré.

Son front était luisant de sueur et des gouttelettes perlaient le long de ses bajoues. L'homme était bien trop gras, estima Gordien qui le fixait avec une moue d'écœurement.

- Écoutez. Vous avez fait partie de la maison pendant assez longtemps pour estimer l'embarras dans lequel vous nous mettez !

- Que feriez-vous, commissaire, si un danger imminent menaçait une famille toute entière ? Lui demanda-t-elle en pointa son doigt vers son ventre proéminent.

- Qui te dit que ces Anglais sont en danger ? Intervint Meyer, assis sur le bord de son bureau, les bras croisés.

Natacha se leva d'un bond, comme si elle venait d'être piquée aux fesses. Elle s'approcha du capitaine et se pencha vers son oreille.

- Je pourrai te parler en privé ? Susurra-t-elle en guettant la réaction de son supérieur.

A son tour, gêné, Meyer se tourna vers Aubry. Celui-ci obtempéra d'un signe de tête et prit congé, la mine abattue...

- Alors, que voulais-tu me dire de si secret pour que mon patron ne puisse entendre ?

Natacha reprit place sur la chaise, l'air sombre.

- Je veux te raconter mes cauchemars. Dit-elle. - Chaque nuit, depuis ma sortie de l'hosto, je ne cesse de les avoir.

- Des cauchemars ? Mais c'est tout à fait normal, non ? Tu as subi un tel traumatisme, cette nuit là ! Ils t'ont prescrit quelque chose ?

- Écoute ! Reprit-elle en haussant le ton. - je crois qu'il ne s'agit nullement de cauchemars... Je crois que ma mémoire revient et que les souvenirs réapparaissent... Je vois cette maison, là-bas, dans cette propriété... A Malrouve... La maison du Perron.

- Celle que cette petite famille a achetée ? Précisa Meyer.

Le visage de Gordien se figea d'un coup.

- Mon amnésie s'atténue, Stéphane, libérant ainsi des tas d'images plus horribles les unes que les autres. Les somnifères n'ont plus suffisamment d'effets. Je ne dors plus... Les enfants m'insupportent et je suis bien obligé, parfois, de les confier à une voisine. Stéphane... cette maison, cette propriété... Le château... Les souterrains... les puits... Tout n'est que malheur et destruction. Rien n'a été réglé, cette nuit là... La Matrice était instable... Elle doit encore l'être... Tout passe par elle... La porte est grande ouverte. Elle donne sur l'Enfer...

- Oh la, oh la ! Interrompit Meyer, en essayant de la raisonner. - Que me chantes-tu là ? Tu délires !

- Stéphane, il faut que tu viennes avec moi là-bas... Il faut qu'on emprunte le puits, dans le cellier du château... Nous devons en finir avec cette histoire !

- Je suis bien d'accord avec toi, ma jolie. Il faut absolument en finir. Il faut surtout que tu te reposes et que tu vois quelqu'un... Un spécialiste. Ce sera bon pour toi et tes enfants... Au fait, comment vont-ils ?

- Qui ? Gordien se ressaisit, consciente d'avoir été trop loin. - Ah, mes enfants... Ils vont bien. Alexis est une véritable boule de nerf et sa sœur, Irina, une vraie chipie... Une sacrée équipe ! Dit-elle en souriant, avec un soupçon de lassitude dans le son de sa voix.

- Tu es fatiguée, Nat. Tu devrais vraiment prendre quelques vacances, t'aérer et partir quelque part en emmenant ces deux filous avec toi...

- Je n'y arrive pas ! Ces saloperies de cauchemars m'empêchent de fermer l'œil de la nuit ! Tant que cette histoire ne sera pas réglée, je ne pourrai retrouver ma tranquillité. Je suis à

bout, Stéph' ! A bout ! Je t'en conjure, aide moi !

Soudain, le portable de Meyer se mit à jouer un générique de série américaine. Le flic décrocha aussitôt.

- Ouais ? Hum... Mais qui l'a prévenu ?... Il est ici ? Bon, envoie-le-moi.

- Qui était-ce ? Demanda Gordien, méfiante.

- Un psy. Répondit Meyer. - Il souhaite s'entretenir avec toi. Ne me demande pas pourquoi ni comment, je suis quelque peu dépassé par les évènements...

- Un psy ? S'esclaffa-t-elle. - C'est ton boss ! A tous les coups c'est lui ! Ce gros con ! Il me croit folle alors il contacte un psy !... Comment s'appelle-t-il ? Le capitaine fit mine de ne pas saisir sa question. - Je te demande son nom.

- Heu... Je les gribouillé sur mes notes... Attend... Un certain docteur Cardinet de Sainte-Gemmes... Tu devrais lui parler. Enfin, je crois.

- Il est hors de question que je rencontre un psy ! Je n'ai pas besoin de ça ! Le temps presse !

Brusquement, on frappa nonchalamment à la porte.

- Oui ! Gueula Meyer, étrangement contrarié.

La porte s'ouvrit et un homme de grande taille, un visage poupin barré d'une grosse monture de lunettes, le cheveu bien peigné et le costume gris sur mesure fit une apparition sans éclat.

- Bonjour. Le commissaire m'a indiqué votre bureau et je me suis permis de monter directement. Dit-il d'une voix à peine audible.

Énervée, Natacha se leva de sa chaise, manquant de la renverser et s'apprêta à quitter la pièce.

- Nat, reste. Lui demanda Meyer d'une voix étrangement suppliante. - Ce n'est pas Aubry qui a eu cette idée mais moi.

Elle se tourna vers lui, les yeux écarquillés et la moue de l'étonnement affichée sur le visage.

- Toi ? Dit-elle d'une voix douce mais prononcée. - Pourquoi ?

- Reviens ici, assis toi. Je vais t'expliquer. Je vais tout t'expliquer.

II.

Ce fut tôt le matin que la petite coterie familiale daigna montrer le bout de son nez.

Le ciel était encore voilé alors que les températures déjà élevées annonçaient une journée assez chaude et ensoleillée.

Un taxi les déposa devant la grande grille du domaine, lieu convenu pour un rendez-vous avec l'agent immobilier de la ville, monsieur Deschamps.

Gilbert Deschamps était dépêché par la municipalité. La propriété Malrouve lui appartenant, il était logique de traiter l'affaire directement avec l'un de ses représentants.

L'homme d'une cinquantaine d'années ressemblait à un grand dadet dégingandé aux cheveux courts et grisonnants. Craignant la salissure, il avait enfilé une paire de bottes neuve sans penser à en retirer l'étiquette d'achat, ce qui fit ricaner la jeune Julia.

Monsieur Lester correspondait trait pour trait à l'image coutumière que l'on se fait du *gentleman farmer*. Veste de velours marron, sous-pull gris à col roulé, pantalon de chasseur, botte et casquette de tweed vissée sur la tête.

L'accoutrement n'était pas de saison, pensa le détaché municipal.

- Nous avons quitté précipitamment la campagne anglaise et je peux vous assurer qu'il y faisait un temps humide et pénétrant. Prétexta Lester.

- Je vous crois, monsieur. Répondit poliment Deschamps.

Les valises et autres sacs au sol, le chauffeur de taxi ne demanda pas son reste et se hâta de régler la course et de reprendre la route.

Deschamps essayait de retrouver la grosse clé qui ouvrait la grande grille parmi un trousseau bien garni, sous les yeux amusés et impatientes de la fillette et de sa jeune belle-mère...

Toutes deux semblaient s'entendre comme de véritables amies et toutes deux jubilaient à pouvoir enfin découvrir leur nouvelle acquisition.

- Non, ma chérie. Dit Lester à sa fille, avec un fort accent. - Ce n'est pas cette maison.

- Oh, non ! Ajouta Deschamps, occupé à essayer chaque clé. - Celle-ci est condamnée. Interdite aux visiteurs et aux petites filles.

- Interdite ? S'étonna Cyrielle. - Pour quelles raisons ?

Étrangement, le fonctionnaire ne répondit pas et commençait à ronchonner en trifouillant la serrure imposante de la grille.

- Voulez-vous un coup de main ? Lui proposa Lester.

- Non, non... je vous remercie mais je vais y arriver...

Cyrielle Lester était une assez jolie femme. Âgée d'une bonne vingtaine d'années, cette ancienne fille au pair, avait les cheveux bruns, élégamment coupés au carré et portait une robe légère de couleur jaune pastel.

Son mari était élancé, le visage émacié et le nez aquilin. Il avait une expression altière, emprunte de droiture. Mais de grands yeux d'un bleu azuré venaient adoucir quelque peu cette rigidité toute britannique...

Quant à Julia, sa fille unique, elle était aussi pâle que son géniteur et possédait une longue chevelure noire qui lui masquait une bonne partie du visage...

Au bout de quelques minutes, tous entendirent distinctement le mécanisme d'ouverture céder et tous se réjouir de cet évènement pour le moins anodin.

- Cette demeure est imposante. Insista Cyrielle en passant devant le château. - A qui appartient-elle ?

- A la ville, madame, comme le reste de la propriété. Répondit Deschamps en pressant légèrement le pas en direction du sentier bordé d'érables.

La petite fille peinait à porter son énorme sac de voyage. Son père lui fit signe de le lui donner. Les deux valises qu'il transportait ne l'empêchaient nullement de subir ce surplus de poids.

- On aurait dû prendre des bagages avec un système de roulettes. Fit-il remarquer d'un ton léger.

- Ou nous déposer à proximité de notre nouvelle maison. Ajouta Cyrielle, en supportant les kilos de deux énormes sacs en toile. - Dites-moi, monsieur Deschamps, où nous trouvons-nous exactement ? Je pensais que nous allions être directement amenés chez nous.

- Un malentendu, madame. S'excusa le fonctionnaire qui persistait à regarder droit devant lui, les yeux rivés sur l'horizon. - Il existe bien une autre entrée, à proximité de votre nouvelle maison mais il vous aurait été plus difficile de vous y rendre en taxi. L'endroit est assez mal connu...

- Et ce manoir que nous venons de passer... Que va-t-il devenir ?

- Aucune idée, madame. Il abritait auparavant la direction de cet ancien centre aéré. Depuis sa fermeture, son accès est formellement interdit.

- Pourquoi ne l'a-t-on pas achetée, chéri ? Demanda-t-elle à son époux.

- Trop chère, ma puce. Répondit Lester, quelque peu essoufflé. - Ce genre de bicoque demande des années de rénovation et de travaux. Difficile à chauffer durant l'hiver. Non, vraiment, un gouffre financier... Et puis, cette demeure est beaucoup trop grande. Nous ne sommes que trois. Nous risquerions de nous perdre !

Deschamps bredouilla quelque chose dans sa barbe, comme une réflexion à voix haute.

- Vous dites, monsieur Deschamps ? Lui demanda Cyrielle, trouvant cette façon de faire un peu grossière.

L'homme parut désappointé, le visage brusquement blême et ce regard dans lequel il était possible d'y lire de l'affolement et bizarrement, de la crainte.

Cet individu avait réellement peur, se dit alors la jeune femme. Mais peur de quoi ? Quelque chose ne tournait pas rond dans son attitude et cela depuis le commencement.

- Je réfléchissais au plus court chemin. Voulez-vous que je vous aide ? Dit-il en tendant la main vers un de ses gros sacs, un sourire de circonstance aux lèvres.

- Merci. Répondit-elle, en se délestant volontiers d'un bagage.

Cyrielle regarda autour d'elle. Ce sentier, bordé de grands et magnifiques érables, longeait un large et profond fossé dans lequel une nature particulièrement foisonnante se disputait le moindre centimètre carré.

De l'autre côté, la clairière tapissée d'un gazon bien vert, brillait, arrosée par les premiers rayons d'un soleil qui se voulait généreux.

Plus loin, la petite famille apercevait le petit bois, d'où culminait de magnifiques cèdres et de majestueux châtaigniers et marronniers.

Un écureuil de bonne taille traversa le sentier juste sous leurs yeux pour aller se nicher dans les hauteurs d'un érable...

Julia appréciait cet aspect bucolique, elle qui avait grandi dans un cottage, en pleine campagne, à quelques encablures d'Oxford. Elle souriait, les yeux toujours aux aguets, assoiffée de découvertes.

- je crois que l'endroit plaît à ta fille, chéri. Fit remarquer Cyrielle.

- Le contraire m'aurait étonné. Je l'ai choisi pour ça.

Pourtant, malgré toute cette débauche de beauté et cette allégresse partagée, un sentiment troublant s'empressa de venir gâcher la bonne impression que la jeune femme se faisait de ce petit éden. Une vague sensation oppressante qu'elle n'arrivait pas à comprendre. Était-ce dû à l'attitude moins positive de l'agent immobilier ? L'homme semblait en effet leur dissimuler quelque chose mais quoi ?

Puis, au bout d'un quart d'heure, ils débouchèrent à l'extrémité de la grande clairière et purent apercevoir, à demi cachée derrière un imposant cèdre centenaire, la face livide d'une charmante chaumière au toit ardoisé, pourvue d'un remarquable perron.

- Nous y sommes ! Déclama monsieur Deschamps, pas mécontent d'être enfin arrivé à bon port.

- Alléluia ! Chantonna Lester en se déchargeant de ses lourdes valises et de son sac en bandoulière.

L'homme remarqua la signalétique surmontant la porte d'entrée. Un panneau rectangulaire, un peu rouillé sur lequel il était encore possible de lire « Le Perron ».

- Nous n'avons pas eu le temps nécessaire pour le décrocher. Dit Deschamps. - L'équipe devrait s'en charger d'ici peu de temps.

- Aucune importance. Répondit l'Anglais, en se tenant les côtes. - Nous verrons ça en temps voulu. Rien ne presse. Ne vous formalisez pas là-dessus, monsieur Deschamps. Ce n'est qu'un infime détail. Je crois que le plus gros nous attend à l'intérieur... Deux ans inhabitée ! Cette baraque doit avoir besoin d'un bon coup de nettoyage !

- Quand verrons-nous l'ancien gérant ? Demanda Cyrielle.

- Monsieur Juin ? Le nom le fit légèrement tressaillir. - Il... Il ne viendra pas. Mais cela n'a pas d'importance. Il a déjà signé les papiers... Vous n'aurez plus qu'à les parapher.

- Il n'y avait pas de madame Juin ? Interrogea-t-elle à nouveau.

- Si, si... Bien sûr. Le couple avait bien travaillé. Ce petit restaurant marchait du tonnerre!

- Pourquoi avoir arrêté ? Intervint Lester, d'un air badin.

- On ne vous a rien dit ? Demanda Deschamps d'un air surpris. - Vous ne savez donc rien ? A propos des anciens gérants ?

Lester et sa femme secouèrent la tête de droite à gauche puis de gauche à droite en guise de réponse.

- Ils ont été tués ? Supposa Cyrielle.

L'homme hésitait à tout révéler.

- Madame Juin... Elle était... Comment dire... Dépressive...

Lester comprit.

- Elle s'est suicidée. Dit-il.

Deschamps acquiesça.

- Elle avait perdu son unique enfant dans un accident de la route. Elle n'a jamais pu s'en remettre...

- Quelle tragédie. Avoua Cyrielle.

Soudain, le père demanda à sa fille de retourner quelques mètres en arrière, sur le chemin bordé d'érables, pour voir si l'écureuil aperçu tout à l'heure, était encore dans les parages. Julia hésita longuement, fit une légère moue d'incompréhension puis s'exécuta sans demander son reste. Une fois assez éloignée, son père voulut en savoir davantage sur cette histoire.

- Elle s'est tirée une balle en pleine tête. Précisa Deschamps d'un air maussade. - Dans le cellier...

- Quelle horreur ! Soupira Cyrielle, choquée par la confidence.

- C'est arrivé en pleine nuit. Continua l'agent immobilier. - Elle aurait subitement quitté le lit matrimonial pour aller prendre l'arme que son époux cachait précautionneusement dans un placard... Un Luger, si je me souviens bien.

- C'est horrible, il est vrai. Intervint Gregory Lester en reprenant ses valises. - Mais je ne crois pas aux fantômes. Une maison reste une maison : des murs, un toit ainsi que du ciment afin de colmater le tout ! Rien de plus !

Il leur fallut enjamber des hautes herbes, des ronces et une jungle d'orties pour atteindre enfin les marches du perron.

Des mousses et du lichen avaient repris possession des lieux et recouvraient partiellement l'ardoise.

Deschamps semblait embarrassé par cet état de désolation.

- Tout à fait charmant ! Finit par dire Cyrielle avec un large sourire qui illuminait l'expression de son visage.

- Pas mal d'entretien. Ajouta son époux, la mine renfrognée. - Encore des dépenses ! Pourquoi la mairie n'a-t-elle pas entretenu ce parc ?

- Une partie seulement, précisa l'agent municipal. - Trop coûteux.

Cyrielle eut alors un mouvement brusque :

- Qu'est-ce que vous comptez en faire, finalement ? Dit-elle en se tournant vers Deschamps.

Ce dernier parut déconcerté.

- Heu... La décision n'a pas été encore prise.

- Après deux années d'inactivité ? S'étonna Lester. - Je suis certain qu'un autre projet traîne dans vos cartons. Le moment venu, j'espère en être informé ! Je n'aimerai pas voir ma nouvelle acquisition envahie par des meutes d'enfants survoltés !

Lorsque Deschamps parvint à ouvrir la porte d'entrée et dès que celle-ci s'ouvrit, un relent fétide leur souhaita la bienvenue.

Julia se pinça le nez en grimaçant et fit aussitôt un pas en arrière :

- Beurk ! Fit-elle.

- Qu'est-ce que ça sent ? Se demandait Cyrielle, d'un air dédaigneux.

- Certainement deux ans d'inoccupation. Expliqua son mari qui, sans hésiter, franchissait le seuil en premier, trop content de pouvoir enfin se délester de ses bagages.

Avec hâte, on ouvrit les fenêtres en grand, on chassa le plus de mouches possible et on secoua quelque tapis, couverts d'une épaisse poussière.

Deschamps prit congé des Lester après avoir obtenu les signatures apposées sur les documents de vente. La maison n'était plus propriété de la municipalité, comme elle l'était encore à l'époque des Juin mais bel et bien celle de Grégory Lester et de sa jeune épouse.

Julia était impatiente de découvrir le premier étage et grimpa, telle une furie, les escaliers quatre à quatre.

La lumière du jour pénétrait de façon lancinante cet espace si longtemps clos.

Le couple fit un rapide état des lieux et put constater, à sa grande surprise que la maison, malgré ses deux années de pénitence, avait su garder une certaine dignité esthétique.

Bien sûr, ça et là, on pouvait déplorer quelques traces de moisissures sur les murs de la salle de bain, située au premier. Mais à part les mitons poussiéreux et les quelques toiles d'araignées, l'habitat ne présentait pas de dégradation notable...

Grégory Lester entra dans ce qui devait être la cuisine. Celle que monsieur et madame Juin utilisait pour confiner des plats succulents à l'attention de leur clientèle.

Étrangement, les ustensiles étaient toujours en place, comme d'ailleurs la totalité des meubles qui occupaient cette maison. Apparemment, l'ancien locataire, monsieur Juin, n'avait aucune envie de récupérer ce qui pouvait lui rappeler la tragédie qu'il avait vécue...

Lester longea la table de travail, le grand four, la gazinière et admira les casseroles cuivrées suspendues à proximité de l'imposante hotte. Il nota, au passage, que le lino présentait quelques tâches, des brûlures et autres usures ordinaires pour un tel lieu...

Il s'empressa d'ouvrir l'unique fenêtre qui donnait sur l'avant de la maison et inspira un bon coup, histoire de reprendre un peu ses esprits, tant le changement était rude.

L'odeur qui régnait dans cette pièce était encore insupportable. Elle prenait littéralement à la gorge et provoquait de légères nausées.

Mais l'air frais s'engouffra rapidement et vint chasser les derniers soubresauts de cette infection...

Un essaim de grosses mouches virevoltait au dessus des plaques chauffantes. D'un geste de dépit, Grégory tenta de les disperser. Leur bourdonnement incessant lui tapait sur le système.

Soudain, un bruit l'alerta. Il venait du fond. L'homme plissa les yeux pour espérer mieux visualiser l'autre extrémité de cet endroit et discerna une petite porte en bois qui grinçait sur ses gonds... En ouvrant la fenêtre, Lester avait provoqué un courant d'air. Cette porte menait certainement au cellier où le vent devait certainement s'y infiltrer par le biais d'un soupirail...

La petite porte tanguait légèrement sous l'effet d'un air vif qui venait d'en bas. En l'approchant, Lester eut l'impression soudaine d'entendre de vagues murmures, comme si quelqu'un se trouvait dans cette cave. Son imagination devait lui jouer des tours pendables. Qui pouvait occuper un tel endroit ? Il eut soudain une intuition quelque peu saugrenue mais plausible. Et si un sans-abri avait élu domicile dans leur maison, celle qu'il venait justement d'acheter ?

Brusquement, la porte de la cuisine s'ouvrit et Julia accourut précipitamment vers lui en ricanant.

Le père prit sa fille dans ses bras et abandonna, un temps, l'idée d'explorer les sous-sols puants de cette demeure.

- Alors, mademoiselle, dit-il en la couvrant de bisous, comment trouvez-vous cette nouvelle maison ?

- Elle pue. Répondit-elle en riant de plus bel.

- Oui, elle ne sent pas la rose mais c'est temporaire. On va lui faire sa toilette ! Où est Cyrielle ?

- Dans la grande salle, à côté. Répondit la fillette. - Elle fait du rangement...

* * *

Cardinet ferma précautionneusement la porte derrière lui tandis que Meyer tirait les stores à lamelles, empêchant les autres de voir ce qui pouvait bien se tramer dans ce bureau...

Meyer fit signe au praticien, spécialiste émérite des cas de psychose. Ce dernier ne se fit pas prier pour prendre la parole en premier. Après deux ou trois raclements de gorge, il s'approcha de Natacha et tenta d'esquisser ce qui se voulait être un sourire.

- N'ayez pas peur de moi, madame Gordien. Je suis un ami et suis venu en ami. Je ne suis pas ici en tant que médecin mais en tant que partenaire...

- Gordien, assis sur sa chaise, l'air renfrogné, le regarda avec suspicion :

- Partenaire ?

Meyer ne put réprimer un fou rire.

- Rassure-toi, Nat, monsieur Cardinet est là en tout bien, tout honneur !

Mais le médecin ne comprenait pas l'allusion. De ses yeux ronds et interrogateurs, il dévisagea le policier et fronça les sourcils.

- Oui... Hum... Comme le dit votre mai, je suis ici en ami... Je suis un... Un « Élu », tout

comme Louis Chaudet pouvait l'être...

Sur ces mots, Natacha fixa l'homme avec davantage d'intensité.

- Un « Élu » ? Dit-elle, en réalisant la portée de ses mots. - Alors, vous me croyez !

- Je t'ai cru depuis le tout début. Lui avoua Meyer qui lui souriait de toutes ses dents. - Mais je ne voulais pas passer pour un déjanté aux yeux de mon équipe.

Natacha n'en revenait pas. En l'espace d'un instant, elle venait de passer du statut de foldingue à celui de témoin privilégié.

- Depuis combien de temps, Stéphane ? Dit-elle. - Depuis combien de temps me fais-tu mariner de la sorte ?

- Le capitaine Meyer en est un, lui aussi. Lui confia Cardinet.

- Héritage maternel. Poursuivit le policier, les bras croisés et l'air empli de gravité.

- J'espère que vous n'êtes pas en train de vous foutre de moi ! Lança la jeune femme.

- Aucunement, madame Gordien. Lui dit le praticien en essuyant ses lunettes à l'aide d'un kleenex. - Pour vous le prouver, je fais appel à votre mémoire. Avez-vous prononcé une seule fois le mot « Élu » avant que je ne le fasse ?

Natacha trouva la question saugrenue mais, à la réflexion, comprit bien vite son intérêt.

Elle secoua vivement la tête en signe de négation.

- Pas une seule fois. Affirma-t-elle.

- Ce qui vous démontre que je ne me joue pas de vous... Mon mentor, un certain Samuel Escarpe a disparu depuis près de deux ans. Je souhaite le retrouver, si possible sain et sauf.

- D'après le docteur, ce professeur d'histoire à l'UFR d'Angers était en compagnie de madame Chaudet, la mère de ton ami Louis et d'un certain Vincent Hirn.

- Hirn... Susurra-t-elle, les yeux dans le vague. - Il est mort là-bas, dans les souterrains... Dans la grotte, à proximité du vortex...

- Un vortex ? S'inquiéta brusquement le médecin.

- Oui. Dit-elle d'une voix calme et monocorde. - La matrice... géode bleue... Elle s'est changée en spirale géante... Une porte donnant sur un autre monde... Ce vortex est toujours en activité...

- Vous en êtes certaine ? Demanda Cardinet avec insistance.

- Pour le fermer, il faut revenir de ce côté-ci et vous m'avez dit que vos amis n'étaient pas revenus. J'en déduis donc que leur mission n'est pas achevée et que cette porte dimensionnelle est toujours en activité, sous le domaine. Voilà pourquoi je vous dit de venir en aide à cette famille. Elle court un terrible danger en restant dans cette maison ! La situation n'est loin d'être réglée à Malrouve !

Les deux hommes lui semblèrent soucieux.

- Si ce que tu nous dis est vrai, il est fort probable que cette porte permette à des entités maléfiques de pénétrer dans notre monde. Lui confia Meyer en baissant le son de sa voix.

- Des créatures vindicatives qui n'hésiteront certainement pas à menacer la vie de ces gens. Continua Cardinet. Le temps est venu de mettre en place un plan d'attaque.

- Et cette famille, les Lester ? Demanda-t-elle. - Qu'allons-nous leur dire ? « Bonjour, excusez-nous de vous déranger pendant votre aménagement mais nous avons toutes les raisons de croire que des monstres mal attentionnés risquent de s'en prendre à vous » ?

Cardinet s'empara de sa sacoche en cuir noir et en sortit une feuille de papier qu'il déploya devant leurs yeux ébahis.

- Ceci est un plan, extrait du cadastre concernant la propriété en question. Dit-il.

Gordien et Meyer se penchèrent pour mieux apprécier le document et reconnurent aisément les différentes composantes indiquées sur le plan.

- De quant date-t-il ? Demanda le capitaine.

- Fin du XIXe siècle. Indiqua le praticien. - Il é été établi par Gustave Malrouve lui-même. A peu de chose près, tout est similaire. Emplacement du château, ici le ravin, le chemin bordé

d'érables, la clairière et là, plus loin au nord, la maison qui nous intéresse...

- Et ça, qu'est-ce que c'est ? Interrogea Natacha, remarquant un quadrillage à peine prononcé recouvrant entièrement la surface du dessin.

- Le réseau souterrain venant s'ajouter à l'ancien tumulus et à la nécropole mérovingienne. Superposition en vue du chantier astronomique que monsieur Malrouve comptait, à l'époque, mettre en œuvre. Vous voyez, dit le médecin en indiquant de son doigt les détails importants, il existe un boyau de raccordement entre notre ravin et les fondations de la maison, plus précisément, le cellier. Même chose pour la cave du château et un autre souterrain partant du centre même de la propriété... Nous agissons sous la surface, en partant d'ici, sur un des versants de notre ravin. Les Lester ne nous verront pas.

- Quand devons-nous agir ? Demanda Gordien, impatiente.

- Certainement pas dans la précipitation. Indiqua Cardinet. - Ce serait courir un trop grand risque, pour nous mais aussi pour cette famille.

- Mais le temps joue contre nous ! Insista Natacha.

- Nous ne pouvons pas partir à l'aventure, comme ça, sans assurer nos arrières. Intervint Meyer. - C'est beaucoup trop dangereux. Il nous faut étudier à fond la situation et engager des moyens. Pour ma part, j'aurai quelqu'un de confiance à vous soumettre.

- Vous voulez ameuter tout le quartier ou quoi ? Lança Natacha. - Il serait sage de limiter notre nombre. Moins il y aura de gens au courant et mieux ce sera !

- C'est une personne de confiance. Précisa Meyer. - Elle aussi est une « Éluë ».

- De mon côté, je contacte monsieur Chaudet. Indiqua Cardinet. - Il nous sera sûrement très utile. Et puis, on lui avait promis.

- Qui ça « on » ? Contesta Natacha. - J'ai l'impression désagréable que vous aviez tout organisé derrière mon dos !

Meyer parut mal à l'aise et tenta d'arrondir les angles, Ce qui fut inutile car Gordien comprit le fin mot de toute cette histoire.

- Ah, ok ! J'ai pigé : vous ne comptez pas m'emmener dans cette opération !... C'est bien ça !

- Écoute Nat, tes gosses ont besoin de leur mère. Je ne peux pas te demander de réitérer l'aventure. Bien trop risqué.

Mais c'était mal connaître l'ancien officier de police, connue pour son intrépidité et son dévouement exceptionnel.

- Je suis la seule à être descendue en bas, à avoir parcouru ces maudits souterrains, à m'être confrontée aux *ladres*, à avoir subi les manifestations de la Matrice. Elle m'a choisie. Elle a fait de moi une mère. Mon destin et celui de mes gosses sont liés à cette chose, que vous le vouliez ou non.

Cardinet hocha de la tête.

- Elle marque un point, capitaine.

III.

Dans la soirée, maison du Perron...

Pour la toute première fois, les Lester prenaient leur dîner dans la grande salle de leur nouvelle maison.

Installé autour d'une table ronde, Grégory, Cyrielle et Julia partageaient un modeste repas avec les restes de la veille.

Dans cette pièce bien trop spacieuse et vidée de la plupart de ses meubles, les cliquetis des couverts, le raclement de leurs chaises sur le dallage et le son de leurs voix parasitaient l'intimité du contexte en de multiples échos.

- Demain, il faudra se lever tôt pour aller chiner dans les boutiques, histoire de personnaliser davantage notre nouveau « chez nous »! Lança Cyrielle à l'intention de sa belle-fille. Mais la fillette paraissait se morfondre. - Écoute, ma chérie, ton papa ne va pas s'absenter longtemps...

- Je reviens dans une petite semaine, mon cœur. Affirma Lester, entre deux bouchées de pain.

- Tu n'auras pas le temps de t'ennuyer. Tu devras aider Cyrielle à arranger tout ça.

- Pourquoi tu t'en vas ? Demanda la gamine, les yeux rivés sur son assiette de tomates.

- Papa a du travail. Dit-il en se servant un verre de vin rouge. - Il doit repartir pour Oxford et dans quelques jours, il sera en vacances pendant deux semaines.

Lester, tout en se restaurant ne cessait de jeter un coup d'œil avisé autour de lui. On avait l'impression en le voyant, qu'il gambergeait on ne sait quel futur projet sur l'aménagement de ce lieu.

Son regard se fixa subitement sur le long comptoir en bois massif. Celui-ci avait été protégé des attaques du temps.

- Cette idée d'avoir abattu le mur central correspondait parfaitement à un restaurant, commença-t-il à dire, mais pas à une maison. Je vais contacter une entreprise locale et faire un devis pour en édifier un nouveau. Nous n'avons pas de salon. Rien que cette grande pièce sans charme !

A son tour, le nez en l'air, Cyrielle visualisait le lieu lorsqu'elle remarqua un détail situé sur le mur du fond.

- Qu'est-ce que c'est que ce gribouillis ? Fit-elle remarquer aux autres.

Lester et sa fille suivirent son regard et échangèrent ensuite des expressions circonspectes.

- Quels gribouillis, chérie ? Lui demanda Grégory, en chaussant ses grosses lunettes.

Cyrielle haussa le ton :

- Bah ! Vous êtes aveugles ou quoi ? Vous ne lisez pas ces mots peints sur le mur ? Vous ne lisez pas « Maître des Orvets » ? Elle prit conscience que ce qu'elle crut être une blague n'en était en fait pas une. Réellement, son époux et Julia ne discernaient absolument rien et commençaient même à la considérer, elle, de travers.

Elle leur tint tête, les yeux exorbités et la colère montante :

- M'enfin !... Vous vous foutez de moi ! Vous ne... Soudain, elle prit conscience que l'inscription sur le mur n'était plus là.

Elle ne voyait qu'un grand mur repeint négligemment en blanc. Elle resta, bouche bée, à le fixer intensément. Elle pensait devenir folle et se demanda un instant si elle n'avait pas abusé de ce vin de table quelque peu râpeux.

Cyrielle se tourna vers Grégory, les yeux hallucinés et les mains figés dans le vide, ne sachant plus quoi dire, cherchant désespérément à comprendre cet angoissant phénomène et

mettre des mots sur le trouble qu'elle ressentait à présent...

Elle nota une inquiétude prononcée sur le visage de son mari et l'étonnement sur celui de sa belle-fille. Mais tous deux la regardaient avec perplexité.

- Chérie. Intervint Grégory. - Tu es certainement épuisée. D'ailleurs, nous sommes tous crevés... Nous allons débarrasser et monter nous coucher. Demain, la journée sera longue...

De tout le reste de cette soirée, Cyrielle ne décrocha plus le moindre mot jusqu'au lit où en l'absence de Julia, elle put remettre cette histoire sur le tapis.

- C'est frustrant, tu sais. Dit-elle à son époux, le regard perdu.

Grégory se releva pour la blottir contre son torse.

- Ce n'est rien. Murmura-t-il avec une voix douce. - Tu as eu une hallucination causée par trop de fatigue. Ton organisme s'est rappelé à toi. Tu as voulu l'ignorer... Tu as besoin de repos ma chérie... Une longue nuit te fera le plus grand bien, tu verras. Demain, tu te sentiras beaucoup mieux...

Sur ces mots, l'homme reprit sa place dans le lit et remonta les draps sur lui. Il allongea le bras pour atteindre la petite lampe de chevet, restée allumée quand, soudain, ils perçurent des bruits suspects venant du rez-de-chaussée.

Le cœur de Cyrielle fit un bond dans sa poitrine. Elle était incapable de prononcer le moindre son avec sa bouche et, d'un air crédule, se contenta de regarder les réactions de son époux.

Ce dernier n'était pas plus tranquille mais avait eu le réflexe de se redresser, de s'asseoir dans le lit pour mieux tendre l'oreille.

Le bruit n'était plus. Seul, un silence assourdissant, avait de nouveau prit place dans la maison.

- Julia ! Il bondit hors du lit, enfila ses chaussons et une veste de pyjama.

Il sortit dans le couloir et se dirigea vers la chambre d'amis qui jouxtait la leur. Il ouvrit la porte et alluma précipitamment la lumière. Là, endormie, il vit sa fille enfouie sous ses draps dans un petit lit de fortune.

Il jeta un œil dans l'entrebâillement de la porte, juste avant de la refermer mais ne remarqua rien de suspect. Un calme angoissant avait élu domicile dans cette demeure et ne faisait qu'accroître la nervosité du couple.

Il resta un moment dans l'obscurité du couloir avant de se décider à rejoindre la couche matrimoniale lorsque, une nouvelle fois, il perçut un bruit qu'il ne parvenait pas à identifier.

Il scrutait le noir et progressait jusqu'à la cage d'escalier.

- Chéri ? Où es-tu ?

Cyrielle était inquiète et attendait qu'on vienne la rassurer, restée seule dans la chambre.

- Endors-toi. Lui répondit son mari. - Je reviens très vite.

Il descendit l'escalier menant au hall d'entrée. Son cœur battait la cadence et une sueé perlait sur son front. Son flux sanguin tambourinait contre ses tempes pendant qu'un sentiment de frayeur envahissait son esprit.

Il pensa à un cambrioleur, terré dans un coin sombre, attendant le bon moment pour lui sauter dessus. Il n'avait pas d'arme, rien pour se défendre contre une éventuelle attaque de ce genre.

Il allait tourner la poignée de la porte menant à la cuisine quand, tout d'un coup, sans prévenir, la sonnerie vieillotte d'un téléphone se mit à retentir, brisant ainsi la pesanteur glacée qui baignait l'atmosphère.

Il sursauta et émit un petit cri.

Là, sur le meuble d'entrée, ayant appartenu aux Juin, un téléphone massif à cadran n'arrêtait pas de sonner !

La main tremblante, Grégory hésita puis, décidé, décrocha le combiné. Lui parvenait

une puissante friture, suivie de bruits parasites, de crachotements...

Il osa porter l'écouteur à son oreille et attendit patiemment...

- Allô... dit-il, d'une voix étouffée.

Il n'eut pour seule réponse qu'un long sifflement sourd précédé de plusieurs cliquetis. Puis, soudain, un cri déchirant le fit tressaillir. C'était le hurlement d'une femme. Un hurlement terrifiant, expression cauchemardesque d'une douleur extrême ou d'une frayeur sans nom jusqu'à ce que la communication soit finalement rompue.

Grégory tira sur le fil du téléphone et parvint à en saisir l'extrémité. Deux bouts de fils dénudés et anciennement arrachés avec violence. Autant dire que cet appareil était hors service depuis des lustres...

* * *

Julia errait, seule, à travers un paysage quasi lunaire. Le ciel était étrangement sombre, d'une teinte ardoisée et la silhouette sinistre d'une tour de moulin délabré se hissant droit vers les nuages, se découpait dans l'aveuglante clarté d'un ou deux éclairs de foudre.

Bizarrement, la pluie ne tombait pas. Le vent se taisait. L'endroit était comme figé dans le temps...

A proximité, la fillette vit un étang presque asséché. Des herbes grises et distordues baignaient dans une eau trouble et saumâtre.

La terre qu'elle foulait de ses pieds nus était rêche et craquelée à maints endroits. Ce monde était sans espoir.

La fillette ressentait une terrible impression d'abandon et de solitude. Elle désirait tant revenir chez elle, à la maison et revoir ses parents, son père mais surtout sa mère.

A aucun moment, elle n'eut de pensée pour Cyrielle. Elle n'avait en tête que le visage angélique de sa génitrice.

Sentiment d'abandon d'une mère qui n'était plus capable de l'élever. D'une mère qui avait perdu l'esprit après avoir attenté à sa vie... Elizabeth Lester se tenait, au loin, à la petite fenêtre de cette tour de moulin en ruine.

Son visage, d'une inquiétante lividité, essayait vainement de lui sourire en agitant une vague main...

Sa chevelure rousse et bouclée était doucement caressée par une brise que la fillette ne ressentait pas.

Elle tenta de l'appeler mais elle peinait à articuler le moindre mot. Cette femme paraissait insaisissable, le regard lointain et l'expression de son visage restait de marbre.

Cette vision fantomatique avait les traits de sa mère pourtant quelque chose la poussait à penser qu'elle n'était pas réellement celle qu'elle espérait voir, à ce moment précis.

A cet instant, elle perçut un mouvement indistinct, juste derrière elle et redoutait de se retourner. Elle craignait le pire et le pire arriva lorsqu'elle vit devant elle, à quelques mètres de là, l'étang nauséabond se soulever en une énorme masse glabre et boueuse.

Une créature cauchemardesque se profilait devant ses yeux. Une chose gigantesque armée de plusieurs paires de pattes, carapacée et belliqueuse, recouverte d'un conglomérat abject et putréfié !

Un insecte que la fillette connaissait fort bien pour s'y être intéressée. Mais l'animal en question ne devait pas être aussi monstrueux. C'était inconcevable, se disait-elle. Cette créature l'observait de ses globes oculaires et la jugeait, hissée sur ses membres effilés. Sa face arrondie, ses orbites volumineux et son corps dégoulinant d'une vase épaisse, la créature attendait patiemment que sa proie lui donne un prétexte pour agir.

Mais Julia pensa naïvement que l'animal ne l'avait pas remarqué, qu'il avait senti sa présence, ses vibrations ou bien l'expression de sa frayeur mais qu'il ne l'avait pas localisée

avec précision.

Mais, au fond d'elle, elle savait fort bien que ce monstre l'avait déjà repérée.

« *Notonecte* » prononça-t-elle entre ses dents.

Et puis, juste derrière cette vision d'horreur, apparut un jeune homme. Vêtu d'un long manteau d'hiver, le cheveu long et sale, le visage livide, une marque violacée au niveau du cou, le garçon la regardait avec une certaine délectation, immobile et se tenant juste au bord de l'étang. Le bas de son pantalon était souillé d'une boue grise alors que ses chaussures, elles, étaient déjà rongées par l'immonde vase noire.

Qui était-il ? Il n'avait pas l'air de redouter la créature aquatique qui se positionnait juste devant lui.

L'homme se mit à lui sourire. Mais ce sourire avait l'expression de la perversion.

Julia se retourna et ne vit plus l'apparition de sa mère à la fenêtre du moulin. Elle se sentait une nouvelle fois abandonnée par cette femme devant le danger qui la menaçait...

Puis, brusquement, elle émergea de son cauchemar en poussant un cri déchirant.

La sueur avait littéralement mouillée son oreiller et son cœur cognait fortement dans sa poitrine. A cet instant, elle se souvint.

Elle était dans ce lit peu confortable, relique d'un passé tragique. Dans cette nouvelle maison, celle de son père et de Cyrielle, sa nouvelle femme.

La porte s'ouvrit avec fracas et la lumière l'aveugla pendant un court instant. Sur le seuil, elle reconnut son père, le visage affolé, vêtu d'un pyjama ridicule de couleur bleue. A ces côtés, tout contre lui, sa belle-mère, en nuisette blanche, la chevelure en bataille et la mine désœuvrée, lui jetait un regard stupéfait.

- Chérie ? Dit son père d'une voix essoufflé. - Qu'est-ce que tu as ? Tu as rêvé ? Un cauchemar ?

Il s'avança vers son lit, suivi de près par Cyrielle. Il s'assit sur le rebord et lui prit affectueusement la main.

- J'ai fait un horrible cauchemar. Sanglota la fillette. - C'était affreux !

- Chuuut... Ce n'est rien. Réconforta Lester. - On est là. Tout va bien. C'est fini... là...

Julia s'effondra en larmes en reposant la tête sur l'épaule de son père. Cyrille, en voyant, impuissante, cette effusion de larmes, comprit bien vite que cette tristesse ne se résumait pas en un simple cauchemar. Il y avait bien d'autres choses qui rendaient cette gamine aussi sensible.

- Je hais les insectes ! Déclara cette dernière, entre rires et larmes.

Grégory et son épouse trouvèrent cette réflexion si incongrue qu'ils s'en amusèrent à leur tour et tous partirent à ricaner nerveusement, comme seul remède à leur fatigue et à la peur qu'ils venaient d'endurer...

IV.

Il était tard et Natacha entra enfin chez elle, dans ce village tranquille des bords de Loire.

Elle demeurait soucieuse. Non pas à cause de cette amende qu'elle devait à la municipalité d'Angers pour avoir perturbé sans autorisation préalable l'ordre public mais à cause de cette petite famille, venue d'Angleterre.

Car elle connaissait que trop bien le danger potentiel que pouvait représenter le fait de vivre à Malrouve.

Quelque chose de terrible, tapie dans l'ombre menaçait encore la quiétude du domaine.

Et même si la vague nostalgique avait quitté la propriété, même si les Ladres avaient momentanément perdu leur guide et même si le quarteron démoniaque était parti dans un autre monde en empruntant l'œil du vortex, le danger n'en était pas moins endémique.

Elle connaissait bien le refrain : *rien ne meurt vraiment à Malrouve*. Les spectres et autres esprits malfaisants, les âmes errantes de toute sorte persistaient toujours à hanter ce lieu tragique.

Son gros 4x4 noir pénétra dans la cour intérieure de l'ancienne closerie qu'elle venait d'acquérir depuis six mois.

Une bâtisse de la fin du 19^e siècle, en pierre de taille, qu'elle s'était offerte après avoir présenté sa démission comme officier de police.

Elle était restée longtemps dans ce lit d'hôpital, alimentée artificiellement à l'aide de tuyaux translucides, reliée par des fils et des électrodes à de puissantes machines.

Une partie de ses souvenirs s'étaient effacés. Son amnésie devait être temporaire, lui avait promis le docteur Cesbron.

Pourtant, elle aurait souhaité qu'elle soit irréversible et incurable.

Bingo aboya en tirant sur sa chaîne. Le puissant chien-loup frétillait de la queue en voyant revenir sa maîtresse.

Gordien s'agenouilla pour le caresser et lui faire quelques câlins. Elle le détacha et le molosse la suivit bien volontiers jusqu'à la maison...

La nuit était tiède et sa noirceur était ponctuée par le scintillement de quelques étoiles...

Elle irait chercher ses deux monstres demain, de bonne heure. C'était convenu avec madame Douet, sa voisine et depuis peu, son amie.

Elle défit son veste et la jeta nonchalamment sur le canapé recouvert d'une peau de mouton. Elle quitta ses chaussures et mit ses chaussons en laine.

Elle se dirigea vers la cuisine rustique pour s'y servir un verre de vin. Cela allait la détendre et l'aider à trouver enfin le sommeil...

Bingo gémissait par à coups, allongé de tout son long devant l'âtre de l'imposante cheminée éteinte.

Elle alluma la petite lampe, située juste à proximité du canapé et commença à réfléchir calmement et sereinement, entre deux lampées de Layon.

Lui revint des images désagréables qu'elle aurait voulu oublier définitivement. Elle vit à nouveau, par flashes intempestifs et successifs, cette gamine malfaisante, ce démon hideux la martyriser à grands coups de poings bien assés.

Elle se mit à sourire légèrement en pensant à la façon dont elle avait détruit cette ignominie : une pointe de fléchette plantée dans la cavité de son œil et cette mixture ainsi injectée qui lui avait noirci les entrailles jusqu'à en faire de la purée de vaseline ! Elle s'esclaffa de rire, la tête en arrière en se remémorant cette victoire sur le Mal.

Elle avait su terrasser cette bête immonde, celle que l'on surnommait étrangement et sans raison apparente « L'Encre Ténébreuse ».

Elle eut alors une vague pensée pour cet ami. Cet homme auquel elle s'était attachée et cela, malgré les circonstances. Louis Chaudet, lui avait-on dit, avait fini par disparaître. Nul n'avait pu retrouver sa dépouille dans ce dédale de conduites souterraines.

Les équipes de recherches s'étaient contentées de fouiller une partie infime du réseau hydraulique et avaient scellé les puits y menant avec soin et méthode.

Pourtant, la Matrice était toujours en bas, perturbée et instable.

Pourquoi voulait-elle retourner là-bas, source de toutes ses afflictions ? Était-elle à ce point maso ? Non, au fond d'elle, elle en connaissait la véritable cause : elle s'était faite un point d'honneur à déterrer les souvenirs dramatiques de cette propriété car elle et elle seule était à l'origine de sa vie présente, de ses douleurs psychiques et de ses actuels cauchemars. En une certaine façon, Malrouve l'avait façonnée à sa façon, durant toutes ces années.

En assassinant violemment sa grande sœur, Macha, cet endroit l'avait presque conditionnée. C'était son destin. Elle était vivante, aujourd'hui et avait survécu à la mort. Ce n'était pas un hasard ni le fruit de son imagination. Elle avait bel et bien une mission à accomplir et à terminer.

La fatigue aidant, elle accueillait les effets apaisants de l'alcool et commençait à se détendre. Elle posa délicatement son verre sur la table basse en verre et entama une lente descente vers les abîmes du sommeil, les yeux rivés vers le plafond enduit de chaux et ses poutres apparentes lorsque, sans prévenir, Bingo se dressa d'un bond vers la fenêtre et jappa en se trémoussant frénétiquement.

Natacha sursauta :

- Bingo ! La ferme ! Dit-elle, énervée d'être ainsi tirée de sa douce quiétude.

Dehors une forte brise s'était soudainement levée et les rameaux effeuillés du laurier venait tambouriner au carreau de façon continue.

Elle se leva de sa couche douillette et se traîna, l'esprit embrumé, vers la porte d'entrée.

La cour intérieure de l'ancienne ferme était silencieuse et seul, le vent tourbillonnant, venait agiter les quelques arbustes plantés ça et là, le long des bâtiments.

Gordien observa la vieille grange qui lui faisait face. Cette construction restaurée depuis peu, semblait endormie. Pas le moindre mouvement suspect à l'horizon... Le tracteur rouge, rongé par la rouille et l'usure du temps était toujours garé devant et ne semblait pas avoir été déplacé.

Des gros nuages venaient brusquement masquer la lune, poussés par un vent qui redoublait d'intensité. Cela étonna Gordien. Elle avait suivi les infos et particulièrement relevé les prévisions météo. Elle se souvenait fort bien qu'aucune tempête n'avait été annoncée dans le secteur cette nuit.

Son sixième sens lui susurrait à l'oreille que cette perturbation n'avait rien de naturel. Quelque chose clochait.

Derrière elle, Bingo essayait de sortir et la poussait du museau jusqu'à ce qu'il parvienne à se précipiter dans la cour en aboyant contre une présence invisible.

Ce chien était nerveux. Il avait senti une menace, tout du moins, une anomalie ambiante. Il n'était pas le seul. Sa maîtresse était dans le même ressenti.

- Bingo, reviens ! Aux pieds, le chien ! Lui criait-elle. Mais rien n'y faisait. L'animal persévérerait dans sa volonté de vouloir en découdre.

Ses aboiements redoublaient d'intensité et ses grognements d'intimidation commençaient à se faire plus insistants.

Le chien s'en prenait à présent à la porte de la grange.

Quelqu'un avait dû y élire domicile ! Pensa-t-elle. - Un vagabond, un prisonnier en cavale !...

Elle retourna dans le salon et ouvrit le tiroir de la commode pour y prendre un objet qu'elle gardait soigneusement, enroulé dans un chiffon.

C'était une arme à feu. Son arme. Un revolver Manurhin MR 73 qu'elle détenait lorsqu'elle était encore sur le terrain, à poursuivre les malfaiteurs. Elle ouvrit le barillet, histoire de vérifier que toutes les balles étaient bien là.

- OK ! Dit-elle, satisfaite.

Elle passa devant son 4x4 et fila directement, sans la moindre crainte, vers le chien et la grange incriminée.

Elle pointa son arme en direction du loquet :

- Qui que vous soyez, sortez de là ! Je suis armée et, en tant qu'ancien lieutenant de police, j'ai l'habitude de ce genre d'outil ! Une dernière fois : sortez de cette grange !

Quelque part, elle se sentait idiote. Rien ne lui indiquait qu'une personne était à l'intérieur. Pourtant le chien semblait être convaincu du contraire et continuait à montrer les dents.

C'est à ce moment précis que Natacha entendit un autre bruit, un vacarme épouvantable provenant de sa maison, juste derrière son dos. Elle eut le temps de se retourner et d'apercevoir la fenêtre donnant sur la chambre de ses petits éclairée d'une très étrange et très vive clarté !

Quelqu'un avait détourné son attention, à son chien et à elle pour s'infiltrer dans la chambre de ses enfants !

Cela la mit dans une furie noire. Arme au poing, elle se précipita à l'intérieur de la maison, Bingo à ses côtés et se dirigea prestement vers la pièce en question.

La lumière était encore visible au bas de la porte et brillait de mille feux. Un trait éclatant de bleu passait juste sous la porte, dans l'infime espace qui le séparait du plancher.

- Bande d'enfoirés ! Dit-elle en s'apercevant que son ouverture était impossible. Quelque chose ou bien quelqu'un l'empêchait d'entrer ! Elle poussa de toutes ses forces en tournant la poignée dans tous les sens, sous les jappements et aboiements du chien, qui assistait, impuissant ou presque, à cette scène...

Soudain, la lumière disparue aussi vite qu'elle était apparue ! La porte s'ouvrit brutalement sous la pression grandissante de Natacha.

Heureusement pour elle, ses gamins n'étaient pas là mais elle constata que leurs lits avaient été soigneusement fouillés, les draps violemment jetés au sol, comme dans un excès de rage pure... Quelqu'un était venu pour eux ! L'autre fenêtre, donnant sur la route, était encore grande ouverte. Gordien en déduisit que l'auteur de cette intrusion nocturne était venu par là.

Bizarrement, en inspectant la chambre, avec Bingo sous les talons, elle ne remarqua aucune trace d'effraction. RIEN...

La vitre de la fenêtre n'avait pas été fracturée et le rôdeur n'avait, semblait-il, laissé aucune empreinte, pas la moindre trace de son passage. Cela tenait du prodige ! Songea-t-elle.

Et d'où pouvait provenir cette clarté éblouissante ? Une luminosité vive et d'une

pâleur bleutée. Une lumière qui lui rappela soudain une caverne souterraine et une grosse géode qui était comme suspendue dans les airs.

C'était la même clarté, la même radiation de bleu ! Cette intrusion n'avait rien d'anodin. Elle avait un rapport avec cette Matrice. Gordien en était persuadée.

Soudain, elle sentit comme une présence étrangère. Le chien était parti et l'avait laissée seule face à un autre danger. Celui-ci se tenait juste derrière elle, debout sur le pas de la porte.

Une silhouette fantomatique, le visage recouvert d'une ample capuche noire, l'épiait. *Natacha* ! Soupira la créature ténébreuse.

Seule dans son salon, Natacha ouvrit subitement un œil et constata qu'elle s'était endormie, engoncée dans son canapé douillet. Les lampes étaient toujours allumées et dehors, la nuit semblait calme. Devant la cheminée, elle perçut le doux ronflement de son chien et se mit à sourire. Elle était profondément soulagée de s'être extirpée de ce mauvais rêve. Pourtant, quelque chose lui disait que ceci n'était pas un rêve comme les autres. Quelque chose lui soufflait que ce songe était un avertissement, une parole amie qui était venue la mettre en garde d'un futur péril...

« Ses enfants ! » Pensa-t-elle alors.

Alexis et sa sœur était à l'abri chez madame Douet qui habitait le bourg, à deux kilomètres de là.

Elle eut un pressentiment. Et si une entité puissante et maléfique avait sondé son esprit pour en retirer de précieuses informations ? Il eut un doute et afin de le dissiper, elle se décida à composer le numéro de sa charmante voisine. Elle prit son portable et commença à pianoter sur le clavier jusqu'à ce qu'elle s'immobilise, hésitante. Elle jeta un œil rapide au réveil posé sur la grosse commode et nota qu'il était près de minuit... A cette heure, elle devait très certainement dormir. Et puis, la réveiller pourrait, du même coup, réveiller les gamins. Décidément, téléphoner à cette heure précise était une bien mauvaise idée. Mais comment apaiser son inquiétude grandissante ?

A cet instant, elle se remémora la dernière image de son cauchemar, comme un tracé statique laissé sur un négatif. Cette allure monacale, cette ample capuche et cette voix d'outre-tombe. Une voix qui, pourtant, ne lui était pas étrangère.

Impossible, à présent, de replonger dans un sommeil profond. Trop de stress, trop d'idées noires venaient la tarauder à nouveau.

Regarder la TV serait un bon moyen pour retrouver l'envie de s'assoupir.

Elle alluma le poste et tapota sans conviction sur sa télécommande. Elle passait d'une chaîne à l'autre sans vraiment chercher de programme.

Elle tomba sur un débat politique sur la chaîne LCP et se dit que c'était là le meilleur moyen pour se rendormir.

Sur le plateau de l'émission, autour d'une table, un sénateur socialiste évoquait les grandes lignes de son programme politique devant un sénateur du camp adverse, visiblement médusé.

Elle monta le son pour mieux les écouter et étrangement, se mit à s'intéresser à leur discussion. Mais au bout de quelques minutes, elle se mit à penser à nouveau à ses enfants. Deux angelots qu'elle avait appris à aimer car la chose, au tout début, n'avait pas été si simple.

Gordien ignorait l'identité du géniteur. Elle n'avait pas souvenir d'avoir eut des relations sexuelles récentes. Comment se faisait-il alors qu'elle s'était retrouvée enceinte ? Un miracle ? Une immaculée conception ?

Elle aurait pu croire que ces gosses étaient le fruit d'une union consentie. Mais avec qui ? Orsini ? Non, impossible. Malgré ses trous de mémoire, elle s'en serait souvenue. Ils avaient rompu depuis quelques années déjà, bien avant l'affaire Malrouve. Alors qui ? Louis

Chaudet ? Aurait-elle fauté avec cet homme ? Dans ces maudits souterrains puants ? Impossible ! Elle ne couche pas avec le premier venu. Ce Chaudet, elle avait appris à l'apprécier mais de là à lui sauter dessus !... Non, c'était autre chose. Quelque chose qui sortait de l'ordinaire. Elle tentait de s'en souvenir mais une zone de son satané cerveau refusait de se laisser approcher !

« Maudite caboche ! » Lança-t-elle en se versant un verre de Layon.

Et puis, il y eut le souvenir de cette lumière vive qu'elle avait vue dans son rêve. Cette clarté bleutée qui avait pénétré la chambre de ses enfants. Elle eut comme une brusque révélation et éteignit la TV. Elle fourra dans son sac, posé au sol et en tira un paquet de menthols. Tout en cherchant son briquet, elle songea à cette apparition et cherchait à ce qu'elle la conduise à autre chose, un tout autre souvenir...

Cette clarté bleutée avait certainement un lien avec ce qui lui était arrivé. Sa grossesse n'était pas un accident inexplicable. Une énergie venue d'ailleurs l'avait sondée et fertilisée... Elle commençait à s'en convaincre puis à en être presque certaine. La Matrice l'avait fécondée ! Mais qu'est-ce que la Matrice ? Comment une énergie électromagnétique ou bien tellurique pouvait engendrer un tel pouvoir, celui d'insémination ?

Non, c'était idiot.

Elle était perdue dans ses conjectures et ses réflexions sans queue ni tête et de reversa un autre grand verre de vin blanc en espérant que le jour arrive vite...

V.

Roger était réticent. Aucune envie de faire cette première course !

Au volant de son taxi, il ruminait et ne cessait de secouer la tête. Il en voulait tout particulièrement à ce salopard de patron. Ce petit mec avait pris la relève depuis près de deux mois et déjà, il abusait de sa fonction.

Roger en était persuadé, ce « fils à papa », sorti tout droit d'une école commerciale, ne l'aimait guère. Ce branleur avait l'âge de son aîné ! Réalisa-t-il brusquement.

Roger secouait à nouveau la tête, écoeuré, fulminant de plus bel contre un monde qui le dépassait.

Et cerise sur le gâteau, rien que pour l'emmerder, le gamin l'appelle au téléphone à six heures pour lui signifier d'aller chercher une peinture qui paie bien et de surcroît, un enfoiré de « ros bif » !

Lorsqu'il lui communiqua l'adresse, Roger avait senti le coup fourré ou bien la punition ultime : maison du Perron, domaine de Malrouve !

La cinquantaine passée, Roger Vasseur en avait ras la casquette. Sa femme et lui habitaient un meublé, le même, depuis près de vingt-cinq ans, dans le quartier malfamé de La Roseraie.

Ils avaient eu quatre mioches, quatre bouches à nourrir et les fins de mois n'étaient pas reluisantes. Roger aurait voulu décroché, à maintes reprises mais les factures n'attendaient pas...

Gapette élimée vissée sur la tête, visage ovoïde, double gras sous le menton et moustache épaisse, monsieur Vasseur était rongé par la grisaille et la morosité de son quotidien.

Il n'avait pas particulièrement d'appréhension à se rendre dans cette propriété. Il ne croyait pas à toutes ces histoires de bonnes femmes. Pour lui, les fantômes, les sorcières et autres absurdités de ce genre étaient des bondieuseries absurdes et sans fondement.

On disait que la propriété était maudite, habitée par le diable en personne. Certes, des hommes y avaient trouvé la mort mais ce n'était pas là le fait d'agissements démoniaques ou surnaturels mais bien celui d'un fou furieux, un déséquilibré muni d'une machette et portant un masque de cuir.

D'ailleurs, le criminel en question n'avait toujours pas été retrouvé ! Pensa-t-il, sarcastique.

« A l'heure qu'il était, l'individu en question avait dû fuir le pays. Les flics sont des incapables ! » Se disait-il.

Il était près de huit heures lorsque la Volvo se rangea le long du muret, à quelques mètres du portillon. Le ciel était d'un bleu laiteux, promesse d'une autre journée radieuse, gorgée de soleil.

L'homme coupa le moteur, jeta un coup d'œil sur sa fiche et autour de lui. Il ne pouvait pas s'être trompé, c'était bien ici. D'ailleurs d'où il était, il pouvait encore entrevoir l'enseigne « Le Perron ».

Il défit sa ceinture pour être plus à l'aise et donna un léger coup de klaxon, histoire de prévenir l'intéressé sans réveiller toute la maisonnée...

Il ouvrit sa portière et descendit du véhicule pour se dégourdir un peu les jambes et, pourquoi pas, se vider la vessie, quelque part, derrière ce taillis qu'il avait déjà repéré sur le bord du chemin...

Il tira un clope de son paquet de brune et le porta à sa bouche, le dos tourné au portillon, attendant que sa seigneurie daigne venir.

Mais, chose curieuse, il n'entendait rien. Pas le moindre bruit, pas la moindre porte qui claque, le moindre volet qui grince ne venaient lui titiller l'oreille !

Il se tourna pour mieux se rendre compte et ne vit qu'une maison silencieuse et endormie. Les volets étaient obstinément fermés et aucun son ne filtrait de l'intérieur. Contrarié, l'homme regagna sa voiture et actionna une seconde fois son avertisseur. Mais la réponse fut toujours la même.

Roger ronchonna de plus bel. Il passa le portillon et longea le massif d'herbes hautes. Il s'arrêta et contempla la façade.

Il pensait que la famille avait omis de régler les pendules.

Il prit sa plus grosse voix et commença à appeler : « ohé ! Y a quelqu'un ? ». Rien ne paraissait bouger.

Roger hésita un moment et, n'y tenant plus, se décida à atteindre le perron et à emprunter les escaliers pour aller directement sonner ou tambouriner à la porte d'entrée pour tenter de les activer un peu ! Tant pis pour les précautions d'usage. Pour lui, l'heure c'est l'heure !

Il s'exécuta.

Arrivé devant la porte, il chercha vainement une sonnette mais n'en trouva guère. De sa puissante main, il frappa à plusieurs reprises.

Quelque chose n'allait décidément pas. Pourtant il était certain d'être à la bonne adresse.

Il fallait s'en assurer et composa immédiatement, à l'aide de son portable, le numéro du patron. Au bout de trois sonneries, l'homme décrocha.

- Ouais ?

- J'suis à l'adresse indiquée. S'expliqua Roger. - Y a personne !

- attends Gégé, je vérifie la fiche... *Maison du Perron, domaine Malrouve, Sainte Gemmes sur Loire...*
T'es bien à la bonne adresse mon Gégé ?

- Sûr !

- *Je vois que le rendez-vous était à huit heures pétantes... Bon bah, écoute, tu laisses tomber !... Que veux-tu faire de plus ?...*

Roger était remonté.

Il descendit énergiquement les marches du perron et s'apprêtait à regagner sa voiture lorsque, soudain, il crut entendre un bruit étrange, comme de légers piailllements.

Cela venait de cette entrée jumelle située tout au bas du perron. Deux trous noirs de forme rectangulaire percés dans la pierre et par lesquels il passa la tête.

- Oh oh ! Quelqu'un ? Dit-il d'une voix peu assurée.

Un relent fétide vint lui cingler les naseaux. L'obscurité était dense. Il ne percevait que le bourdonnement d'un essaim de mouches et fit un pas en arrière pour éviter de salir ses chaussures.

Il avait dû se tromper. Nul ne pouvait rester là-dedans, dans cette puanteur infâme ! Il avait dû rêver. Décidé à nouveau, il retourna au portillon lorsque, une nouvelle fois, un autre gémissement le fit s'arrêter dans son élan.

Quelqu'un était en train de se foutre de lui et de jouer avec sa patience ! Pensa-t-il, énervé. Mais le gémissement se changea bien vite en appel au secours.

« Aidez-moi ! Au secours ! Aidez ma famille ! »

C'était la voix d'une femme en détresse. Elle provenait de cet endroit immonde dans lequel Roger hésitait à retourner. Mais n'écoulant que son courage, il se décida à entrer. Essayant de chasser des mouches qu'il ne voyait pas et se bouchant le nez, il avançait à tâtons pour ne pas glisser ou se cogner.

- Où êtes-vous ? Demanda-t-il.

Il chercha de la main et regretta de ne pas avoir emporté avec lui une lampe électrique. C'était pourtant ce que réclamait le nouveau patron pour équiper les véhicules et Roger avait toujours campé sur ses positions... Quel con ! Se dit-il.

Le sol était spongieux. D'où pouvait provenir cette humidité ? Se demanda-t-il. L'endroit était confiné et avait su garder la fraîcheur de la nuit. Mais cette odeur nauséabonde de putréfaction ne lui donnait pas envie de s'éterniser ici.

- Madame !

Cette ouverture ne donnait sur rien. Il toucha le mur du fond de ses mains et s'étonna. Aucune autre issue ne s'offrait à lui. Ce lieu était confiné et ne semblait mené nulle part...

Soudain, Roger sentit une main glacée agripper la sienne. Il bondit et se détacha de cette emprise en émettant un petit cri de stupeur.

- Aidez- moi ! Par pitié, monsieur ! Entendit-il alors.

C'était la voix suppliante d'une jeune femme.

Plus tard dans la matinée...

Meyer fut le premier à arrivé, sans doute mué par une irrésistible envie d'agir là, où deux ans auparavant, il n'avait pu le faire...

D'un geste furtif, il salua son subalterne, le lieutenant Saverne, un gringalet d'une trentaine d'années.

La maison du Perron était à présent envahit d'experts en tout genre. Policiers en uniforme et officiers s'activaient à procéder aux premières constatations d'usage.

Le soleil commençait à poindre et à percer la couche de nuages qui s'effiloçait au gré d'une forte brise.

Le feuillage des grands lauriers, plantés ça et là, à proximité de la demeure, bruissait en ondulant perceptiblement tandis que des spécialistes de l'investigation, en combinaisons blanches se frayaient un chemin dans les herbes hautes pour atteindre l'habitation.

La porte était grande ouverte et le hall d'entrée était inspecté à la loupe, dans les moindres détails.

Meyer accompagna Saverne au premier étage. Alors que ce dernier passait de la chambre des parents à la chambre d'amis, située au fond d'un étroit couloir, dans la continuité d'une rambarde d'escalier, son supérieur hiérarchique s'attardait sur des détails. Saverne l'observait discrètement et avait la sensation que son chef cherchait quelque chose en particulier.

- Des empruntes ? Demanda-t-il, accroupi devant une plinthe.

- A part celles des propriétaires, aucune. Répondit Saverne. - Pas la moindre trace d'une quelconque effraction.

La police avait été alertée sur les coups de 9 heures. Au bout du fil, un chauffeur de taxi disait avoir secouru une jeune femme paniquée, transite de froid et de peur. Cette dernière lui semblait avoir été la victime d'une agression.

Madame Lester fut transportée d'urgence à l'hôpital. Son état ne suscitait aucune inquiétude, à part le simple fait qu'elle souffrait d'une commotion cérébrale bénigne et d'une sérieuse entorse à la cheville. Ses mots étaient les mêmes : son époux et sa belle-fille étaient en danger...

Mais à l'arrivée de la police sur les lieux du délit, on constata la disparition pure et simple de ces deux personnes. Nulle trace de monsieur Lester et de sa fille, la jeune Julia. Meyer trouva deux grosses valises bouclées dans l'entrée, à proximité du meuble où trônait un téléphone hors service.

Le capitaine était inquiet et particulièrement agité.

Pendant que la police scientifique relevait des indices, il pénétra dans la chambre matrimoniale. Le grand lit était passablement défait et les draps fripés. Visiblement, les parents avaient dormi là avant que ne survienne l'inexplicable. Dans la chambre voisine, celle de l'enfant, Saverne ne constata pas la moindre anomalie ou début de piste. Tout semblait normal à l'étage.

Agenouillé sur la moquette de la chambre des parents, Meyer tentait de dénicher quelque chose. Il scruta le moindre petit bout de laine, le moindre miton de poussière ou la moindre trace pouvant être considérée comme suspecte...

Il grommela au retour de Saverne.

- Un coup de main patron ?

- Nnnnnn... Ah ! Rien. Nada !

Meyer se releva, le visage rougi par l'effort.

- Ils sont peut-être partis, tout simplement. Supposa le lieutenant en feuilletant son calepin.

- Bah voyons ! Exulta Meyer, les bras en l'air. - Le père et la fillette se seraient fait la malle en pleine nuit en laissant madame Lester seule ! Cette dernière ne cessait de répéter aux collègues qu'ils avaient subi une violente agression et qu'elle seule avait pu s'échapper et se cacher !

- C'est vrai. Reconnu Saverne. - Ma théorie ne vaut pas un clou.

- Idiote, oui ! Confirma Meyer.

Soudain, le capitaine se figea.

« Le cellier ! ». Telle une furie, l'homme au brassard orange, sortit de la pièce et dévala quatre à quatre les marches en direction de la cuisine.

Là, trois experts étaient occupés à photographier chaque centimètre carré de la supposée scène de crime. Les flashes crépitaient et se reflétaient sur le métal cuivré de la batterie de casserole accrochée au-dessus du plan de travail...

Un petit homme sec, cheveux grisonnants et fine moustache l'interpella au passage.

- Tiens, Stéphane, tu tombes bien. Dit-il en rechargeant son appareil photo. - Les premières traces de lutte sur le sol.

Du doigt, il lui indiquait les emplacements précis. Meyer se pencha pour mieux voir et nota sur le carrelage d'infimes gouttelettes de couleur sombre et des traînées de même teinte.

- Du sang ? Demanda le capitaine.

- On va voir ça tout de suite. Tu permets ? Dit le petit homme en l'écartant légèrement sur la droite. - Noir s'il vous plaît ! Lança-t-il à ses deux collègues qui s'empressèrent de refermer les volets.

L'obscurité revenue, le scientifique, de sa main gantée de latex, s'empara d'un coton tige et le trempa délicatement dans l'une des gouttelettes. Ensuite, il le plongea dans un flacon et le ressortit. L'extrémité du bâtonnet avait pris une teinte bleutée.

- Grâce au fer contenu dans l'hémoglobine, ce petit miracle auquel tu viens, une fois de plus, assister, nous démontre qu'il s'agit bien de sang. Déclara le scientifique. - Mais rien ne nous dit qu'il s'agit bien de sang humain. Pour ça, il faudrait des analyses plus poussées.

- Mille euros que s'en est. Affirma le capitaine. - Il y a bien eu lutte ici même, dans cette cuisine ! Supposa-t-il.

Les volets furent à nouveau ouverts et Meyer constata que des ustensiles de cuisine, couteaux et passoirs passablement rouillés, avaient été projetés sur le sol, non loin d'une petite porte située au fond de la pièce.

Cette dernière était encore légèrement entrouverte.

- Vous êtes certains d'avoir tout vérifié en bas, Michel ?

Le scientifique opina du chef.

- Certain, dit-il en rebouchant le flacon.

- Même la fosse ? Insista Meyer.

A ce moment, le petit homme grisonnant en combinaison blanche, bien trop grande pour lui, le regarda avec étonnement :

- Quelle fosse ?

Les escaliers étaient traîtres, voire périlleux.

Les marches en bois étaient bouffées par les mites et les lattes craquaient et menaçaient de rompre à tout moment.

Meyer, instinctivement, chercha l'interrupteur et fini par le trouver sous la forme d'une simple ficelle qui actionnait l'unique ampoule située juste au dessus de la porte.

Sous cet éclairage cru, faible et tamisé, les ombres paraissaient grandir et s'étirer depuis les recoins les plus en retrait.

Le capitaine tira son arme de service de son étui et retira la sécurité.

En regardant de plus près les marches, il remarqua d'autres gouttelettes de sang qui, comme les bouts de pain du Petit Poucet, devait inéluctablement le mener, du moins l'imaginait-il, vers le centre de cette pièce aveugle, là où se situait précisément l'ouverture. Là, parmi ces casiers à bouteilles et ces rayonnages métalliques, se trouvait la porte qui menait tout droit à l'enfer...

Le sang fluctuait dans son crâne et sa poitrine comme les martèlements d'un tambour.

Meyer avança, l'arme au poing et l'œil aux aguets lorsque, soudain, il sentit une vive pression sur son épaule droite. Il bondit sur place et fit volte face pour se retrouver nez à nez avec le lieutenant Saverne :

- Bougre d'idiot ! Cria-t-il. - Vous voulez ma mort ou quoi ?

- Pardon, chef. Répondit le lieutenant, penaud.

Les deux hommes arrivèrent au bas de l'escalier et avaient conservé le silence, comme pour mieux détecter le danger.

- Que cherchons-nous, au juste ? Murmura Saverne.

- Aucune idée. Lui répondit son chef, le front ruisselant de sueur. - Je vous conseille de vous tenir prêt, au cas où... Lui dit-il en lorgnant son étui.

Saverne comprit le message et s'exécuta promptement en se saisissant de son automatique. A son tour, la peur le gagnait.

Entre deux rangées de bouteilles, ils virent une énorme dalle posée en travers d'une fosse.

- Qu'est-ce que c'est ?

- Un passage. Lui dit Meyer.

Des tâches brunâtres beurrèrent l'un des rebords.

Un air vicié s'échappait de ce conduit rectangulaire.

- Où mène-t-il ? Demanda, intrigué, le lieutenant.

- Là où vous ne souhaiteriez pas aller.

Soudain, venu des profondeurs de la terre, leur parvint tout en échos un grognement monstrueux, semblable au brame d'un cerf.

Ce cri glaça le sang des deux policiers.

- Qu'est-ce que c'est que ça ? Demanda Saverne, le visage blême et la voix chevrotante.

- Ils sont revenus. Susurra Meyer, inquiet.

- Revenus ? Qui ?... Qui est revenu chef ?

Mais le capitaine ne répondit pas. Il se contenta de rebrousser chemin et de remonter rapidement vers la cuisine.

VI.

CHU d'Angers, en fin de matinée...

C'est en trombe que le véhicule banalisé fit irruption sur le parking arrière de l'hôpital. Au volant, Meyer était dans tous ses états. Son « don » exceptionnel l'avertissait telle une alarme continuellement en branle.

Le beau temps qui se levait ne faisait rien à l'affaire. Dans son esprit, une tempête menaçait une nouvelle fois l'équilibre revenu. Et cette tempête se nommait Malrouve. Cette propriété était décidément le point d'encrage de toutes les peurs et de toutes les tragédies.

Meyer était pressé. Il craignait que l'équipe médicale du docteur Cesbron ne bourre de calmants celle qu'il désirait tant interroger.

Le temps était compté et le flic n'avait pas une seconde à perdre ! Il couru vers la porte vitrée des urgences et s'arrêta net devant le comptoir de l'accueil derrière lequel une grosse femme en blouse verte le jugeait avec étonnement.

- On vient de vous amener une jeune femme à l'instant. Dit-il, essoufflé. - Madame Cyrielle Lester !

Mais la grosse dame de l'accueil prit son temps pour pianoter sur son clavier d'ordinateur et pour déchiffrer les données qui apparaissaient sur son écran.

- Vous êtes ? Dit-elle d'une voix criarde.

- Police ! Lui cria-t-il, en montrant sa carte. - Quelle chambre... Je vous prie ?

La femme changea d'attitude et blêmit à la seule vision du document que l'homme lui collait sous le nez.

- Au bout du couloir, chambre 8.

Il slaloma entre deux chariots, se faufila entre une infirmière et trois internes en blouses blanches occupés à boire leurs cafés devant un distributeur.

Il fila comme un diable vers le fond du couloir et fut brusquement stoppé dans sa course par un individu de grande taille.

- Cardinet ? Lâcha-t-il, surpris.

- Je suis venu dès que j'ai su. Dit le jeune psychiatre.

- Comment...

- Comment ai-je su ? Sourit-il. - D'après vous ?

- Comment est-elle ? Demanda le flic, anxieux. - Ils l'ont assommée ?

- N'ayez crainte. J'ai pu retarder le processus. Elle sommeille mais elle n'est pas comateuse...

- Vous avez pu lui parler ?

- Pas vraiment. Cesbron était encore dans les parages. Je ne suis là que depuis dix minutes. Je vous attendais. Que s'est-il passé exactement ? J'ai eu une vision mais insuffisamment précise sur les événements. La maison du Perron ?

Meyer acquiesça puis ouvrit la porte de la chambre 8.

Dans cette pièce immaculée, entièrement peinte en bleu pastel, dormait une jeune femme aux cheveux longs et bruns.

Son visage pâle était marqué par quelques égratignures.

Des « bips » électroniques rythmaient ce silence confiné et les stores baissés filtraient la lumière venant de l'extérieur.

Un goutte à goutte, perché au sommet d'une perche métallique, était relié à son bras

par un long et fin tuyau translucide.

Meyer et Cardinet n'osaient rompre cette quiétude. Ils la respectèrent un temps en s'écartant du lit puis osèrent une approche silencieuse.

Le capitaine s'approcha de la patiente et l'observa. Il perçut ses soupirs et vit les globes oculaires onduler sous ses paupières encore closes. Elle rêvait, pensa-t-il. Mais le policier supposa qu'il ne s'agissait pas là d'un rêve apaisé.

Soudain, Cyrielle émit des petits gémissements et ouvrit grands ses yeux emplis d'une frayeur quasi palpable.

- Calmez-vous. Dit-il d'une voix qui se voulait réconfortante. - ce n'est rien. Vous êtes à l'hôpital...

La jeune femme le jaugea de ses yeux hallucinés.

- Greg ? Où est Greg ? Où est Julia ? Dit-elle, la bouche pâteuse.

Cardinet s'approcha à son tour :

- Comment vous sentez-vous ? Lui demanda-t-il en lui prenant la main avec délicatesse. - Avez-vous soif ?

Elle fit un « oui » de la tête. Meyer prit la carafe d'eau posée sur la table de chevet et en versa dans le gobelet qui se trouvait juste à côté.

Elle le prit avec vigueur et but une longue gorgée avec avidité.

- Êtes-vous en mesure de répondre à nos questions, Cyrielle ? Lui demanda le psychiatre.

- Qui... Qui êtes-vous ? Dit-elle en reposant sa tête sur l'épais édredon.

- Je suis le capitaine Meyer, de la PJ d'Angers. Lui annonça-t-il en brandissant sa carte.

- Greg ! Héla-t-elle en se redressant subitement dans son lit. - Julia !

Le policier l'arrêta dans son désir de quitter sa couche et de sortir de cette chambre.

- Calmez-vous, je vous en prie ! Lui dit-il, essayant de la raisonner. - Nous sommes à leur recherche.

Soudain, elle se calma, assis dans son lit, l'air inquiet.

- Vous ne les avez pas retrouvés ?

- C'est justement pour cette raison que nous sommes venus vous rendre une petite visite. Lui avoua le psychiatre. - De quoi vous souvenez-vous ?

Elle resta un long moment dans son mutisme avant de rouvrir la bouche et de prononcer à nouveau un son.

- Oh... Julia avait fait un cauchemar. Dit-elle en faisant appel à ce qui lui restait de mémoire.

- Son père et moi, sommes venus dans sa chambre pour la réconforter. Une fois les choses calmées, Greg et moi sommes retournés dans la nôtre pour terminer notre nuit...

- Quelle heure ?

- Oh... Il était bien minuit passé... J'avais regardé instinctivement le réveil posé sur notre table de nuit, juste avant d'éteindre la lampe... Nous avons cherché le sommeil durant une bonne heure je crois... Et puis, sur les coups de deux heures, on a entendu un bruit. Il provenait du bas...

La jeune femme, en replongeant dans ses souvenirs douloureux, commençait à respirer avec difficulté. Une sueur apparaissait sur son front et courait le long de son nez. Cardinet observa l'appareil à sa droite. Il indiquait le nombre de pulsations cardiaques ainsi que les chiffres de sa tension et considéra que ces derniers montaient dangereusement en flèche...

- Stop ! Cria-t-il, en levant la main. Il s'approcha de Cyrielle et lui tint la main avec douceur et réconfort. - Ne craignez rien. Vous n'êtes plus en danger. Tout va bien...

Elle indiqua d'un geste de la tête que tout allait bien et qu'elle se sentait mieux.

Effectivement, en regardant à nouveau l'appareil, Cardinet constata qu'elle disait vrai.

Meyer lui tendit le verre d'eau qu'elle n'avait pas pu finir entièrement et la jeune patiente continua son récit :

- Greg était inquiet. Dit-elle. - Ce bruit... Ce n'était pas la première fois qu'il l'entendait. Il l'avait déjà perçu... Enfin, c'est ce qu'il m'avait dit sur le moment. Cette fois-ci, il voulait en avoir le cœur net et décida de descendre au rez-de-chaussée... En fait, lorsqu'il pénétra dans la cuisine, il ne put allumer la lumière. Elle ne marchait plus, ni dans cette pièce ni dans l'autre...

- La grande salle ? Intervint Meyer, intrigué.

- C'est ça... La grande salle... Je décidais de descendre à mon tour et de le suivre. J'avais apporté une lampe électrique que je gardais dans la chambre, dans une de mes valises... Là, on découvrit Julia qui était au beau milieu de la cuisine, en pyjama, les pieds nus, étrangement calme, comme endormie. Elle avait dû faire un autre de ses cauchemars. Une crise de somnambulisme... Elle en fait souvent. Greg et moi comprîmes que ce bruit suspect que nous avions entendu venait d'elle mais nous remarquâmes que la porte du fond, menant au cellier, était entrouverte et que de la lumière en sortait...

- Du cellier ? Coupa le psy.

Cyrielle acquiesça nerveusement.

- Oui. Aucune lumière ne marchait sauf dans ce fichu cellier ! Et puis, tout d'un coup, sans prévenir, il y eut ce boucan d'enfer venant de cette maudite cave ! La porte s'ouvrit brusquement et des formes presque humaines déboulèrent dans la cuisine. Dans la panique, je fis tomber la lampe... Ces créatures... Elles les ont emmenés !... J'ai paniqué ! Je n'ai pensé qu'à prendre la fuite, à quitter cette maison...

Elle s'effondra en pleurs sur l'épaule de Meyer qui ne savait trop comment s'y prendre pour la consoler.

- Allons, allons, c'est fini... Disait-il simplement en lui tapotant l'épaule. - Où les a-t-on emmenés ?

- Ils sont retournés dans le cellier avec eux... Enfin, je pense... J'avais réussi à déverrouiller la porte d'entrée et à me précipiter au dehors... Pour me cacher... Je suis tombée dans l'escalier du perron mais ai réussi à me traîner jusqu'au bas et à me glisser dans cette cachette où le chauffeur de taxi m'a retrouvée...

- A quoi ressemblait ces créatures qui ont kidnappé votre famille ? Demanda Meyer, intéressé. - Vous avez parlé de « créatures ». Pourquoi ?

- Lorsque la porte de la cave s'est ouverte en grand, la lumière a pénétré une partie de la cuisine mais je n'ai pu entrapercevoir que de furtives silhouettes... Elles étaient au nombre de trois ou bien quatre... Elles... Ce qui m'a frappé, c'est leur peau et leur dextérité incroyable... Cette peau était extrêmement blanche et elles se déplaçaient avec une étonnante rapidité... Et puis...

- Oui ?

- Elles émettaient de petits cris, des couinements... Non... Plutôt des gloussements.

Natacha se rangea précipitamment sur le bord du chemin.

Elle était follement inquiète et ne prit pas la peine de retirer les clés du contact ni de refermer sa portière et accourut à la porte du petit pavillon.

Madame Douet n'avait pas décroché son téléphone de toute la matinée et ce détail ne l'avait pas rassurée...

Étrangement, la voiture de cette dernière était bien là, garée dans l'allée gravillonnée de la maison, juste devant la porte du garage mais lorsqu'elle frappa et sonna à plusieurs reprises, elle n'entendit pas les habituels aboiements de Nova, la femelle teckel de quatre ans.

Elle alla à la baie vitrée du salon et colla son visage à la vitre pour mieux voir l'intérieur et là, elle fut prise de panique !

A travers un halo de buée, la main en visière, elle entrevit la salle de séjour. Le mobilier y avait été mis sans dessus dessous, des débris de vaisselle jonchaient le carrelage et des traces d'un liquide brun avaient coulé le long des murs.

Gordien prit le Manurhin dans son sac à main qu'elle portait en bandoulière, l'arma et s'appliqua à viser la serrure de la porte.

La détonation résonna tel un claquement sourd dans toute la zone pavillonnaire. La gâche et tout le reste sautèrent et Natacha s'empressa d'ouvrir sans prendre conscience que des visages commençaient à apparaître aux fenêtres voisines.

Elle déboula telle une furie dans le salon et se dirigea ensuite vers les autres pièces en criant le nom de ses deux enfants et celui d'Alice.

Elle n'avait pas noté que Nova gisait dans son sang et ses tripes, près de sa gamelle, le ventre ouvert de part en part. Elle n'avait pas remarqué, non plus, l'énorme trou dans le mur de l'une des chambres dans laquelle elle ne jeta qu'un œil furtif.

Ce trou tout en rondeur, d'un diamètre impressionnant et aux contours calcinés avait été percé juste au-dessus du lit défait de madame Douet.

Partout Natacha vit ces coulures rouges dégouliner le long des murs et sur les objets environnants. Mais elle n'avait pas le temps d'analyser la situation en détail ni même de procéder à une fouille minutieuse. Son seul objectif était de retrouver Alexis et Ivana.

Soudain, au détour de la salle de bain, elle perçut un bruit qui lui fit monter les larmes aux yeux. C'était les pleurs d'un enfant suivis par les plaintes d'un deuxième. Le son était étouffé, comme venant de très loin. Elle fouilla avidement la pièce, entre la baignoire et le lavabo et s'en prit ensuite au grand placard rempli de linge. Là, caché derrière des étagères amovibles, entre plusieurs piles de serviettes propres, elle entra perçut les trognes apeurées de ses deux petits.

Elle éclata d'un long sanglot mêlé de rires et de soupirs puis dégagea avec force la cachette pour pouvoir saisir ses enfants dans ses bras.

Alexis redoubla de pleurs tandis que sa sœur, elle, semblait ailleurs, comme choquée parce qu'elle avait dû voir.

Leur mère imagina alors la scène non sans mal. Quelqu'un avait voulu s'en prendre à ses enfants et madame Douet les avait protégés de son mieux en les mettant dans cette planque improvisée ! Mais où était passée la nourrice ?

Natacha s'occupa en premier lieu de mettre Alexis et sa sœur dans le 4x4, sous les yeux effarés du voisinage qui commençait à bouger.

Un homme d'une cinquantaine d'années, calvitie et grosse bedaine, traversa la ruelle et, son journal en main, osa une approche :

- Que se passe-t-il ? Demanda-t-il d'une voix non assurée.
- Appelez la police. Lui intima Gordien en retournant sur les lieux du crime.

Gordien, Manurhin dégainé, évoluait à présent tel un limier sur les traces d'un hypothétique rôdeur. Elle arpentait les lieux avec prudence et professionnalisme. Ses réflexes de flic ne l'avaient pas quittée. Comme une seconde nature, la lionne était devenue chasseresse et voulait débusquer celui ou ceux qui avaient voulu s'en prendre à sa précieuse progéniture...

Elle vit enfin le corps du chien et fit une moue d'écœurement. L'animal avait encore gardé les yeux ouverts et sa langue pendait en travers de la gueule.

Son sang s'était écoulé le long des jointures du carrelage et avait détrempe le napperon de la table basse renversée...

Elle passa dans la chambre de madame Douet et prit le temps d'analyser le trou béant

qui trônait au-dessus du lit. Elle passa un doigt sur les contours. Une source de chaleur impressionnante avait formé cet orifice à travers le mur. Mais pour quelles raisons avoir troué cette paroi peu épaisse dans le seul but de s'en prendre à ses enfants ? Parce qu'elle en était intimement convaincu : ses jumeaux étaient l'unique cible de cette intrusion et ce elle relevait comme indices ne lui disait rien de bon. Pour elle, un phénomène inexplicable ou surnaturel était à la base de cette violente attaque.

Mais qui ou quoi avait tout intérêt à enlever Alexis et Ivana ?

Certainement le même phénomène qui avait provoqué sa maternité ! Pensa-t-elle.

Même à des kilomètres de Malrouve, cette propriété continuait tout de même à la harceler. Elle savait qu'elle n'aurait jamais la paix tant qu'elle n'aura pas achevé ce pour quoi elle avait été missionnée.

Soudain, au détour du couloir, elle vit une porte entrouverte et maculée de nombreux impacts sanguinolents.

Elle perçut deux main tenir avec une grande fermeté son encadrement. Ces deux membres avaient été sectionnés avec sauvagerie au niveau des coudes.

La petite pièce était entièrement mouchetée de rouge. Là, juste au dessus de la cuvette des toilettes, le corps effroyablement détruit de madame Douet semblait être encastré à même le mur ! Tout ce que pouvait contenir un organisme humain avait été littéralement broyé avec une rage extrême. Seul, le visage de la pauvre femme, était encore intact ou presque.

Elle avait été comme projetée en arrière par un souffle hors du commun. Une pression anormalement élevée qui avait engendrée autant de dégâts.

L'expression de la victime était celle de l'incompréhension et du désarroi. Ses yeux, encore grand ouverts, exprimaient l'impuissance et une frayeur indicible.

Natacha recula, essayant de réprimer une irrésistible envie de vomir et se précipita maladroitement hors de la maison...

Une fois à l'extérieur, elle se pencha en avant et rendit un petit déjeuner léger et de la bile. Elle toussota, secouée par des soubresauts incontrôlables lorsqu'elle s'aperçut qu'elle était épiée.

Un couple la regardait rendre tripes et boyaux. Des trentenaires, sûrement d'autres voisins, venus voir ce qui se passait, alertés par le remue ménage.

- Où est Alice ?

Gordien s'essuya machinalement la bouche avec sa manche de veston.

- Madame Douet est décédée. Dit-elle. - Cette nuit, elle a été tuée dans sa maison.

Le jeune couple parut saisi par cette nouvelle. La femme s'effondra en larme tandis que son époux tentait de la consoler en jetant un regard désapprobateur à l'ancienne policière.

- Vous auriez pu y aller en douceur !

- L'auteur de ce crime n'y est pas allé en douceur, lui. Rétorqua Gordien. - A ce propos, avez-vous vu quelque chose d'inhabituel cette nuit ?

- Vous n'êtes plus de la police, madame. Lui lança le mari. - Je n'ai pas à vous répondre. Je répondrai aux questions de la gendarmerie. Monsieur Leroy les a prévenus. Ils ne devraient plus tarder.

Madame Alice Douet était morte dans des circonstances peu banales.

Natacha avait fait sa connaissance à l'hôpital, lorsqu'elle attendait la naissance de ses jumeaux. Elle était là pour sa belle-fille. Elle aussi attendait un heureux évènement.

Elles se lièrent d'une amitié sincère au fil des semaines.

Alice était veuve depuis des années. Son époux était mort d'une longue maladie. Ne lui restait plus qu'un fils de trente ans, prénommé Ferdinand.

Ancienne péricultrice, madame Douet rendait service en gardant les enfants d'amies

lorsque celles-ci avaient certaines obligations professionnelles ou autre chose qui les empêchait de s'en occuper temporairement.

Ainsi, Natacha s'était rapprochée d'elle et avait même louée une ancienne closerie non loin de son domicile. C'était pratique.

Et puis Natacha décida de prendre congé de la police et de son job. Elle avait exprimé le souhait de se consacrer pleinement à ses enfants. Ne voulant pas réitérer certaines erreurs du passé, elle tenait à être là pour eux, dans les moments les plus difficiles comme dans les instants les plus émouvants. Bref, elle voulait être à la hauteur de la tâche qui lui incombait, être une bonne mère, dévouée et attentionnée.

Ce matin là, Natacha l'avait prévenue qu'elle risquait de s'absenter une bonne partie de la journée, qu'elle avait des choses importantes à régler à Angers et qu'elle risquait de rentrer tard dans la nuit.

C'est avec un large sourire que madame Douet accepta l'offre. Les voyant moins souvent, elle était plus qu'enchantée de pouvoir les avoir pour elle une journée entière.

Elle ne se doutait pas du danger qu'elle encourait en les ayant chez elle, sous son toit.

Ces deux bouts de choux étaient plus que des enfants. Ils étaient voués à un destin hors norme. Une entité malfaisante en était consciente et connaissait leur potentiel.

Gordien était une mère. Elle sentait ces choses là. Et comme une louve protectrice, elle était en charge de mettre ses petits à l'abri mais aussi de mordre la main de celui qui menaçait leur existence.

Natacha était en colère.

La Matrice ne voulait pas la lâcher ! Elle n'avait pas encore réglé la totalité de son ardoise...

Mais ce n'était pas elle qui avait agi de la sorte, non. La chose qui s'en était pris à Alice était diablement puissante. Si puissante, qu'elle pouvait interagir avec son monde.

A ce moment, Natacha fut prise d'une autre nausée mais pas pour les mêmes raisons. Elle comprit qu'elle était la cause indirecte de ce carnage. Car cette chose l'avait sondée durant son sommeil, cette nuit même. Elle voulait trouver les enfants et leur propre mère avait dû lui montrer inconsciemment la route à suivre pour les atteindre. A cause de son imprudence, Alice était morte.

Elle se mit à pleurer de désespoir en voyant ses jumeaux lui faire des signes à travers la vitre du 4x4.

Elle ne pouvait pas se permettre d'attendre l'arrivée des gendarmes et remonta dans son véhicule. Elle démarra au quart de tour, boucla sa ceinture après avoir veillé à ce que celles des enfants soient bien attachées et prit la direction d'Angers.

VII.

Angers...

La rue Donnadiou de Puycharic était déserte en cette fin de matinée. Sous un soleil radieux, l'homme au veston noir, gravissait la montée Saint Maurice avec peine pour bifurquer à droite, dans cette petite artère de la Cité, à demi ombragée et calme...

Plus loin, il s'arrêta devant un grand portail et sonna.

Après quelques minutes de patience, la lourde porte s'ouvrit avec difficulté et une vieille dame aux cheveux blancs apparut, l'air plutôt méfiant.

- Madame Larchaux ? Dit l'homme au complet noir. - Je vous ai téléphoné hier, dans la soirée.

Le visage fermé de la petite dame s'ouvrit d'un coup.

- Ah, oui ! Monsieur Chaudet ! Exulta-t-elle avec un large sourire. Puis, brusquement, après avoir laissé entrer son invité et refermé la porte juste derrière lui, son visage s'assombrit à nouveau. - Vous tombez à pic, monsieur Chaudet. L'homme que vous cherchiez, le professeur Escarpe m'est apparu hier.

- Pardon ? S'étonna Chaudet. - Je pensais qu'il avait disparu depuis près de deux ans !

- Exact. Dit la femme au visage fripé. - C'est bien ce que je vous ai dit et cela reste vrai mais cette nuit, après votre coup de fil, il m'est apparu, tel un spectre, une apparition fantomatique...

Jean Chaudet n'était pas homme à croire à tout cela même s'il avait consenti à ouvrir davantage son esprit et à devenir plus tolérant après les disparitions de son frère ainsi que de leur mère.

- Vous... Vous croyez qu'il est passé de l'autre côté ? Dit-il en s'efforçant de jouer le jeu.

- Mort ? Oh non, non ! De l'autre côté, peut-être... Mais suivez-moi et rentrons voulez-vous.

Ce petit hôtel particulier datant du XVIIIe siècle appartenait à cette société secrète depuis bien longtemps. Ce fut le défunt mari de madame Larchaux qui en fut le tout premier acquéreur pour une somme assez modique. C'était dans les années quarante, juste après la guerre. Réquisitionné durant cette période trouble, il était devenu le domaine privé d'un officier nazi.

Son style était quelque peu baroque, évitant par ailleurs la lourdeur décorative et ostentatoire de certains monuments de la même époque.

L'ornement était cossu sans être fastueux.

Madame Larchaux fit entrer son convive dans un salon tapissé de rouge, doté d'une imposante bibliothèque de livres anciens et d'un secrétaire style Empire.

- Le coin préféré du professeur. Dit la vieille femme. - C'est ici même qu'il aimait à lire et à travailler. Il y recevait aussi les gens comme vous et moi.

- Comme moi ?

- Comme le professeur, mon défunt mari, madame votre mère, monsieur votre frère, le regretté monsieur Hirn, moi-même et tous les autres... Vous voyez de quoi je veux parler.

- Ah oui : les « Élus » ! Devina Jean.

La vieille dame fit les gros yeux. Elle aimait vivre dans le secret et les non-dits. Ces choses là ne devaient pas être prononcées, du moins pas à voix haute.

- C'est ici qu'il m'est apparu. Lui indiqua-t-elle en montrant du doigt le coin de la bibliothèque, entre le secrétaire et l'extrémité du canapé.

- Intéressant, en effet. En fait, madame Larchaux, je ne suis pas venu pour ça. Je vous ai expliqué au téléphone que je désirai rencontrer les autres membres de votre congrégation, votre organisme ou... Club ?...

- La liste des membres n'existe pas. Annonça-t-elle, un peu vexée. - Elle n'a jamais existé. Les « Élus » viennent d'eux-mêmes.

- Quoi ? Vous ne connaissez pas leurs identités ?

- Bien sûr que si. Dit-elle d'un air hautain. - Nous les connaissons tous. Le professeur les connaît bien et depuis longtemps, eux et leurs descendance.

- Je n'ai jamais entendu parler du professeur. Se défendit Jean.

- Mais lui vous connais. Il connaît vos parents et votre frère cadet, monsieur Louis.

- Extraordinaire ! Reconnut-il.

- Le professeur Escarpe connaît beaucoup de choses mais ne divulgue pratiquement rien. Désirez-vous du thé ?

- Heu... Oui, volontiers. Merci.

- Cela ne peut que vous faire le plus grand bien. Dit-elle. - Vous m'avez l'air un brin agité.

- Loin de moi l'idée d'adhérer à toutes vos croyances. Se défendit-il avec vigueur. - Mais j'avoue non sans peine qu'il se passe quelque chose d'anormal ces derniers temps.

L'hôte s'appretait à quitter la pièce puis se ravisa :

- Anormal ? Comment cela ? Vous m'intriguez. Mais je vous en prie, ne restez pas debout. Lui dit-elle en lui indiquant l'épais fauteuil aux motifs brodés.

L'homme ne s'y engoula pas. Il préféra prendre des distances avec le lieu et tout ce qu'il représentait à ses yeux.

- Ma mère m'a parlé de votre association secrète. Elle se méfiait de vous et de vos boniments. Avait-elle raison, je l'ignore. Tout ce que je veux c'est la retrouver ainsi que mon frère. Voilà deux ans que je traque le moindre indice, la moindre piste...

- Vous êtes venu ici, depuis Paris, pour avoir des réponses à vos attentes. Devina-t-elle en prenant place dans le canapé situé à proximité.

Jean avait le regard des mauvais jours. Il était désesparé et madame Larchaux l'avait perçu.

- Et puis... J'ai l'air idiot en vous disant ça mais... J'ai vu quelque chose de bizarre dans la station de métro, en bas de chez moi... Il était tard et le dernier métro allait bientôt passé. J'étais assis sur un banc à ruminer...

- Que faisiez-vous dans cette station, à cette heure ? S'interrogea-t-elle, certaine d'avoir la réponse. - Une vision ?

Jean acquiesça.

- Je la vois dans chacun de mes rêves ces derniers temps. Je ne sais pas pourquoi. C'est une des plus anciennes stations de tout le réseau suburbain de Paris. Elle a été construite au début du siècle dernier, dans les années 1900. Elle est un peu défraîchie. Mon frère... Louis s'y arrêtait souvent lorsqu'il venait me rendre visite... Il me disait qu'il la trouvait charmante. Il aimait les vieilles choses...

- Qu'avez-vous vu, monsieur Chaudet ? Coupa la vieille femme, impatiente.

- Une lueur bleutée, au bout du tunnel. J'étais seul sur le quai et j'ai vu cette lumière... Elle avait la forme d'une grosse boule et semblait léviter. Comme une sphère d'énergie concentrée. Et puis... J'ai entendu une voix... Sa voix... Je l'ai reconnu. C'était lui, mon frère... Il m'appelait, du moins je le crois... J'ai cru devenir fou. Je croyais que j'halluciniais et que le désespoir me jouait des tours.

Pendant un temps, madame Larchaux observa attentivement le visage de ce quadragénaire. La forme de son visage, ses yeux globuleux, son regard empli de mélancolie, son front haut et ses lèvres charnues. Jean Chaudet, n'était pas un extraverti, loin de là. Son regard était fuyant et ses yeux semblaient constamment se perdre dans de vagues pensées ressemblant à s'y méprendre à ce que l'on pourrait qualifier de mélancoliques.

- Quand était-ce ? Lui demanda-t-elle d'une voix douce. Il fit mine de ne pas saisir sa

question. - Quand avez-vous vu cette chose dans ce métro ?

- Il y a deux jours. A la suite de ça, j'ai voulu savoir et comprendre. Voilà pourquoi je suis ici. J'ai pris un congé d'une semaine pour la peine.

- Vous travaillez dans la finance, je crois. Dit-elle.

- Oui, c'est ça. Au sein d'un gros consortium international...

- A mille lieux de toutes ces histoires fantasmagoriques. Plaisanta-t-elle.

- Effectivement. Répondit-il avec froideur.

- Et pourtant vous êtes là.

Il semblait gêné comme piégé dans ses propres contradictions.

- Pouvez-vous les contacter ? Demanda-t-il.

- Qui ça ?

- Les autres « Élus » ! Ce capitaine, Meyer, par exemple, avec qui je fus souvent en contact... je crois qu'il est des vôtres.

La vieille dame se leva en poussant un long soupir :

- Je crois que je vais le faire, ce thé. Il s'apprêta à se lever à son tour - Non, non. Restez assis. Je n'en ai pas pour très longtemps. J'avais mis de l'eau à bouillir avant que vous ne sonnerez à la porte.

Il se ravisa.

- Du thé. Dit-il, pensif. - Ce sera très bien.

Pendant que madame Larchaux préparait son breuvage, Jean se leva du fauteuil pour se dégourdir quelque peu les jambes et sa curiosité naturelle reprit bientôt le dessus. Il partit donc à l'exploration de la pièce dans laquelle il se trouvait, tel un touriste dans un musée ou dans un château ouvert aux visiteurs.

Il regarda d'abord la vitrine de la somptueuse bibliothèque et nota les références sur la tranche de chaque livre. Énormément d'ouvrages traitaient de thèmes historiques couvrant différentes périodes. Il savait que le professeur Escarpe effectuait de nombreuses recherches ayant trait à l'égyptologie mais aussi étudiait et avait enseigné à l'université la Grèce antique ainsi que la Rome républicaine et impériale.

Il admira ensuite les différentes composantes décoratives et fut particulièrement attiré par le magnifique secrétaire d'époque napoléonienne, bois brun laqué et massif, dorures et détails dans la précision des ciselures. Un travail d'orfèvre ! Pensa-t-il.

Au loin, il perçut le bruit d'une bouilloire qui commençait à frémir en émettant un petit sifflement.

L'esprit davantage apaisé, l'homme s'approcha de la fenêtre donnant sur la rue Donnadieu de Puycharic et lorgna sur la cour intérieure joliment pourvue de massifs floraux, rhododendrons et rosiers.

A ce moment précis, il vit deux vieilles femmes discuter entre elles, cabas remplis de courses à la main. Deux voisines, des habitantes du quartier, supposait-il, qui avaient beaucoup de choses à se raconter.

Soudain, son attention se porta sur l'une d'entre elles. Une petite bonne femme à la trogne cerclée de profondes rides et aux cheveux blancs. Son visage lui rappelait quelqu'un. Bizarrement, il lui trouva une étonnante ressemblance physique avec madame Larchaux. Cette femme aurait pu très bien être sa jumelle.

- Vous prenez du sucre avec votre thé ? Demanda la voix lointaine de son hôte.

- Deux ! Deux sucres ! Répondit-il en haussant le ton, les yeux toujours rivés sur cette vieille mégère postée dans cette rue pavée, à blablater avec une connaissance...

Plus il la dévisageait et plus il était convaincu qu'elle avait une parenté certaine avec madame Larchaux. Certainement une sœur ! Se disait-il.

Les deux femmes cessèrent leurs commérages et le sosie de madame Larchaux se dirigea vers le portail de cette demeure et l'ouvrit avec sa clé !

Jean eut un tressaillement d'effroi. Madame Larchaux préparait le thé dans la cuisine et cette femme qui lui ressemblait comme deux gouttes d'eau venait juste de pénétrer dans cette maison !

Il pensait perdre la raison et avoir des symptômes hallucinatoires, premiers signes d'une affection psychique.

Il décida d'en avoir le cœur net et sortit du salon, traversa le grand hall d'entrée et fila directement dans la cuisine.

La bouilloire ne sifflait plus.

Aucun service à thé n'avait été préparé, pas le moindre plateau avec couverts et sucrier posés dessus !

Madame Larchaux avait déserté son poste.

- Madame ? Appela-t-il d'une voix timide.

Soudain, il entendit quelqu'un tentant d'ouvrir la porte d'entrée. Il revint dans le hall et aperçut, derrière la porte vitrée à demi opaque, la silhouette de la vieille dame.

La dame se figea en le voyant.

- Qui êtes-vous ? Balbutia-t-elle, l'air apeuré.

- Heu... C'est moi... Monsieur Chaudet... Jean Chaudet...

Derrière lui, venant du premier étage, il entendit un vacarme de tous les diables. Là-haut, quelqu'un s'affairait à déplacer des meubles, à renverser des tiroirs tout en vociférant des injures et en émettant de curieux rugissements...

La vieille dame, sur son pas de porte, était aussi effrayée que lui. Son regard immuable était tourné vers le haut du grand escalier.

- Que se passe-t-il ? Susurra-t-elle, les mains tremblantes et le cabas renversé à ses pieds...

- Ne bougez pas d'ici, madame Larchaux. Lui conseilla-t-il.

Il entreprit de gravir avec précaution les marches tapissées du grand et vieil escalier, le regard toujours levé vers le haut.

Accroché solidement à la rambarde des deux mains, Jean gravissait chaque échelon avec fébrilité.

Le ramdam était encore audible mais paraissait s'estomper. Des coups sourds, comme des bruits d'un pas de course se firent entendre.

La peur vissée au ventre, Jean hésitait à aller plus loin. Il se trouvait à présent dans le virage des escaliers et pouvait ainsi apercevoir le palier du premier étage.

Il n'entrevoyait qu'un long qu'une énorme commode et la couleur grise de la moquette. A sa droite, partait un couloir.

Il s'adossa au mur, la respiration haletante et jeta un œil en bas, vers madame Larchaux qui n'avait pas bougé de sa place, comme pétrifiée par l'angoisse.

Une sueur froide coulait le long de ses joues et venait humidifier le col de sa chemise. Il prit une longue inspiration et souffla.

Il décida brusquement de se mettre à quatre pattes et de jeter un rapide coup d'œil en passant sa tête au-delà de la plinthe le séparant de la zone à risque.

Il compta jusqu'à trois et s'arma de courage. D'un coup, le cœur menaçant de rompre, il s'exécuta. Il vit le couloir tapissé de gris du sol au plafond et une vague silhouette passer d'une pièce à l'autre en traversant en un éclair l'espace qui les séparait !

C'était une forme humaine, celle d'une vieille femme vêtue telle une vieille femme mais avec l'endurance d'une jeune athlète.

Il perçut ce qui lui paraissait être un grognement puis entendit une fenêtre s'ouvrir avec fracas...

Soudain, le silence était de retour. Plus rien n'était audible.

Jean en déduisit que la fausse madame Larchaux s'était fait la malle. Il se redressa, arriva sur le palier, se saisit d'une statuette en métal trônant sur la grosse commode et

progressa dans le long couloir jusqu'au fond, jusqu'à cette pièce encore ouverte dans laquelle s'était engouffrée la mystérieuse femme.

Il avançait progressivement, effrayé, et osa entrer précipitamment dans la dite pièce en brandissant sa statuette, prêt à frapper, en poussant un puissant cri de guerre.

Mais il ne vit personne. Il ne fit que constater l'étendue des dégâts occasionnés. Tout avait été renversé, éparpillé et fouillé. Les meubles avaient été pratiquement désossés et une foule de papiers et d'objets divers foulaient la moquette...

La fenêtre était grande ouverte et laissait passer une légère brise.

Jean vit qu'elle donnait directement sur une ruelle pavée qui filait droit vers l'esplanade du château d'Angers...

Le ou la suspecte avait dû prendre la poudre d'escampette. Mais comment une femme de cet âge pouvait ainsi sauter d'une hauteur de quatre mètres et disparaître aussi vite ?

Quelque chose attira son attention. Là, sur le rebord de la fenêtre, il remarqua une substance visqueuse et translucide qui s'écoulait encore mollement de la fenêtre pour napper le pavé de la rue en contrebas.

Soudain, cette matière se mit à frémir et à gigoter sous ses yeux ébahis. Une dizaine de minuscules bubons se formèrent et s'étirèrent pour prendre la forme étonnante de trois paires de pattes. La chose se mit alors à se solidifier davantage et Jean, impuissant, assista à une prodigieuse mutation. La substance semi liquide était devenue une sorte de bestiole translucide à six pattes ! Elle s'accrocha au mur et fit une descente verticale pour atterrir quatre mètres plus bas et se faufiler entre les pavés pour finalement disparaître complètement.

- Qu'avez-vous vu, monsieur Chaudet ? Demanda la vieille dame, arrivant dans son dos. Jean eut du mal à lui répondre, les yeux toujours rivés vers le bas.

- Vous ne me croiriez pas. Dit-il.

Il se retourna et vit la dame prélever quelque chose sur la moquette. Un liquide poisseux qu'elle se mit à sentir puis à manipuler entre ses doigts.

- Hum... Mauvais ça. Dit-elle après quelques instants.

- Comment ça, mauvais ? Interrogea-t-il.

- C'est moi ou plutôt mon double qui vous a ouvert la porte et laissé entrer ? Supposa-t-elle, les yeux légèrement plissés comme pour mieux le percer à jour.

- Oui. Enfin, je pensais que c'était vous.

- Je ne vous en blâme pas, monsieur. Dit-elle. - Combien de fois mon défunt mari et moi-même nous nous y sommes laissés prendre ! Ces bestioles là sont très fortes ! Très fortes !

- Quoi ! S'étonna Chaudet. - Vous savez ce que c'était que ce « truc » ?

Elle opina.

- Un *polymorphe*. Une créature de l'autre monde.

- L'autre monde ?

- Oui. Elle marqua une pause. - Un monde dans lequel le professeur et votre mère essaient de résorber un problème fort complexe.

- Vous savez où est ma mère ?

- Redescendons, voulez-vous ? Je dois avertir les autres. La situation s'est aggravée à un point que je n'aurai jamais soupçonné !

VIII.

Plus tard, dans l'après-midi...

Madeleine Larchaux avait convié tout le monde, en tous les cas, ceux qui étaient directement concernés par ce qui se tramait au domaine Malrouve depuis déjà quelques années, à venir en sa demeure pour pouvoir envisager ensemble la suite à donner à aux évènements...

Ils avaient tous répondu présent à cette réunion qui se tenait dans le salon tapissé de rouge.

Meyer et Cardinet se disputaient le canapé aux motifs brodés avec une jeune femme brune, vêtue d'un simple T-shirt noir et d'un jean usé.

Quant à Jean, il était engoncé dans l'épais fauteuil aux accoudoirs stylés, les jambes croisées et le teint livide, attendant que leur hôte veuille bien expliquer le pourquoi de cette petite assemblée.

La pendule, trônant sur le secrétaire Empire, indiquait 14H10.

Tous gardaient le silence en échangeant regards furtifs et sourire de circonstance. Seul, le tic-tac de cette petite pendule ornée de dorures, rythmait cette ambiance confinée.

- Alors, Madeleine, commença Meyer sur le ton du respect, à quoi rime cette petite entrevue ?

La vieille dame mit son doigt devant la bouche : « chut ! » Fit-elle.

Le policier était désappointé devant une telle attitude et sa voisine, la jeune femme aux cheveux bruns, dissimula une irrésistible envie de rire.

- Patience, mon très cher Stéphane. Dit-elle avec un air amusé. - Vous avez toujours été très turbulent étant jeune. Votre père avait cette même fougue... A vrai dire, j'attends un dernier convive. « Elle » ne devrait plus tarder...

- En attendant on pourrait faire les présentations, non ? Proposa timidement Jean.

- Bonne idée ! Intervint le psychiatre. - C'est une très bonne méthode pour briser la glace ! Je commence : Antoine Cardinet, 34 ans, psychiatre au CHS de Sainte-Gemmes. Je suis un prétendu « Élu » par la faute de mon défunt père.

- Capitaine Stéphane Meyer, de la police d'Angers. J'ai 37 ans... Comme je viens de le dire, je suis flic tout comme l'était mon paternel avant moi... Je suis moi aussi un « Élu » par ma mère.

La jeune femme aux cheveux bruns se mit soudainement à rougir, se rendant compte que son tour était venu de parler et de se présenter aux autres :

- Heu... Bonjour... Je m'appelle Daphné Tadden. J'ai 26 ans et dans la police depuis deux ans. Je suis dans la brigade du capitaine ici présent. Moi aussi je suis une « Élu » par la branche paternelle.

Jean trouva cette timidité touchante. Malgré ses airs de dur à cuir ou de garçon manqué, la jeune Daphné était en réalité une jeune femme émotive et réservée.

- A vous, Jean. Annonça Madeleine.

Tous les visages se tournèrent vers lui avec une synchronisation quasi parfaite.

- Bonjour. Je crois que certains d'entre vous me connaissent déjà. Voilà, je me nomme Jean Chaudet et je travaille dans la finance pour une multinationale installée à Paris. J'ai 43 ans et je suis un « Élu » par mes deux parents.

Les regards restèrent bloqués sur lui.

- Les deux parents ? Reprit Meyer. - Vous ne m'aviez pas dit ça !

- C'est assez rare, non ? Commenta Cardinet, visiblement intéressé par ce cas. - C'est extraordinaire !

- Votre « Don » doit être particulièrement développé ! Souligna Daphné.

- Alors votre frangin était aussi un « Élu parmi les Élus » ?

- Un sang pur. Ajouta Madeleine.

Tous, sans exception, se tournèrent vers elle.

- Un quoi ? Demanda Meyer.

- Que voulez-vous dire ? Intervint Jean, crédule.

Madeleine prit une chaise et s'assit.

- Escarpe ne vous l'a pas dit mon garçon ? Dit-elle d'un air faussement contrarié. - Je le regrette. Mais vos parents descendaient tous deux, en droite ligne, du grand Fenrod.

- Fenrod ? S'étonna Jean. - Qui est-ce ?

- Un sage. Il était le chef suprême de la communauté des « Élus », bien avant l'ère de la chrétienté en Europe. C'est lui qui décida d'une communion entre les « Élus » et les Hommes. En l'occurrence, ces hommes étaient des Celtes. Plus précisément, de la tribu des Andes. Elle était dirigée par le roi Gowern... Mais passons. Coupa la vieille dame. - Nous ne sommes pas là pour parler du passé mais bien pour aborder les problèmes qui se posent à nous dès à présent.

Les visages se fermèrent. Tous savaient que quelque chose de terrible allait bientôt arriver. Deux ans s'étaient écoulés sans le moindre incident. Malrouve n'avait plus fait parler de lui durant tout ce temps. Au point où la municipalité avait songé, pendant un temps, à rouvrir le centre.

Mais le fait est que jamais l'assassin de plusieurs hommes du GIGN, d'un gosse de onze ans, de plusieurs policiers et d'un jardinier, le mystérieux tueur au masque de cuir et à la machette, n'avait été appréhendé et nul ne voulait prendre la lourde responsabilité de mettre des enfants en danger en décidant de faire du domaine à nouveau un parc de loisirs...

- Cette famille, les Lester. Le père et sa fille ont disparu. Indiqua Meyer. - Gordien avait raison. La mairie a fait une impardonnable erreur en acceptant de leur léguer cette maudite maison.

- Qui les a enlevés, d'après vous ? Demanda Madeleine Larchaux.

- Nous avons recueilli le témoignage de l'épouse. Il semblerait que les Ladres soient de retour à Malrouve...

- Nom de dieu ! Jura la vieille dame, à la surprise générale. - Ils ont pu se dénicher un nouveau guide ! Mais qui ? Sans guide, ils ne pourraient faire ce qu'ils ont osé faire cette nuit.

- J'ai vu une étrange clarté dans le tunnel du métro. Dit Jean. - Une vive lueur venue d'on ne sait où. Elle brillait de mille feux...

- Une station de métro ? A Paris ? S'étonna Cardinet.

- Un des micros-mondes où Fenrod et les sages du Conseil des Dix-sept enfermèrent les démons archaïques. Répondit madame Larchaux. - Ou tout du moins leurs esprits maléfiques. Des geôles oniriques, situées hors du temps, figées dans les méandres de l'inconnu... Elles sont infranchissables mais leur inviolabilité a certainement été affaiblie par je ne sais quel maléfice.

- Heu... Vous êtes sérieux là ? Demanda Jean qui avait l'impression de surnager dans des eaux troubles. - Qu'est-ce que vous racontez ? Vous êtes en plein délire ! De quoi parlez-vous ?

Soudain, une sonnette retentit dans le hall d'entrée.

- Ah, voici notre retardataire ! Annonça Madeleine en se dirigeant vers la porte d'entrée.

Une jeune femme à la chevelure auburn, d'une trentaine d'années, apparut dans l'encadrement de la porte.

Meyer fut surpris de la voir ici et se leva instinctivement du canapé.

- Natacha ? Dit-il. - Que fais-tu ici ?

- Je lui ai demandé de passer. Rétorqua la vieille dame.

- Où sont tes enfants ?

- Chez une de mes vieilles connaissances. Intervint une nouvelle fois madame Larchaux, réalisant que la jeune femme n'était pas en mesure de subir un pareil interrogatoire. - Là bas, ils seront en sécurité. Ici, cela aurait été bien trop risqué.

- Pourquoi faire garder les jumeaux ? Demanda Cardinet, soupçonnant l'existence d'une menace tangible.

- Quelque chose a tenté de me les enlever. Avoua leur mère, des larmes dans les yeux.

On lui fit une place sur le canapé.

- Que s'est-il passé ? Qu'est devenue ta voisine qui les gardait ? Interrogea Meyer. - Attends... Le drame qui a eu lieu à Denée. C'était toi ? Cette femme retrouvée assassinée à son domicile ?...

Natacha fit un « oui » de la tête.

- Et Bingo ?

- Chez un couple d'amis qui vivent à Angers. Lui dit-elle, le regard perdu dans le vague, comme si elle faisait le douloureux effort de se remémorer tout le fil des événements - D'où mon retard...

- Apparemment, continua madame Larchaux, quelque chose de mauvais souhaite s'emparer de ces enfants. Ils doivent être précieux à leurs yeux. Si précieux qu'ils vont jusqu'à envoyer des espions polymorphes chez moi. Monsieur Chaudet peut en témoigner...

Jean se sentit pris au dépourvu. Devant toute l'assistance qui attendait confirmation de sa part, il n'avait pas d'autre choix que de certifier exact l'histoire de son hôte.

- C'était une chose dégoûtante qui ressemblait à de la gelée ou à une poche de silicone. Et puis ça a prit brusquement la forme d'une sorte d'araignée monstrueuse ou d'écrevisse et c'est passé par la fenêtre de la chambre du premier étage...

Jean n'en revenait pas de débiter de telles sornettes. Cela ne lui ressemblait pas. Pourtant, il ne délirait pas. Il avait bel et bien vu ce qu'il était en train de leur décrire.

- Mon défunt mari et moi avons eu déjà affaire à ce genre de créature. Avoua madame Larchaux. - On appelait ça des *polymorphes* parce que ça avait la faculté de prendre toute sorte d'aspects et de formes.

- Où avez-vous rencontré ce genre de bestioles ? Interrogea Cardinet, curieux.

- Dans l'autre monde. Dit-elle d'une voix moins assurée.

Tous affichèrent une tête de dix pieds de long. Qu'avait-elle dit ? « L'autre monde » ? Tout le monde pensait avoir mal compris ou mal entendu. Mais seul Meyer savait que la vieille dame avait prononcé ces mots et que son défunt époux et elle avaient, autrefois, franchi des limites, des portes interdites et dangereuses. Des seuils entre différentes dimensions.

- Comment est-ce ? Lui demanda-t-il.

- Ce monde est une terre froide et sinistre. Dit-elle, les yeux baissés. - Les Anciens l'ont appelé « Argoterra ». Je ne connais pas la signification de ce terme. C'est un univers de désolation. Une éventualité.

- Une éventualité ? Répéta Cardinet.

- Un monde sans harmonie et sans équilibre. Ce à quoi notre monde ressemblerait si les forces ténébreuses du Chaos originel gagnaient la partie. Ce monde est empli de tous les vices, toutes les aberrations existantes et c'est l'empire du mensonge et du désespoir infini. Il est noir et gris. Les seules couleurs qui y prédominent. Et puis, au centre, il y a cette citadelle. Les dix-sept sages s'y réunissaient. Une assemblée collégiale présidée par le premier des « Élus », Fenrod le sage. Maintenant, cette citadelle est un tombeau. Il n'y règne qu'un parfum de mort et d'abandon. Au-dehors, une sombre et dense forêt abrite les créatures les plus méprisables et les plus féroces.

- Une forêt sombre et dense. Reprit Jean, plongé dans ses pensées. - Louis, mon frère, m'a souvent parlé de cette forêt. Il la voyait dans ses visions nocturnes. Il disait que cet endroit lui inspirait l'effroi.

- Les micros mondes dont je vous parlais tout à l'heure font partie intégrante d'Argoterra. Précisa la vieille dame. - Des zones impénétrables et inviolables à l'intérieur desquelles subsistent les esprits démoniaques de ces quatre anciens démons. Aujourd'hui, j'ai bien peur que ces zones ne sont plus aussi impénétrables et inviolables qu'auparavant. Quelque chose a eu lieu. Quelque chose qui met en péril notre monde à nous ! Le vortex est resté ouvert et bien que cela soit particulièrement difficile pour réussir à le franchir sans y laisser sa peau, cette porte représente un danger non négligeable. La frontière qui nous sépare de cet autre monde se craquelle davantage. Ce que Jean a vu dans cette rame de métro en est le parfait exemple. Nous devons agir et vite.

- Ma mère, le professeur Escarpe, mon frère... Vous pensez qu'ils sont prisonniers de ce monde ? Demanda Jean.

- J'en suis intimement certaine. Répondit-elle. - Si le professeur et votre mère sont allés de l'autre côté c'est sûrement parce qu'ils avaient une très bonne raison de le faire. Je ne vois pas d'autres explications.

- Tant que je n'irai pas là-bas pour en finir avec toute cette histoire, mes enfants ne seront jamais en paix ! Intervint Gordien. - Je n'ai pas le choix.

- C'est bien pour cela que nous sommes ici. Dit Meyer. - Nous sommes bien conscient que nous devons nous rendre dans ce monde et tout assainir une fois pour toute.

- C'est notre rôle. Ajouta Cardinet, sous le regard approbateur de la jeune Daphné. - Et puis nous avons à nous racheter. Si nous avons agi plus tôt, les Lester n'auraient pas eu à affronter cette tragédie.

- Et vous, Jean ? Demanda la vieille dame.

Il se contenta de lever ostensiblement les épaules.

- Je veux bien vous suivre mais je vous préviens : au moindre doute, je rebrousse chemin.

Il était inconcevable d'agir sans élaborer un plan d'attaque.

Madame Larchaux aidait du mieux qu'elle pouvait selon ses capacités.

Il ne fallait pas reproduire les erreurs du passé. L'année 1972 était à marquer d'une pierre noire. Sans préparation, tous étaient conscients d'aller droit à la catastrophe. La liste des tragédies survenues à Malrouve était suffisamment longue pour ne pas en ajouter une nouvelle.

La question des armes se posa. Meyer était d'avis que les armes à feu étaient utiles et nécessaires mais loin d'être suffisantes. Elles permettaient de gagner du temps, de ralentir les attaques de certaines créatures vivant dans les souterrains du domaine. Les Ladres étaient sensibles aux impacts de balles mais ne pouvaient certainement pas en mourir.

Quant à Cardinet, il savait que sa mixture, à base de digitaline était bien beaucoup plus efficace. Gordien pouvait en témoigner.

Tadden se demandait s'il n'était pas envisageable d'allier les deux modes d'attaque. Était-il possible de mettre au point un nouveau modèle de munitions emplies du miraculeux élixir.

Le capitaine était un expert en balistique et, à ces heures perdues, savait bricoler des balles artisanales à sa convenance, activité formellement réprimée par sa hiérarchie.

Pour lui, la chose était faisable. Mais le temps était devenu précieux et chaque minute devait être savamment mise à profit.

Malgré tout, Madeleine considéra que la fabrication de ce genre de munitions méritait que l'on s'y attarde. Il en allait de la sécurité de tous et si l'on pouvait œuvrer pour la

renforcer, cela valait la peine d'attendre un jour ou deux supplémentaires.

Tous statuèrent alors du jour de l'intervention. Un délai de 48 heures fut décidé d'un commun accord, à mains levées.

La sagesse était ainsi privilégiée ainsi que la raison.

Meyer et Natacha avaient été aux premières loges lorsque le lieutenant Orsini et le commissaire Brissart se firent sauvagement assassinés et lorsque des agents du GIGN furent balayés purement et simplement par un simple souffle venu tout droit des enfers.

Ils étaient tous tombés dans un traquenard, tendu par une entité maléfique terriblement puissante. Ils n'avaient rien prévu et rien calculés. Ils avaient perdu la vie en ne sachant pas contre quoi ils luttaient avec bravoure et professionnalisme.

A présent, leur avantage était bien plus grand. La plupart d'entre eux étaient des « Élus ». Ils avaient des informations sur leurs futurs adversaires que les autres n'avaient malheureusement pas eues.

Cardinet et Meyer se mirent d'accord pour unir leur savoir afin de mettre au point le plus rapidement possible un nombre suffisant de munitions.

Madame Larchaux dressa une liste non exhaustive du matériel adéquat pour ce genre de mission. Équipement et combinaisons adaptés à la spéléologie, à l'escalade, matériel de survie, protections corporelles en tout genre, trousse à pharmacie, lunettes infrarouges... Tout était vu en détail. Il était hors de question d'omettre la moindre chose, ce qui serait synonyme de danger...

Tadden conseillait Natacha sur les nouvelles méthodes de combat rapproché et le maniement de certaines armes à feu, les armes blanches, tranchantes ou contondantes, histoire de la dérouiller un peu...

Quant à Jean Chaudet, il préférait s'absenter de la demeure et s'isoler du groupe durant des heures pour aller prendre l'air et s'oxygéner la tête, comme il disait.

L'homme était d'une nature profondément cartésienne et n'entendait rien à ce type d'organisation. D'ailleurs, il avait la désagréable sensation de participer pleinement à une vaste fumisterie. Un délire sectaire duquel il espérait vite émerger.

Il lui avait fallu déployer des efforts considérables pour marcher dans la combine avec les autres, de jouer le jeu en quelque sorte. Madame Larchaux le savait parfaitement. Elle conseillait les autres membres du groupe de bien vouloir se montrer patient et compréhensif envers lui. Car pour cet homme, ces notions étaient à mille lieux de ce qu'il vivait habituellement et plonger tête baissée, d'un coup, dans cette ambiance surnaturelle était difficile à admettre et à surmonter pour un être tel que lui.

Ainsi, l'esprit embrouillé, il errait dans les rues d'Angers, les parcs et sirotait quelques bières aux terrasses de café, au croisement des rues Lenepveu et Saint-Laud.

C'est justement là, à la terrasse ensoleillée d'un café que Natacha le retrouva. L'homme était devant un demi et avait le regard lointain. Dans ce lieu bondé, noyé dans un océan de bruits et d'agitation, Jean était ailleurs...

Natacha n'osait l'aborder. Elle feignait de regarder les boutiques environnantes, évitait le flot continu des passants, hésitante...

Chaudet préférait peut-être se retrouver seul et ne plus penser à ceux qui l'attendaient dans cette maison de fous, à concocter un stratagème pour contrer les plans diaboliques d'entités venues d'un autre monde...

Pourtant, elle avait tant de choses à lui confier, elle qui était aux côtés de Louis avant que ce dernier ne disparaisse.

Au bout d'une interminable attente, elle envoya paître les convenances et prit son courage à deux mains :

- Je ne vous dérange pas ? Je me baladais dans le secteur et je suis tombée sur vous. Dit-elle d'un ton léger.

- Vous êtes sortie vous aussi ? S'étonna Jean en lui indiquant la chaise libre.

- Merci. Dit-elle en s'asseyant. - J'avais envie de changer d'air avant le jour J ! De profiter un peu du soleil parce qu'en bas, dans ces souterrains...

Malgré la fatigue prononcée qui marquait son visage, il la trouva séduisante. De longs cheveux auburn, à peine ondulés, Natacha avait gardé de son expérience douloureuse quelques infimes cicatrices au niveau de sa joue gauche.

- Je ne voudrai pas paraître indiscret, commença-t-il, mais Meyer m'a dit que vous avez été plongée dans un coma pendant quelques temps.

- C'est vrai. Dit-elle en baissant les yeux. - Je vous avouerai que cet épisode reste quelque peu confus, encore aujourd'hui... Je n'ai que des bribes de souvenirs. Des impressions diffuses... Tout ce que je peux vous dire sur votre frère est qu'il était un homme bon et généreux. Je l'aimais bien. Il m'a tiré du pétrin à maintes reprises... Je lui dois beaucoup.

- Cela ne m'étonne pas de lui. Confia Jean. - Enfant déjà, il avait une faculté particulière à aider son prochain surtout quand ce dernier se trouvait en grande difficulté.

- Vous aviez fréquenté le centre aéré ? Demanda-t-elle.

- Pendant deux ans, tout au plus. J'étais déjà âgé quand j'y suis entré. Les souvenirs qui s'y rattachent sont aussi flous que ceux que vous avez de votre aventure dans ces souterrains.

- Oui. Dit-elle en se mordillant le coin des lèvres. Son visage se ferma brusquement et son interlocuteur le remarqua bien vite comme s'il avait cette étrange faculté de lire dans l'esprit des gens. - Vous savez, Jean, je peux vous appeler Jean ? Ce dernier accepta sans rechigner. - Ce tueur masqué que tout le monde désirait attraper... Ce tueur de gosses et de policiers... Votre frère et moi, nous l'avons vu.

- Quoi ? L'assassin à la machette ?

- Oui... Après avoir tué mon chef, le commissaire Brissart, l'individu en question se dissimulait dans l'une des pièces du château et attendait patiemment une énième victime lorsque les gars du GIGN apparurent... Nous l'avons vu surgir de sa cachette et s'en prendre à l'un d'eux ! Ce dernier a su l'éviter et s'est défendu avec beaucoup de maîtrise... L'assassin a eu la gorge sectionnée et s'est peu à peu vidé de son sang...

- Pourquoi ne l'avez-vous pas dit à Meyer ? S'étonna Jean.

- J'ai joué le rôle de l'amnésique durant quelques mois et... Je ne voulais plus avoir à faire à tout ça... Si je lui avais parlé de ça, il m'aurait posé tout un tas de questions et je ne voulais pas...

- Et pourquoi me racontez ça, à moi ?

- Je vous le devais, au nom de l'amitié que j'avais pour votre frère et pour toutes les fois où il m'a sauvé la mise...

Jean sembla bouleversé et conserva le silence pendant de longues secondes en regardant les gens aller et venir dans cette rue piétonne.

- Pourquoi n'ont-ils pas retrouvé son corps ? Demanda-t-il soudainement.

- Parce qu'à Malrouve, rien ne meurt vraiment. Récita-t-elle, comme un réflexe. - L'assassin se nommait Lefort. Anne-Marie Lefort. C'était une sociopathe devenue psychopathe en grandissant.

- Lefort ? Nota Jean. - C'est le nom de son ami d'enfance... Jean-René, si mes souvenirs sont bons.

- Ils le sont. Confirma Natacha. - Ils étaient frère et sœur mais aussi complices d'enlèvements et de meurtres. Ils considéraient Malrouve comme leur chasse gardée... En quelque sorte, on peut dire qu'il l'était.

- Où sont-ils passés ?

- Jean-René et sa sœur sont devenus des créatures malfaisantes, de vrais démons, des monstres devenus immortels grâce à la puissante nostalgie qui les animait tous deux. Ils sont à tout jamais liés au domaine Malrouve...
- Et mon frère ? Qu'est-il advenu de Louis ? Interrogea-t-il, anxieux. - Est-il mort ou a-t-il fini comme cette maudite fratrie ?
- Je ne pourrai vous renseigner. Sorry... Je l'ai perdu de vue et ne l'ai jamais revu. J'ignore ce qui a bien pu lui arriver. Mais... Je me demandais si...
- Vous vous demandiez si j'avais les mêmes facultés. Devina Jean en sirotant sa bière. - Le fameux « don ». Il vous en avait parlé ?
- Je crois en avoir eu quelques aperçus. Confia-t-elle en essayant de réfréner ses élans de curiosité. - Ce qui était extraordinaire, c'est que chez lui, ces pouvoirs hors norme paraissaient se développer à mesure qu'il descendait dans ce réseau souterrain...
- Il semblerait que ces « pouvoirs », comme vous dites, sont en relation avec cette « chose » qui vit en dessous. Une sorte de grosse géode toute bleue...
- La Matrice. Devina-t-elle en frissonnant légèrement.

IX.

A la nuit tombée...

La nuit était étrangement dense et silencieuse...

Nulle brise ne venait agiter les quelques arbustes qui se courbaient, arc-boutés au dessus des hauts murets. La ruelle étroite, accidentée et pavée, était complètement endormie.

A l'intérieur de l'hôtel particulier, les convives de madame Larchaux se reposaient d'avoir trop gambergé et de s'être trop activé aux préparatifs du lendemain soir.

La vieille gouvernante les convia tous à venir visiter la cave.

Là, ils découvrirent un ancien cellier, bas de plafond, reconverti en poste de surveillance. C'était une idée et un souhait du professeur Escarpe. Toute la demeure et ses proches alentours étaient couverts par une dizaine de caméras, installées de façon stratégique et calculée.

Ainsi, à l'abri des regards indiscrets, situé tout au fond de l'immense pièce taillée à même le schiste, les invités purent découvrir une petite loge dans laquelle brillaient dans l'obscurité, un nombre conséquent de postes de contrôle.

A travers des images couleur et noir et blanc, on avait une vue panoramique et sous différents angles possibles des diverses pièces et des innombrables recoins de la propriété.

- Cela a dû coûter cher ! Estima Meyer, vérifiant les attributs de chaque console de commande.

- Des donations, des legs. Renseigna la vieille femme. - A ce propos, je tiens à vous remercier pour vos contributions annuelles.

Tous s'échangèrent des regards dubitatifs.

- Notre pognon allait là-dedans ? S'étonna le capitaine.

- Pas seulement le vôtre, mon cher Stéphane. Précisa madame Larchaux, affichant un léger sourire de satisfaction.

- Mais qui surveille ? Se demandait Natacha.

- Ce système de surveillance vint d'être remis en service. Annonça leur hôte. - Nous allons nous relayer toute la nuit afin de monter la garde.

Cette nouvelle jeta un voile d'inquiétude sur toute l'assistance.

- Vous croyez que nous courons un danger ici ? S'inquiéta Daphné Tadden.

La vieille dame soupira profondément. Visiblement elle cherchait ses mots :

- Monsieur Chaudet en est témoin, quelque chose de nuisible s'est fait passé pour votre serviteur cette après-midi. Cette chose venait de l'autre monde. Une créature diabolique manipulée par des forces occultes très puissantes et déterminées. Elles cherchent quelque chose dans ce bas monde et croyez-moi, elles ne vont pas abandonner !

- Mais que cherchent-elles à la fin ! Protesta la jeune Daphné.

- Mes enfants. Répondit Natacha, d'une voix qui ne laissait paraître aucun trouble.

Tous la dévisagèrent avec stupeur.

- Tes enfants ? Répéta Meyer. - Qu'ont-ils à voir avec tout ça ?

- Je l'ignore, Stéph'... Tout ce que je sais c'est que ces créatures les cherchent. Pour ça, elles n'ont pas hésité à employer la force en tuant mon amie... Croyez-moi, je doute que ces caméras et tous vos systèmes d'alarme puissent les arrêter !

- Elles ont emprunté le vortex. Intervint Madeleine Larchaux, le visage grave. - C'est pour cette raison que nous devons nous hâter à le fermer le plus rapidement possible.

Cette nuit là, Meyer avait accepté de veiller et prendre la première heure de garde. De toute façon, l'homme n'avait pas sommeil. Il n'avait cessé de ruminer et d'échafauder des plans pour la nuit suivante, lorsque ses compagnons et lui seraient face à l'inattendu et au danger.

Dans le cellier, devant une dizaine d'écran, il observait scrupuleusement chaque image, à s'en brouiller les yeux. Il le sentait comme les autres « Élus » : les forces ténébreuses allaient profiter de cette douce nuit pour frapper à nouveau.

La présence maléfique des seigneurs Fénaïdes était perceptible. Il y avait dans l'air comme une menace insidieuse. Elle ne pouvait être détectée que par des sens particulièrement affûtés...

En bas, dans le salon, Natacha appréhendait aussi la venue d'un nouveau péril mais surtout avait l'esprit tourné vers ses jumeaux, que madame Larchaux avait confiés à une connaissance à elle, une personne de toute confiance, avait-elle précisé.

Leur mère n'avait pas été mise dans la confidence. L'endroit exact où étaient à présent Alexis et Ivana devait être tenu secret. Par pure précaution, il valait mieux qu'elle ne le sache pas. La dernière fois, cela avait coûté la vie à leur nourrice.

Malgré tout, une mère s'inquiète toujours pour ses rejetons. Natacha ne dérogeait pas à cette règle. Il lui était donc quasiment impossible de trouver le sommeil et pourtant, pensait sagement madame Larchaux, il fallait impérativement qu'elle se repose.

Il en était de même pour Cardinet qui, sereinement, méditait à la lecture d'un vieil ouvrage appartenant au professeur Escarpe. Il avait l'air absorbé par ce qu'il lisait et une fièvre s'emparait de lui à chaque page tournée.

- Nom de Dieu ! Lança-t-il.

Natacha émergea de sa torpeur :

- Quoi ? Qu'avez-vous vu ?

Antoine la regarda un long moment, comme s'il la voyait pour la toute première fois.

- Ce livre ! Dit-il enfin. -L'avez-vous lu ? Escarpe, vous en a-t-il parlé ?

A la lumière feutrée des lampes, le visage émacié du jeune homme paraissait se creuser davantage.

- De quel livre parlez-vous, très cher Antoine ? Demanda madame Larchaux qui fit irruption dans la pièce, en robe de chambre et portant un plateau sur lequel cliquetaient tasses en porcelaine et théière.

Il lui indiqua le titre. Elle fut prise d'une brusque mais légère convulsion, manquant de renverser le contenu du plateau.

- Seigneur Dieu ! Où avez-vous trouvé ça ?

- Et bien... Ici. Dit-il en montrant la vitrine de la bibliothèque.

- Mais que faisait-il ici ? Dit-elle, inquiète. - Il n'est pas rangé à sa place ! Il ne devait pas figurer ici !

- Pour quelle raison ? Lui demanda Natacha, intriguée de la voir ainsi troublée. - Qui y a-t-il dans ce livre ? Des révélations ? Des secrets interdits ? Des incantations diaboliques ?...

- Vous ne devriez pas plaisanter avec ça, ma chère enfant. Protesta la vieille femme en arrachant l'ouvrage des mains de son lecteur. - Vous ne devriez pas !

- Pourquoi tant de mystère ? Se demanda le psychiatre. - Je vous rappelle, Madeleine, que nous serons directement concernés par cette histoire et il serait normal et légitime que nous en soyons tous informés!

A ce moment, la vieille dame blêmit subitement en fixant la fenêtre située juste derrière le canapé. Elle chancela un moment, comme frappée d'un malaise et s'agrippa au secrétaire pour ne pas chuter. Instinctivement, Cardinet se leva et vint la soutenir pendant que Natacha lui apportait une chaise.

La femme était livide, la bouche ouverte et le regard perdu. Elle avait cru apercevoir quelque chose ou quelqu'un à la fenêtre.

- Qu'y a-t-il, Madeleine ? Qu'avez-vous vu ? Interrogeait le psy en essayant de la ventiler avec une ses mains.

Il lui enleva le gros ouvrage à la reliure ancienne qu'elle pressait fermement contre elle et le posa sur le secrétaire. Natacha jeta un œil furtif et put ainsi entrevoir son titre : « *La Cosmogonie du Cercle* ».

Elle n'en croyait pas ses yeux. N'était-ce pas un exemplaire du fameux livre d'Auguste Faure, le vieil homme qu'elle se souvenait avoir rencontré lors de son errance dans les souterrains du domaine ?

Cardinet lui saisit l'épaule.

- Non. Lui dit-il d'un air étrange. - Ce n'est pas le livre de Faure. Il est bien plus vieux. Comment avait-il pu lire aussi rapidement dans son esprit ? Se demandait-elle, stupéfaite. Son « don » devait être incroyablement développé !

- De qui est-ce alors ? Lui chuchota-t-elle en l'éloignant de la vieille femme.

- D'un moine. Cet ouvrage remonte au 12^e ou 13^e siècle...

- Qu'y avez-vous lu ?

- Quelque chose de renversant. Répondit-il d'un air jouissif. - Cela concernait notre bon vieux Fenrod.

Soudain, un bruit sourd résonna dans toute la pièce et bien au-delà. Les yeux se levèrent vers le plafond du salon.

Un bruit de cavalcade se fit entendre. Il provenait des escaliers.

Daphné apparut dans l'encadrement de la porte, effrayée et simplement vêtue d'un T-shirt élimé et d'un caleçon.

- Vous avez entendu ? Dit-elle, la voix chevrotante. - Cela a commencé dans ma chambre... J'entendais comme des grattements puis des coups sourds contre les murs...

- Quelqu'un est entré. Préviens Cardinet, le regard toujours orienté vers le plafond. - C'est puissant...

- Pourquoi Meyer n'a-t-il pas donné l'alerte ? Se demanda Natacha. - A quoi ça sert ces caméras ?

- Elles n'ont pas été installées dans toutes les pièces. Précisa la vieille femme d'une voix lasse.

- Dans quelles pièces n'ont-elles pas été installées ? Demanda Meyer qui était remonté précipitamment du cellier.

Madame Larchaux tenta de se souvenir.

- Heu... Les toilettes du premier étage et... le grenier!

- Une fissure ! Lança le capitaine, sous les regards interrogateurs de ses compagnons d'infortune. - Mais oui, cela ne peut-être qu'à cause de ça ! Le mur qui sépare notre monde du leur est en train de se fragiliser de toute part et des failles apparaissent... Il doit y en avoir justement une là-haut, sous les combles ! La créature, quelle qu'elle soit, a dû entrer par là.

- Allons voir. Décida Cardinet en se saisissant d'un flingue parmi les autres armes posées, alignées, sur le secrétaire Empire.

- Il ne s'agit pas de gâcher des munitions. Préviens Meyer en prenant à son tour un automatique. - Leur fabrication demande du temps.

Chacun prit son arme.

Natacha prit son Manurhin tandis que Tadden s'empara d'un fusil semi-automatique qu'elle s'empressa de charger.

Alors que tous vérifiaient leurs chargeurs et le nombre de munitions nécessaire, un bruit de pas se fit à nouveau entendre dans la cage d'escalier...

Son rythme était celui de la lenteur, comme celui d'un battement de cœur au repos. Les armes se braquèrent brusquement sur la porte du salon, prêtes à cracher toute leur

puissance destructrice...

Madame Larchaux fut mise à l'abri, dans un recoin de la pièce, attendant patiemment et redoutant l'assaut final.

Le danger tardait à poindre et à montrer le bout de son nez quand, soudain, apparut dans l'encadrement de la porte, le visage enjoué d'un homme à la chevelure en bataille...

La vieille dame crut tomber dans les vapes lorsqu'elle pensa reconnaître l'individu aux cheveux noirs et au faciès émacié.

Agé d'une petite quarantaine d'années, de taille modeste, il était vêtu d'une veste en tweed quelque peu étriquée et d'un pantalon en flanelle couleur crème...

- Bonsoir la compagnie ! Lança-t-il avec un large sourire.

Les armes piquèrent du nez et les visages se détendirent.

- Qui êtes-vous et que faites-vous ici ? Demanda Meyer d'un ton agressif.

- Allons, allons, Stéphane... Du calme, mon grand ! Lui répondit l'étranger. - J'ai changé à ce point ? Oui, bon, il est vrai que ce petit voyage dans l'autre monde a influé légèrement sur mon physique mais tout de même !

- Ce n'est pas possible... Murmura Cardinet, le visage défait. - Vous ?

- Qui est-ce ? Lui susurra Natacha.

- Comment avez-vous pu revenir de là-bas ? Poursuivit le psychiatre. - Par quel miracle ? Le vortex, c'est bien ça ?

- En même temps, jeune Antoine, c'est par ce même vortex que je suis parti de l'autre côté ! Rétorqua l'homme mystérieux sur un ton quelque peu amusé.

- Qui êtes-vous, monsieur ? Insista Daphné, dégainant à nouveau son arme et en le menaçant.

- Baisse ton arme, jeune fille ! Ordonna Madeleine Larchaux, la main sur le cœur. - Il est revenu !... Bonsoir, professeur !

- Bonsoir Madeleine. Répondit l'homme. - Pas fâché de rentrer au bercail !

- Escarpe ? C'est vous ? S'étonna Meyer. - Mais... Comment se fait-il que... ?

- Que je puisse paraître si jeune ? Devina L'homme à la veste de tweed. - Aucune idée. Je suis revenu ainsi, rajeuni de trente ans.

- Et ma mère ? Intervint timidement Jean. - Où est-elle ?

Le professeur expliqua à ses compagnons de quelle façon il était revenu de là-bas, de l'autre côté du miroir et ce qu'il y avait vu.

Devant une assistance médusée, réunie dans le salon tapissé de rouge, il faisait le récit de ce voyage hors du commun :

- Catherine et moi-même avons risqué la mort à vouloir franchir cette fissure spatiale. Mais, grâce à notre volonté et surtout à notre « don », nous y sommes parvenus. Le vortex nous a conduits à la lisière d'une épaisse forêt de hêtres entièrement calcinés. Aussi épaisse que ténébreuse. Là-bas le jour ne se lève pas ou très peu et quand cela arrive, le ciel se pare d'un épais manteau gris et monotone. De multiples ombres parcourent ce monde. Des créatures malfaisantes et monstrueuses le hantent... Mais on ne peut les voir. On ne fait que les entendre et les sentir... Elles sont véloces et terriblement malignes. Bref, avec Catherine, nous avons parcouru des kilomètres dans cette forêt lugubre. On y ressent un profond désespoir, un abandon de soi. A force de progresser, nous subissions les afflications d'une profonde tristesse et d'une ample morosité. A flanc de rocher, posé tel un diamant sur un écrin, au détour d'un sentier escarpé, nous débouchâmes devant l'esplanade d'une très ancienne citadelle aux murailles grises. « Argoterra » est son nom. Nous étions néanmoins inquiets car depuis notre arrivée dans cet univers, notre escapade s'était déroulée sans la moindre menace, sans le moindre danger... C'était profondément étrange... Les hautes murailles

étaient rectilignes et crénelées. A l'extrémité d'une vaste esplanade se dressait une immense porte à double battant. Elle était entrouverte. Nul vent ne venait s'y engouffrer. Le silence, dans ce funeste monde, est assourdissant, croyez-moi ! A vous glacer le sang ! Le grand hall dans lequel nous pénétrâmes alors était très haut de plafond. Si haut qu'on ne pouvait espérer en entrevoir les voûtes... L'endroit était emplie de maintes résonances et chacun de nos pas, sur un sol pavé de grosses pierres volcaniques, semblait aussi bruyant qu'une détonation ! L'espace était éclairé par une curieuse luminosité bleutée. Les ombres vacillaient et paraissaient danser tout autour de nous, se projetant sur chaque paroi et dans chaque recoin de cette immense salle. Nous avions l'étrange sensation d'être constamment épié par je ne sais quelle présence. Nous progressions dans ce lieu, passions entre les hautes colonnes doriques pour atteindre enfin la première marche d'un gigantesque escalier, orné de balustrades. Au haut de cet escalier flottait de larges tentures maculées de poussière... Catherine et moi accédèrent au palier de ce premier niveau. Là, dans une niche aux dimensions titanesques, nous vîmes une fresque sculptée tout aussi impressionnante dans ses mensurations. Elle représentait une sorte de banquet. Nous pouvions y discerner une large table avec, tout autour, de vieux hommes vêtus de toges. Nous les comptâmes. Ils étaient dix-sept.

- Le Conseil des Dix-sept ! Intervint Cardinet.

- Exact ! Fit Escarpe. - Et au centre, nous pouvions voir nettement la représentation du grand sage, Fenrod, perd des « Élus » et guide spirituel des *Gardiens du Cercle*. Parmi ces dignitaires, nous remarquions la destruction systématique de quatre autres visages, esquintés à grands coups de masse ou de burin, volonté de vouloir effacer à jamais et dans la mémoire collective l'existence même de ces êtres.

- Les quatre fêlons. Supposa Tadden.

- C'est-ce que nous avons pensé, Catherine et moi-même. Répondit le professeur. - Ceux qui, par la suite, avaient trahi la cause des « Élus » en devenant les premiers Fénaïdes : *Bam'Shor, Leewengor, Ulmath Herr et Shalmayudd...* Quatre engeances, quatre renégats, ennemi du Grand équilibre. Les quatre démons archaïques, leurs dépouilles putrides emprisonnées à jamais dans les entrailles abyssales du domaine, leurs âmes dispersées dans des micros mondes insondables... Alors que nous contemplions ce bas-relief aux dimensions inhumaines, nous apparut un être singulier, ayant les attraits d'un humain. Ils se présentèrent à nous dans les habits d'un majordome. Redingote noire, chapeau claqué et cravate impeccable, l'individu avait pourtant un visage troublant, presque irréel. On aurait dit un masque de cire, la caricature d'un faciès humain. Symétrie trop parfaite donnant à l'ensemble une sensation discordante. L'homme, âgé probablement d'une bonne quarantaine d'années, avait les joues creusées, un regard pénétrant qui jamais ne cillait, un front haut, un nez rectiligne, une bouche aux lèvres pincées ainsi qu'un imposant menton carré. Sa peau était bien trop lissée, dénuée de la plus petite ride et sa chevelure, brune et courte, bien trop uniformisée...

Sa taille était moyenne et sa façon de se mouvoir se faisait sans la moindre anicroche, souple et assurée. Il nous salua d'un discret signe de tête, retira son chapeau et le jeta négligemment plus loin. Le curieux personnage nous expliqua ensuite qui il était vraiment et le pourquoi de sa venue en ces lieux. Nous avions deviné avant qu'il ne nous le précise, qu'il n'était pas humain et qu'il servait un être supérieur qu'il nommait « Grand Démon » et que les *Élus* nommaient, eux, « Voyageur Céleste ». Il nous informa avec bienveillance et d'une voix profonde qu'il était l'apparence choisie par la Matrice pour s'adresser à nous, que le monde où nous nous trouvions actuellement était celui d'un rêve brisé et d'un espoir déçu. *Argoterra*, ainsi se nommait ce curieux monde, était définitivement mort, telle une coquille vide, une Lune sans vie qui s'emploierait à tourner indéfiniment autour d'un astre brillant... Cet univers misérable était celui de la poussière grise, de la souffrance et du désespoir infini, que la Citadelle des Gardiens fut un temps la perle d'une évolution espérée et qu'elle sombra

bien vite dans l'incommensurable perte. La nature humaine est ainsi faite, nous disait-il avec dans la voix, une pincée de lassitude et de regret. Cette hybridation n'avait pu contrecarrer les tendances suicidaires d'une telle race. Puis, il changea de sujet en nous parlant d'un péril éminent qui menaçait notre propre univers. Ce danger provenait de ce monde-ci, froid et si perdu. Un démon de la pire espèce, autrefois « Élu », menaçait, lui et ses quatre nouveaux serviteurs, notre dimension. S'ils réussissaient leur noir dessein, les forces cosmo telluriques qui la nourrissent, seront à jamais gangrenées et corrompues par cette « peste grise »...

- Qui est ce démon si redoutable ? Coupa Meyer.

- Je l'ignore. Avoua Escarpe. - Mais ses quatre valets, nous les connaissons tous.

Tous se regardèrent et tous acquiescèrent comme un seul homme.

- Mon frère Louis est avec eux. Comprit Jean, la mine abattue. - Il est l'un de ces quatre démons.

- Quatre garnements devenus malfaisants et retords. Enchaîna Madeleine Larchaux. - Une prophétie longtemps annoncée mais que nous n'avons pas su décrypter...

- Les fêlures apparaissent de toute part. Poursuivit Escarpe. - La frêle paroi qui nous sépare de ce monde de désolation s'amincit d'heure en heure. Catherine a décidé de rester là bas pour tenter d'en savoir davantage sur l'origine de ce mal. Pour elle, c'est le seul moyen. Je tiens à rendre hommage au courage et à la détermination de cette femme !

- Et les Lester, Intervint Natacha, qu'ont-ils à voir dans toute cette histoire ?

- Dommages collatéraux. Répondit le jeune professeur. - Mais ces deux personnes ne se trouvent pas à Argoterra. Elles sont quelque part, sûrement retenues dans les souterrains de Malrouve. Un être malfaisant, nouvellement promu *guide des Ladres* et serviteur du Maître de ce côté-ci de la barrière, les retient très certainement en otages. Espérons qu'il ne soit pas trop tard pour les sauver !...

- Comment avez-vous fait ça ? Lui demanda Tadden, curieuse.

- Quoi donc ? Demanda-t-il.

- Bah... Rajeunir à ce point ?

Escarpe fixa la jeune femme d'un regard singulier, comme si la question posée n'avait pas lieu d'être.

- Cet individu en redingote. Dit-il. - Il m'a conduit dans un espace sombre, humide, souterrain et bas de plafond. Là, dans un bain visqueux, semblable à un bassin rempli de remous, je vis des dizaines et des dizaines de choses qui ressemblaient à d'énormes œufs. En tous les cas, je peux vous l'assurer : c'était organique. Il m'invita à pénétrer dans cette piscine et à m'approcher d'une de ces « choses ». Telles des boutons de fleurs, ces cocons s'ouvraient à votre approche. Ce sont des globes organiques entièrement vides. Vous n'avez plus qu'à vous glisser à l'intérieur. Aussitôt, la coquille se referme et disparaît avec vous sous les eaux. Sans en comprendre le fonctionnement, ce dernier communique directement avec le vortex resté ouvert de Malrouve. Et cette « chose » a eu pour influence, enfin j'imagine, de me régénérer de quelques années. Une sorte de bain de jouvence, en somme !

- Si je vous suis, depuis cette dimension, il existe plusieurs manières pour atteindre notre monde ? Demanda Cardinet, d'un ton presque enjoué.

- Sans doute. Dis le professeur en haussant les épaules et en esquissant un sourire gêné. - Je n'en sais pas plus. Je vous écris simplement la manière avec laquelle je suis reparti de cet autre monde pour revenir ici.

- Mais votre absence a duré deux ans ! S'étonna Meyer.

- Deux ans ? S'étonna à son tour le professeur. - Il est évident que notre chère Matrice ait cette capacité à tordre les paramètres temporels selon sa seule volonté ! Et cela, ne doit pas être fortuit de sa part...

- Que vous a dit ma mère avant que vous ne reveniez ? Interrogea Jean.

Escarpe changea d'attitude et s'adressa à lui de façon posée :

- Votre mère est confiante. Je suis venu ici pour venir vous chercher, tous. Je souhaiterai que vous et moi, retournions là bas, à Argoterra. Ensemble, nous pourrons nous opposer plus efficacement au danger qui nous guette... Voilà ce qu'espère Catherine. Que vous veniez tous, sans exception.

- Comment avez-vous pu l'abandonner ? Lança Natacha, un brin remontée. - N'était-ce pas à elle de revenir vers nous ?

- Je vous en prie ! Natacha ! Intervint Madeleine Larchaux.

- Non, laissez, Madeleine. Dit calmement le professeur. - C'était le souhait de Catherine. Elle ne voulait pas revenir d'Argoterra sans avoir pu chercher davantage. Au fond d'elle, je pense qu'elle espère encore sauver l'âme de son fils.

Jean se fit une raison et approuva d'un léger mouvement de tête.

X.

L'attaque...

Meyer reçut un appel venant du commissariat et d'Aubry : Cyrielle Lester avait brusquement quitté sa chambre et l'enceinte du CHU.

Le capitaine ne savait que trop la raison de cette disparition subite : la jeune femme désirait sauver ce qui pouvait encore l'être. Elle voulait retourner là-bas, dans sa nouvelle maison en espérant y retrouver les siens.

A présent, le temps jouait contre eux. Malgré tout, les membres de l'équipe ne pouvaient se permettre de se jeter dans la gueule du loup à cœur perdu, sans prendre un minimum de précautions.

L'intervention nocturne avait été fixée au lendemain soir et l'équipe devait s'y tenir.

Dans l'obscurité du cellier, entre les casiers à bouteilles, les rayonnages métalliques et les barriques entreposées, sur une planche de bois en contre-plaqué surélevé par deux tréteaux, Meyer, éclairé par une simple ampoule de soixante watts, s'ingéniait à démouler ses balles d'acier selon un modèle spécialement étudié.

A ses côtés, Cardinet remplissait chacune d'elles de sa mixture à l'aide d'une seringue adaptée.

- En quoi cette digitaline peut-elle influencer sur les créatures que nous combattons ? Interrogea le capitaine, occupé à démouler ses munitions.

- Ce médicament est prescrit pour les patients souffrant de troubles cardiaques. Il ralentit les mouvements du cœur, ralenti ses pulsations et le régule. Les cellules, composant le fluide noir qui irrigue le corps de ces monstres, sont constamment en mouvement, de façon vertigineuse. La digitaline va agir comme un modérateur et cristalliser, voire anéantir le renouvellement et la régénération de ces cellules. Ce fluide va donc s'épaissir et finir par se solidifier et s'assécher... C'est la mort assurée et la destruction de l'organisme dans sa totalité... Donc l'anéantissement de la créature en question.

Meyer fit mine d'avoir bien tout saisi et hocha vigoureusement la tête.

- Mes balles sont étudiées pour. Dit-il. - Elles perforent en déchirant les chairs et se divise en deux corps une fois entrées dans l'organisme, comme une fusée spatiale se débarrassant de son propulseur. Le liquide contenu peut donc se libérer et se propager.

Cardinet fit un signe ostensible de contentement...

- Ils ne vont pas s'inquiéter, à votre boulot ? Demanda ce dernier.

- J'ai pris un congé. On me le devait depuis pas mal de temps. Lui répondit le capitaine pendant qu'il continuait à user ses yeux à la fabrication de munitions. - Et vous, à l'hôpital ? Vos dingues risquent de se faire de la bile !

- Pareil. Congés... les doses de digitaline vont manquer. Indiqua-t-il en ouvrant le réfrigérateur du sous-sol.

- Pas grave. Lui indiqua Meyer. - on a suffisamment de munitions pour équiper une armée entière ! Dernière balle et après, dodo !

Sur les coups de minuit, les membres de l'équipe gagnèrent le premier étage et les combles afin de se partager les lits.

La journée qui s'annonçait allait être particulièrement rude et les organismes de chacun devaient être au maximum de leur capacité...

Natacha et Daphné prirent la chambre d'amis au premier étage tandis que les garçons, Meyer, Cardinet et Jean improvisèrent sous les combles des emplacements de fortune.

Duvet et matelas étaient de sortie. Madeleine Larchaux s'occupa de la distribution... Il n'était pas rare que des « Élus » viennent demander asile dans l'hôtel. C'était d'ailleurs l'une des fonctions premières de cette place : accueillir et héberger les « Élus » en détresse et les aider à s'épanouir.

Escarpe souhaita une bonne nuit à chacun des membres et à madame Larchaux puis s'enferma dans le salon rouge, un verre de scotch à la main.

La nuit semblait calme au dehors même si l'histoire que lui avait racontée la vieille gouvernante au sujet du polymorphe suscita en lui quelque inquiétude.

Il ouvrit sa bibliothèque et s'empara d'un ouvrage ancien. Il alluma l'abat-jour situé près du fauteuil aux motifs brodés et débuta sa lecture.

Il prit ses habituelles lunettes mais les retira bien vite, à peine chaussées, en notant avec le sourire que l'ustensile en question n'avait apparemment plus raison d'être. En plus de sa jeunesse, le professeur avait retrouvé une vue quasi-parfaite.

Soudain, son attention fut attirée par un autre livre se trouvant sur l'une des étagères de la bibliothèque. Celui-ci avait été mal rangé et déplacé. Quelqu'un avait, sans sa permission et sans nul doute, sans celle de sa fidèle gouvernante, consulté le précieux ouvrage.

« Nom de nom ! » Grommela-t-il.

Il n'appréciait guère ce genre d'attitude. Il se leva et soupirant, s'en allait remettre l'objet de tous les délits à sa place initiale lorsque, soudain, il remarqua, au passage, d'infimes ondulations à la surface de son whisky pur malt !

Quelque chose se déplaçait dans la maison. Une présence que son « don » n'arrivait pourtant pas à définir.

« Le polymorphe ! » songea-t-il. « Et s'il était revenu ? »

Non. Ces petites ridelles à la surface de son nectar ambré sonnaient les prémices d'une menace bien plus conséquente.

Avec tout ça, nul n'avait songé à relayer Meyer au poste de contrôle ! Tout le monde était allé dormir, pensant que ce genre d'installation dite sophistiquée était sans effet face à des phénomènes surnaturels !

Escarpe se hâta à prendre l'arme qu'il rangeait dans le tiroir de son secrétaire Empire et vérifia que les bonnes munitions y avaient été insérées. Le barillet du revolver était plein. Les frémissements et les légers soubresauts s'intensifiaient sous ses pieds mais aussi au contact des murs. La menace s'intensifiait en intensité !

Sans attendre une minute de plus, le professeur se précipita dans le grand hall et donna l'alerte en poussant un cri d'alerte à réveiller les morts...

L'appel fut immédiatement entendu, à croire que nul ne dormait vraiment.

Ils dévalèrent l'escalier, les uns derrière les autres, à peine habillés, leurs armes à la main, prêts à en découdre.

Ils virent tous Escarpe au centre du hall, le visage emprunt de gravité.

- Argoterra nous a dépêché un de ses sbires. Dit-il.

Tous firent un cercle autour de lui, l'œil aux aguets.

- Qu'est-ce que c'est, d'après vous, professeur ? Lui demanda la gouvernante, la seule à ne pas être armée, vêtue d'une robe de chambre bleue couverte de bouloches.

- Un Fénaïde ? Poursuivit Tadden.

Mais Escarpe ne répondit pas. Il semblait scruter le silence et être à l'écoute du

moindre signal. Les hostilités allaient poindre et les amis se préparaient à cette éventualité, serrés en rang d'oignons, le visage tendu, les yeux écarquillés et le cœur battant...

Des coups sourds venant de toute part se firent entendre et paraissaient se diffuser à travers les murs.

- C'est puissant. Estima Meyer.

- C'est la chose qui a dû tuer votre amie, madame Douet. Précisa Cardinet, le visage tourné vers Natacha. - Elle nous a trouvés.

- C'n'était pas difficile ! Fit justement remarquer la jeune Daphné. - Six « Élus » dans une même maison, ça commence à se voir !

- Ce n'est pas possible. Murmura Escarpe. - Ce ne peut-être elle !

- Qui ça « elle » ? Interrogea Meyer.

- Quelqu'un aurait la gentillesse de m'expliquer la situation ? Pria Jean, l'esprit encore brumeux.

Soudain, les lumières de la demeure hoquetèrent avec frénésie. La sonnerie du téléphone, posé sur le guéridon du grand hall d'entrée, se fit entendre à maintes reprises comme si l'objet en question piquait une crise d'hystérie.

La tension monta et les gorges se nouèrent...

Les visages guettaient chaque recoin, à l'affût du moindre danger.

Quelque chose de mauvais fondait sur eux !... Quelque chose de diablement costaud !

- Tenez-vous prêt à ouvrir le feu ! Ordonna le capitaine.

- On aimerait bien mais dans quelle direction exactement ? Fit justement remarquer Natacha.

- Que veut-il ? Se demandait madame Larchaux, cherchant désespérément un second souffle.

- La même chose ! Crut deviner Cardinet. - Les enfants Gordien ! Ils sont la clé !... Leur clé !

- Mais pourquoi ? Demanda Natacha, effrayée.

- Vous n'en avez pas une petite idée ? Lui rétorqua le psychiatre, un brin soupçonneux.

Depuis la cuisine, le sifflement d'une bouilloire leur parvint aux oreilles. Des placards claquaient violemment, des objets de toute sorte étaient jetés au sol dans un vacarme assourdissant.

- En effet, ça à l'air très puissant ! Souligna Meyer.

Brusquement la porte d'entrée vola en éclats, comme arrachée par une main géante ! Aussitôt, une formidable bourrasque s'engouffra dans le hall, balayant tout sur son passage. Les carreaux se détachèrent du sol et furent projetés dans les airs. L'un d'eux vint heurter Cardinet au front. L'homme s'écroula, blessé, tandis que Meyer et ses comparses tentaient de les éviter. Dans ce maelström, se dessinant dans l'encadrement de la porte arrachée, se tenait la silhouette d'une femme.

Cette dernière s'avança progressivement vers le centre du grand hall, vêtue d'un imperméable beige, noué à hauteur de ceinture. Son visage était celui d'une jeune et séduisante jeune femme, le cheveu court, d'un brun uni.

Escarpe tendit le bras en vociférant des incantations inaudibles. Soudain, juste devant lui, les divers projectiles de cette singulière tempête venaient butter contre un mur invisible, mettant ainsi les autres « Élus » à l'abri de toute nouvelle attaque...

- Bien joué, Samuel ! Claironna la femme, un sourire sardonique accroché à ses lèvres.- Je vois que tes pouvoirs ont cru ! Ta petite escapade de l'autre côté t'a été bénéfique.

- Que viens-tu faire ici, Sarah ? Lui cria le professeur.

- Tu le sais fort bien, mon ami. Tu le sais mieux que quiconque.

- Je te croyais morte !

- Je suis effectivement morte cette nuit là, au cours de l'automne 1967. L'offre était trop tentante. Impossible de la repousser ! Tu devrais en faire autant, Samuel. Si tu savais ce que je peux voir et sentir... Et quelle puissance !... C'est l'éclate complète, quoi !

- Je ne céderai jamais à cette facilité !

- Combien de temps ton mur va-t-il tenir ?

Samuel connaissait parfaitement la réponse. Ses forces s'amenuisaient et son champ électromagnétique amorçait un lent et inéluctable affaiblissement...

- Le temps qu'il faudra ! Répondit-il malgré tout, le visage grimaçant. L'effort était incommensurable et puisait grandement dans ses dernières recharges. L'homme allait bientôt céder. Il souhaitait ardemment que ses compagnons soient prêts à prendre la relève mais il savait fort bien que son pouvoir était à la mesure de son savoir et qu'aucun autre « Élu » présent dans cette pièce ne pouvait le posséder, en l'état actuel des choses. Il pria pour ne pas flancher, ferma les yeux pour éviter toute forme de déconcentration et serra les dents en espérant le miracle...

Madame Larchaux avait capté cette prière.

Tandis que la femme aux cheveux noirs attendait patiemment que le rideau de lève pour agir, la vieille dame, discrètement, s'écarta du groupe et longea le mur, parvenant ainsi à s'extraire du champ d'action du mur protecteur.

Au-dessus d'elle, trônait un écu en bois sur lequel se croisaient deux sabres, ornement désuet d'un passé glorieux, celui de son arrière grand-père. Arnold de Saint-Preux, colonel d'infanterie, avait vaillamment défendu sa position, lors de la tristement célèbre bataille de Sedan qui marqua définitivement la chute de Napoléon III et de son empire. L'individu avait toujours été considéré comme un exemple à suivre dans la famille. Ne jamais abandonné et lutter jusqu'à son dernier souffle était la devise des Saint-Preux. Madeleine Larchaux ne souhaitait pas déroger à cette règle.

Aussi, la vieille dame, autrefois Saint-Preux, allongea le bras fébrile vers l'une des armes qui s'offrait à elle.

Étrangement, la femme Fénaïde n'avait rien remarqué, trop absorbée par ce mur invisible qui s'affaiblissait à mesure que le temps s'écoulait, inexorablement...

Après maints efforts, ses doigts touchèrent le pommeau du sabre. Encore un ultime effort ! Pensait-elle en espérant dans son for intérieur que l'ignoble créature ne la surprenne pas à vouloir commettre l'acte de la dernière chance ou de la dernière folie...

Enfin, elle put atteindre l'objet tant convoité et le tirer vers elle sans, là encore, éveiller l'attention de la sombre créature.

Cette dernière avait mué. Son visage était devenu celui de la terreur pure : une peau cireuse marbrée de vaisseaux d'un bleu nuit, des lèvres se soulevant légèrement afin de laisser entrevoir deux petites canines taillées en pointe et l'iris des yeux ayant la pureté d'un bleu turquoise particulièrement clair...

Son timbre de voix prit une tessiture caverneuse lorsqu'elle s'adressa à la petite équipe qui se tenait face à elle :

- Femme. Dit-elle en s'adressant de manière explicite à Natacha. - Dis-moi où sont tes rejets. Dis-le-moi et je m'en irai.

- Ne l'écoutez pas ! Intervint Tadden. - C'est un Fénaïde ! Et tout le monde sait que les Fénaïdes ne tiennent jamais leurs promesses !

Madeline Larchaux avait à présent l'épée bien en main et regretta le fait de ne pas avoir davantage affûté sa lame.

De son côté, Escarpe ne parvenait plus à inoculer à son mur protecteur l'énergie suffisante afin de garantir une entière protection. Ses forces étaient sur le point de l'abandonner et son rythme cardiaque commençait à jouer du tambourin dans une version particulièrement accélérée.

La sueur mouillait son front et ses tempes le faisaient atrocement souffrir.

La créature sentit que sa barrière invisible perdait de l'intensité. Un sourire narquois s'afficha alors sur ses lèvres.

- Un p'tit coup de moue, Samuel ? Siffla-t-elle.

De toutes ses forces, la vieille dame, située juste derrière le monstre, asséna ce dernier

d'un fulgurant coup de sabre et le perfora de part en part, au niveau du poitrail. La lame déchira les chairs et les habits du Fénaïde. Un liquide adipeux et noir jailli aussitôt de la blessure et moucheta les murs alentours ! La créature hurla sa douleur et sa stupéfaction en se dandinant frénétiquement et en levant la tête vers le plafond, les bras levés au ciel.

Le professeur chuta lourdement sur le sol, harassé. Le mur invisible cessa d'être activé et les « Élus » braquèrent à nouveau leurs armes sur leur adversaire puis ouvrirent le feu sans la moindre sommation d'usage.

Les projectiles impactèrent le Fénaïde en de multiples zones, depuis le torse jusqu'à l'abdomen.

Les chargeurs se vidaient avec frénésie. Les douilles, par dizaines, venaient frapper le carrelage du grand hall pour ensuite rebondir avant de rouler sur le sol...

Le corps du monstre était secoué de mille soubresauts comme traversé par une puissante décharge électrique. Du sang noir et épais s'écoulait de ses multiples perforations et venait nimer le tissu de son imperméable...

Soudain, les armes se turent. Les canons fumaient encore, telles de cheminées d'usines et l'être malfaisant, étonnamment, se tenait encore debout, au centre du hall, face au grand escalier de marbre, la tête inclinée en avant, avec ce sabre planté en plein thorax et ces nombreux impacts de balles. Il ne bougeait plus et un silence écrasant vint succéder au vacarme assourdissant.

Madame Larchaux s'était éloignée de quelques mètres en arrière, exténuée de s'être surpassée physiquement et nerveusement... Elle aussi, recluse dans un recoin de la pièce, attendait la suite des événements et ne bronchait pas, la mine défaite et les mains encore fébriles...

Meyer, Tadden et Gordien s'échangèrent de nombreux regards puis s'activèrent à recharger leurs flingues, au cas où... Jean avait repoussé de façon catégorique la proposition faite d'en porter un. Il craignait les armes à feu et ne souhaitait, pour rien au monde, se munir de ce genre d'engin.

Bientôt, tous étaient perplexes et contrariés : la substance miraculeuse et fatale ne paraissait pas agir correctement. Aucune réaction chimique ou physique ne venait altérer le corps figé de l'ennemi. Cardinet, une main sanguinolente sur le front, se releva et constata lui aussi l'anomalie.

- La digitaline ne fonctionne peut-être pas sur ce genre de créature. Supposa-t-il, contrarié.

- Son organisme semble être immunisé. Poursuivit le professeur qui, à son tour, se remettait lentement de son brusque coup de fatigue.

- Ou alors, il lui faut une triple dose ! Suggéra le capitaine, prêt à remettre ça, le doigt encore posé sur la détente.

- Qui était cette femme, professeur ? Demanda Tadden.

- Une « Éluë ». Répondit-il en s'adossant au mur de l'escalier. - Sarah Edberg était son nom. Elle était particulièrement douée. Pierre Larchaux et moi-même l'avions recueillie durant l'hiver 1962. Elle était à la rue. Une « sans abri », âgée d'à peine vingt ans et qui traînait dans les rues en quête de la moindre pitance. Nous l'avons aidée, nourrie et hébergée pendant cinq années. Quelle ne fut pas notre déception lorsqu'un jour, elle se montra beaucoup plus fourbe et malfaisante que nous ne l'aurions jamais imaginé ! Une puissante entité l'avait enjointe à rejoindre les hordes du Grand Chaos.

- Qui ça ? Questionna Natacha.

- *L'Encre Ténébreuse*, pardi ! Par l'entremise du redoutable Ragaine... Bien avant que ce dernier ne fut renvoyé dans ses pénates !

Soudain, contre toute attente, le Fénaïde releva la tête et sembla les jauger avec délectation. Ses yeux brillaient d'une lueur malsaine et un sourire sardonique accompagna un rictus animal... alors que son corps émettait de multiples chuintements et n'avait de cesse de se liquéfier, comme une substance portée à ébullition, la créature entamait une odieuse

déliquescence.

C'est alors qu'elle leva un de ses bras et le porta à sa gorge. Ses doigts, dont les terminaisons se finissaient en griffes, découpèrent méticuleusement la peau au niveau du cou, comme un sillon que l'on trace dans la terre. Un liquide rouge sombre s'en échappait et dégoulinait abondamment sur l'encolure de son imperméable. D'un geste brusque, ses mêmes doigts relevèrent les bordures de la plaie béante et les soulevèrent. La créature ne paraissait ressentir aucune douleur.

Ensuite, cette même main vint se porter à la base du cou, juste sous l'une des mâchoires. L'autre main se souleva à son tour pour venir se positionner symétriquement à l'autre. Alors, d'un geste plein de maîtrise et de volonté, les deux mains procédèrent à l'étêtage en tirant fortement sur la plaie et en exécutant de façon cumulée, des tractions circulaires et latérales.

Les chairs s'écartaient hideusement au niveau de la blessure jusqu'à se rompre. Les artères et vaisseaux lâchaient les uns après les autres dans un horrible bruit de déchirure. Un sang noir coulait à gros bouillon tandis que le visage de la créature grimaçait sous l'effort. Elle se mit à crier tel un animal blessé. Dans ses yeux se reflétaient la rage et une incroyable détermination...

Entre ses mains, au-dessus de ce qui fut son corps, celle qui se nommait Edberg détenait une tête sanguinolente mais toujours active. Cette dernière, dans un bouillonnement de liquide brun et sirupeux, donna prestement un ordre dans une langue que les « Élus », tétanisés de peur, ne comprirent pas.

D'un seul mouvement, les deux bras éjectèrent la tête en direction de la porte d'entrée. Celle-ci heurta froidement l'une des chambranles arrachés et roula au sol.

Pendant ce temps, ce qui restait de son corps se mit à se trémousser de façon spasmodique jusqu'à être rongé par une lèpre virulente.

Une mélasse sans nom s'écoulait de dessous l'imperméable détrempé et s'étalait lentement sur le carrelage.

L'équipe des « Élus » restait médusée durant de longues minutes.

- C'est quoi ça ? Interrogea Tadden, désœuvrée.
- Ouf ! Fit Meyer, soulagé. - La mixture a finalement agi !

Escarpe se tourna vers lui, une expression emplie de reproche sur le visage.

- Détrompez-vous, capitaine, ce n'est pas encore fini !

Madame Larchaux s'approcha prudemment de la tête, jonchant le sol, inerte et se pencha pour examiner la chose de plus près lorsque, sans prévenir, un long filament visqueux jaillit du cou aux bords arrachés et vint s'enrouler, de façon fulgurante, autour de son mollet. Puis un autre suivi et vint s'agripper tout autour de la gorge de la vieille femme...

Madeleine Larchaux commençait à montrer des signes de suffocation et tentait de se défaire de cette formidable étreinte mais les filaments ne lui laissèrent pas le temps de réagir et distillèrent un liquide blanchâtre et fumant.

D'un coup sec, avec la vigueur et la précision d'un fouet aux redoutables lanières, les épais filaments noirs découpèrent la jambe de la vieille dame puis la décapitèrent !

Escarpe hurla son impuissance et sa vive émotion devant cet effrayant spectacle. Il n'avait pas eu le temps suffisant pour se porter à son secours.

Tadden détourna son visage, écœurée par ces horreurs tandis que Cardinet assistait à cette scène avec le détachement d'un scientifique mais avec la hargne du combattant.

Meyer, crispé sur son arme, se retrouva bizarrement dans la peau du petit garçon qui mouillait ses draps, la nuit, en redoutant la venue du monstre qui logeait dans son placard entrouvert ou bien sous son lit. Incapable de la moindre réaction, du moindre geste, Natacha faisait, elle aussi, l'amer constat d'une impuissance collective.

La tête de la vieille dame, ainsi que son corps chuta lourdement sur le sol dans un flot de sang tandis que ce qui restait de la créature semblait se muer en tout autre chose.

Ainsi, de la tête sectionnée du Fénaïde émergea trois paires de pattes de couleur brune qui la tractèrent en prenant la direction de la cuisine...

Meyer ouvrit le feu à trois reprises d'une main tremblante mais les balles fusèrent et crépitèrent à proximité de l'abomination sans jamais l'atteindre.

- Saloperie ! Gueula-t-il, rageur.

L'étrange et repoussante créature aux allures insectoïdes se fraya un chemin parmi les morceaux du cadavre de madame Larchaux jusqu'au seuil de la cuisine et disparut prestement, tel un gigantesque cafard affolé par la brusque irruption d'un intrus.

Daphné laissa tomber son arme qui lui glissa des mains. Affolée, proche de l'hystérie, elle sautilla sur place en gémissant et en implorant le ciel de venir la tirer de ce mauvais pas. Cardinet tenta de la rassurer en lui effleurant l'épaule de sa main sanguinolente. Sa réaction fut violente et immédiate. Elle le repoussa vivement et se mit à crier.

- Faites la taire, nom de Dieu ! Ordonna Meyer.

Natacha la fit pivoter avec force vers elle et la gifla avec force. La jeune femme se figea d'un coup et jaugea celle qui lui avait fait ça avec étonnement, les yeux embués de larmes.

- On va mourir. Dit-elle d'une voix tremblante. - On ne peut rien contre ça.

Un bruit assourdissant provenait de la cuisine. Ustensiles divers étaient jetés au sol, provoquant un raffut détonant. La bête essayait de gagner la porte donnant sur le cellier, les « Élus » en étaient persuadés.

La « chose » qui se traînait avec vélocité sur la grande table ressemblait à présent à une énorme arachnide. La tête se muait en d'épouvantables expressions. Sa peau se couvrait d'écailles brunâtres et de multiples pustules. Ses yeux étaient ceux d'un gros reptile et sa bouche laissait apparaître une longue langue fourchue et effilée qui semblait faire office de gouvernail.

Les compagnons osèrent s'approcher en évitant scrupuleusement de piétiner le corps démembré de la malheureuse gouvernante.

Parmi les débris d'assiettes, les couverts renversés et les « tacatac » incessants d'un corps en perpétuel mouvement, ils surprirent l'hideuse créature occupée à entrouvrir suffisamment la porte du cellier pour pouvoir s'y glisser.

Mais ce qu'ils virent ne ressemblait plus à un énorme insecte mais à quelque chose de beaucoup plus imposant et de terriblement plus flasque.

- Je le craignais ! Susurra Escarpe. - Cette maudite bestiole se régénère !

La cuisine était dans un état pitoyable, comme si une tornade était passée par là. La porte du réfrigérateur était grande ouverte et son contenu avait été violemment dispersé sur le sol et les murs. Les placards avaient été vidés de leurs assiettes et autres couverts...

Les compagnons essayaient de progresser en évitant de glisser sur un œuf écrasé ou bien un pot de crème fraîche éventré.

L'arme au poing, ils pénétrèrent dans le cellier avec la plus grande des précautions. La pièce était assez étendue en superficie et le monstre était tapi quelque part, entre les casiers à bouteille et les barriques en bois de chêne à les attendre patiemment.

L'escalier était étroit, en colimaçon. Chaque marche paraissait être une épreuve autant pour l'effort physique que pour la tension nerveuse. A chaque instant, entre deux grincements de lattes, chacun redoutait l'attaque éclair de la créature.

Les ampoules électriques distillaient une lumière évanescence et tamisée. Les ombres s'épalaient à maints endroits de la pièce et la visibilité était quelque peu réduite.

Un vague bruit de succion les alerta. Là bas, derrière deux rangées de tonneaux, une ombre plus conséquente s'activait de façon saccadée et lancinante... Une silhouette se découpait sur le mur du fond, hideuse et repoussante. Une forme indistincte et inconstante

se contorsionnait de mille façons en émettant un bruit abject de déglutition.

- La chose mue. Indiqua Escarpe d'une voix murmurée.

- Comme un serpent ? Lui demanda Meyer.

- Pas exactement. Disons comme une chenille qui se transformerait en papillon.

- En tous les cas, cette chose est en train de grossir à vue d'œil ! Ajouta Gordien.

- Exact. Acquiesça le professeur. - Un Fénaïde a une capacité de polymorphie et de régénérescence extraordinaire. La substance maléfique qui circule dans son organisme fait appel à ses souvenirs génétiques et s'en inspire.

- Rien compris. Souligna Jean Chaudet, le visage blême.

- Et bien... Notre part humaine possède une mémoire génétique. Précisa Escarpe en faisant bien attention de ne pas élever trop la voix. - Je suppose qu'il en est de même pour notre part « étrangère ». Ces codes génétiques renferment des données précises sur les différentes phases de notre évolution. Ainsi, notre part dite humanoïde possède des gènes animaux tels que ceux du primate ou bien du poisson, du reptile... La capacité de polymorphie des Fénaïdes possède ce ténébreux talent de pouvoir s'inspirer de ces différents héritages génétiques... Compris ?

Tous restèrent dubitatifs à l'exception de Cardinet qui opina ostensiblement du chef.

- Un Fénaïde suffisamment puissant, ajouta ce dernier, peut ainsi exceller dans le choix de combinaisons savantes et adopter l'aspect d'une créature quasi invincible.

- C'est effectivement un risque. Commenta le professeur. - Et Sarah était assez douée.

XI.

La chose recommença à se mouvoir parmi les casiers à bouteilles. Elle semblait avoir été au bout de sa mutation et envisageait d'adopter une stratégie de bataille.

Jean Chaudet et Natacha Gordien formèrent le premier binôme et s'éloignèrent de l'escalier pour se diriger vers la droite, longer la rangée de tonneaux et la contourner ensuite. Cardinet et Escarpe prirent à gauche et s'orientèrent vers la cabine de contrôle. Quant à Tadden et Meyer, ils avançaient dans l'allée centrale, déterminés à exterminer la menace qui rôdait dans les parages...

Daphné Tadden avait le souffle court et son supérieur hiérarchique essayait de la rassurer en lui adressant quelques sourires et autres œillades amicales. Mais cette tactique était loin d'être satisfaisante. La jeune femme était émotionnellement fragilisée depuis quelques heures déjà et avait bien du mal à se maîtriser.

Meyer s'inquiétait de son état. Au moindre geste suspect, à la moindre alerte, elle risquait d'ouvrir le feu aveuglément sans vraiment se soucier de l'identité de la cible.

Ses yeux étaient cernés de rougeurs et son nez coulait. Son minois avait la teinte d'un cachet d'aspirine et la sueur perlait le long de ses tempes. Ses mains tremblaient et ses jambes flageolaient. Cette femme était, de toute évidence, profondément choquée.

Le capitaine ne voulait prendre aucun risque :

- Lieutenant Tadden. Dit-il en essayant de prendre un air convaincant. - Vous ne venez pas avec moi. Vous retournez au bas de cet escalier et vous n'en bougez pas. C'est un ordre.

Curieusement, la jeune femme, ordinairement frondeuse, ne le discuta pas et rebroussa chemin sans mot dire, telle une machine dont le programme était d'obéir sans sourciller.

- Qui est cette Sarah ? Demanda Cardinet au professeur.

- Je vous l'ai déjà dit, non ? Une ancienne « Éluë ».

Escarpe semblait agacé et passablement nerveux. Mais cela n'empêcha pas le praticien d'insister et de soulever d'autres voiles :

- Exact, vous nous l'avez dit mais ce que j'aimerais savoir c'est la raison de son revirement...

Samuel Escarpe lui jeta un regard sévère et secoua la tête :

- Croyez-vous que c'est le moment pour vous raconter une histoire ? Lui dit-il. - Grandissez mon vieux!

Soudain, non loin de là, provenant de derrière une rangée de tonneaux leur parvint un bruit suspect. Cela ressemblait à un frôlement dont l'intensité avait été multipliée par dix. Et puis il y eut ce râle bestial. La créature n'était pas loin et les deux acolytes étaient sur le point de la débusquer. Mais à leur grande surprise, ils ne découvrirent qu'une longue rangée d'énormes fûts, entassés les uns sur les autres et s'élevant à plus de quatre mètres du sol.

La chose paraissait se mouvoir avec une aisance incomparable. Les « Élus » ne percevaient d'elle que de légers souffles d'air, quelques mouvements fugaces...

Jean refusait de croire à ce qu'il avait pourtant vu. Sa raison lui commandait de quitter les lieux au plus vite et de sortir dehors en se tenant le plus loin possible loin de toute

cette folie collective. Mais quelque chose en lui, une petite voix qu'il n'arrivait pas à identifier, l'incitait à continuer sur cette voie et à admettre l'impensable.

Sa partenaire était, elle, déterminée à trouver le monstre et à le détruire. Il est vrai, songea-t-il, que ce démon avait assassiné sans vergogne la baby-sitter de ses enfants et menacé la vie de ces derniers. Il devait payer cet affront. L'arme pointée devant elle, l'œil aux aguets, elle progressait à pas feutrés dans l'allée, à l'affût de tout mouvement. Son cœur était sur le point d'exploser tant le rythme de ses battements était fougueux et la sueur détrempeait le col de sa veste. Sa bouche était sèche et ses mains moites commençaient à avoir de la difficulté à maintenir fermement la crosse de son Manurhin.

Jean la suivait en jetant un œil avisé derrière lui, au cas où l'immonde créature tenterait de les attaquer de dos, par surprise. Pour de multiples raisons et sans vouloir rentrer dans les détails de sa vie, l'homme avait rejeté de façon catégorique le port d'une arme à feu. Ainsi, ce fut les mains nues mais l'attention redoublée, qu'il osa avancer seul dans l'étroite allée. Curieusement, il percevait, depuis quelques temps déjà, cette petite musique dans sa tête. Une toute petite voix, telle une alarme insidieuse qui l'avertissait du danger et qui prenait soin de l'orienter avec justesse...

Cette fois, il en était certain, cette alarme ne cessait de retentir douloureusement dans sa tête. Il sut alors que sa partenaire allait droit à la catastrophe en filant devant elle sans prendre toute la mesure du péril encouru.

- Hep ! Fit-il pour la mettre en garde.

Elle se tourna vers lui, le regard assassin :

- Quoi ? Dit-elle sèchement.

Soudain, sans la voir, la créature tant recherchée se présenta devant elle, à quelques mètres de distance et Jean la vit. Son visage prit alors un teint blafard et ses yeux se figèrent, reflétant une frayeur sans nom. En examinant sa mine ainsi déconfite, Gordien comprit que cela venait dans son dos et que cela était prêt à la tuer...

A son tour, elle osa se remettre dans le sens de la marche et de faire l'amer constat que le danger se trouvait juste à proximité...

La créature, encore immobile, devait mesurer près de deux mètres. Plantée devant elle, figée telle une statue antique, cette repoussante réalité avait les courbes d'une femme mais le corps d'un reptile. De la tête aux pieds, il se couvrait de grosses écailles bulbeuses et de couleur noire qui, sous les néons du cellier, luisaient tels des saphirs.

Son visage avait su conserver les traits grossiers de l'ancienne Sarah mais différait réellement en empruntant les caractéristiques physiques du serpent. Ses yeux se résumaient à deux amandes d'un jaune vif au centre desquelles scintillaient deux minuscules billes noires. Son nez était ramassé et sa bouche ourlée, bordée de plaques écailleuses, dévoilait deux énormes crochets recourbés. Son crâne avait doublé de volume et s'étirait anormalement vers l'arrière.

Tel un crotale prêt à mordre, la créature ondulait lascivement son long cou, en suivant la cadence silencieuse d'un rituel méconnu.

Natacha n'eut pas le temps de presser la détente de son arme et fut violemment jetée au sol. Jean tenta d'intervenir en accourant vers elle mais fut immédiatement rejeté en arrière, comme un simple fétu de paille et parti, telle une ogive, heurter le mur bétonné, à l'autre bout de la rangée. Telle une poupée de chiffon désarticulée, son pauvre corps glissa et chuta par terre, sans vie.

La femelle Fénaïde jugea celle qui peinait à se relever, étendue à ses pieds et ricana en émettant un petit rire aigu :

- *Tu es à ma merci, à présent, chère Natacha.* Claironna-t-elle en empruntant une multitude de tessitures vocales superposées, de la plus grave à la plus inaudible. - *Où sont tes rejetons ? Où puis-je les dénicher enfin ?*

Natacha, curieusement, n'arrivait pas à se remettre debout. Elle agissait

frénétiquement ses jambes et ses bras comme un scarabée retourné mais ne parvenait pas à se redresser. Son adversaire avait dû lui jeter un sortilège qui la maintenait dans cette position ! Songea-t-elle alors, épuisée de s'être trop agitée.

- Tu peux crever ! Lui rétorqua-t-elle sur le ton de la défiance. - Pour ta gouverne, connasse, saches que tu viens de tuer la seule personne qui connaissait la cachette de mes enfants ! La créature leva la tête comme pour mieux se souvenir de ces actions passées. - Oui, poufiasse, il s'agit bien de cette pauvre vieille dame que tu viens à l'instant de couper en rondelle ! Elle seule savait !

La créature sembla contrariée. De rage, elle cracha tel un chat furibond et eut un mouvement agressif à l'encontre de sa proie.

- *Chier !* Gueula-t-elle.

- Pourquoi les veux-tu ? Lui cria Natacha.

La femme reptile la fixa longuement, pendant une longue minute...

- *Cela ne te concerne en rien, Humaine.* Dit-elle d'un ton condescendant.

- Je suis leur mère ! Protesta-t-elle vigoureusement en tentant de se débattre à nouveau pour se remettre en position verticale.

- *Pas pour très longtemps.* Ironisa la créature, en s'allongeant sur elle, de tout son long pour se retrouver face contre face, les yeux dans les yeux... - *Ton amie, madame Douet, je crois... Quelle charmante dame. Dévouée et tellement héroïque. Mais elle n'a pas résisté longtemps aux effluves et à la puissante colère des Fénéides... Je l'ai écrabouillée contre ce mur, comme on écrabouille un moucheron sur une vitre. Quelle tête elle a fait lorsqu'elle a vu ses entrailles dégouliner le long de ses cuisses !... De la gelée de groseille, bien juteuse...*

Natacha se détourna d'elle et de son regard hypnotique, la gorge gonflée d'émotion. Elle voulut crier et pleurer son désespoir et sa haine mais décida, dans un dernier acte de résistance, de ne pas dévoiler ses failles à cette odieuse créature.

- Salope ! Glissa-t-elle dans un infime petit filet de voix, évitant ainsi l'ouverture incontrôlable des vannes émotionnelles.

- *J'étais très mécontente, tu sais, chère Natacha. Tes deux bâtards n'étaient malheureusement pas chez elle. J'avais pourtant pris toutes mes précautions en sondant préalablement ton esprit, ce soir là, alors que tu te prélassais dans ce canapé...* Natacha eut un rire nerveux et irréprensible. - *Pourquoi ris-tu, pétasse ? Oserais-tu te moquer de moi ? Est-ce là un dernier réflexe lorsque l'on sait que l'on va bientôt rendre l'âme ?*

- Pas dégourdi, la miss ! Plaisanta Gordien, entre deux hoquets. - Mes deux enfants ont su se jouer de toi... Ils étaient bien chez madame Douet... cachés dans un placard de la salle de bain !

La créature se redressa de tout son buste et sembla à nouveau plongée dans ses noires pensées ou dans ses doutes.

- *Prometteurs, tes lardons, chérie.* Dit-elle d'un air réjoui. - *Le Maître avait vu juste, comme toujours. Il va me décerner une grosse médaille pour avoir bien travaillé !*

- Il te faudra d'abord les trouver !

- *Madame Larchaux, celle là, elle ne m'a jamais portée dans son cœur... Son carnet d'adresse doit bien se trouver quelque part ! Cette baraque est, certes, très grande mais je finirai par le dénicher ! La vieille sorcière a dû faire garder tes nabots par une de ses vieilles connaissances ! Je n'aurai qu'à procéder par éliminations... ce qui veut dire que je n'ai plus besoin de la maman...*

Elle ouvrit grande sa bouche putride. Natacha y entraperçut deux fins crochets recourbés qui croissaient en taille. La créature maintint son cou avec fermeté et le tourna avec vigueur. Elle visait la grosse artère, celle qu'elle allait bientôt percer pour y verser son venin mortel.

Gordien ferma les yeux et attendit patiemment la venue des ombres et du froid glacial. Elle allait passer de l'autre côté et partir loin, vers des rivages inconnus, sans pouvoir embrasser une dernière fois ses deux trésors. Une larme se forma au coin de sa paupière et

s'écoula, glissa, se faufila au creux de sa joue et finit par se pendre à la commissure de ses lèvres

A cet instant précis, elle perçut une détonation, puis deux et bientôt trois. A chaque fois, elle sentit le corps de la créature être secoué par de puissants soubresauts.

Le Fénaïde se dégagea de l'emprise qu'elle avait sur elle, desserra son étreinte et se releva avec une étonnante souplesse. Rageuse de n'avoir pu accomplir son acte mortel, l'ancienne Sarah se replaça en position d'attaque face à un nouvel agresseur et celui-ci répondait au nom de Stéphane Meyer.

Il avait déboulé comme un diable de sa boîte et vidait frénétiquement son chargeur sur elle tout en avançant, l'air plus que déterminé que jamais. Mais les balles ne l'atteignaient pas. Plus précisément, elles ne faisaient que ricocher sur sa cuirasse écailleuse. Système ingénieux que la Fénaïde avait mise au point pour ne pas réitérer ce qu'elle venait de subir. Une disposition étonnante propre aux Fénaïdes, faculté prodigieuse à pouvoir rectifier génétiquement, lors de leur régénérescence moléculaire, les moindres failles.

Meyer arriva au bout de son chargeur et l'éjecta immédiatement de son logement pour en armer un autre mais déjà, la créature maléfique était sur lui, à lui saisir la gorge et à le soulever de terre.

- *Voilà à quoi ça mène de vouloir se contenter d'être un « Élu » ! Professa-t-elle en sifflant. - Fragilité et faiblesse, vous n'êtes qu'un ramassis d'ordures ! Les Gardiens du Cercle n'ont plus la capacité à garder quoique ce soit ! Larbins de la Matrice, vous êtes voués à l'extinction !*

Brusquement, la créature paraissait décroître en force. Ses doigts griffus se détendirent et finirent par lâcher leur proie. Le capitaine se sentit libéré de cette pression et s'en dégagea prestement sans demander son reste.

La « chose » aux allures reptiliennes était prise de vertiges et de brusques vomissements. Elle rendait un flot ininterrompu d'une substance liquide, blanche et pâteuse et se tordait de douleur. Au bout d'un moment, elle échoua sur le sol, à quatre pattes et continuait à rendre ses tripes. Comme subitement affectée par un mal inconnu, la créature se sentait défaillir et perdre ses moyens. Quelque chose était en train de l'affaiblir, une force mystérieuse que Meyer et Natacha avaient du mal à définir...

La Fénaïde était prise de convulsions et de tremblements diffus. Gordien avait la sensation qu'elle souffrait réellement.

Soudain, ils remarquèrent que sa cuirasse écaillée était en train de progressivement s'évanouir. Sous cette protection réapparaissait le corps rosé d'une jeune femme aux cheveux courts et aussi noirs que ne l'est le charbon. Sarah Edberg renaissait sous leurs yeux.

Désarmée, nue, cette dernière prit alors conscience de sa situation présente et regarda autour d'elle, désarmée et en même temps, terrorisée.

- Comment se peut-il ? Dit-elle en tentant de cacher sa petite poitrine.

C'est alors qu'elle vit revenir vers elle un homme en complet bleu et elle comprit l'origine de son échec.

- *L'autre.* Murmura-t-elle, accablée. - Le frère.

Jean Chaudet approchait à grand pas, le bras tendu vers elle et la main ouverte, comme pour la maintenir dans cette position.

Gordien et Meyer relevèrent la tête et le virent. La preuve était faite que Jean était un « Élu » parmi les « Élus ». Un être d'exception qui, tout comme son jeune frère, avait le pouvoir de cent Gardiens. Et cette faculté mystique s'était enfin manifestée en lui et cela malgré ses doutes et ses dénis.

Sarah le regardait progresser vers elle, impuissante à combattre un tel degré de maîtrise. Elle se recroquevilla sur elle-même et vint s'asseoir contre une rangée de tonneaux, la tête baissée comme pour recevoir le coup de grâce.

- Mon seigneur et maître n'acceptera pas ma défaite. Il faut que tu en finisses avec moi. Frappe, *Gardien du Cercle* ! Frappe de toutes tes forces !

A ce moment, Escarpe, suivi de Cardinet accoururent vers eux :

- Attendez ! Cria le professeur à l'attention de Jean qui s'apprêtait à finir le travail. - Un instant, juste un instant !

L'homme en veste de tweed s'agenouilla devant la jeune femme aux cheveux courts. Elle gardait la tête baissée, comme pour marquer sa défaite.

- Bonjour Sarah. Dit-il d'une voix qui se voulait douce. - Dis-moi, pourquoi ton chef, enfin le *Maître* désire-t-il tant ces enfants ?

La créature daigna enfin tourner sa tête vers lui.

- Pour les manger. Dit-elle d'un ton goguenard, en le toisant avec mépris.

- Cesse de plaisanter maudite sorcière ! Hurla le professeur, vexé par cette attitude. - Pourquoi ces enfants ? Qu'ont-ils de si « spécial » ?

- Ce que toi tu n'as pas. Répondit-elle en prenant le masque du mépris.

- Qui est ton « Maître » ? Intervint Cardinet, voyant que la stratégie du professeur ne donnait rien de probant. - Quel est son nom ?

La créature leva le nez vers le jeune homme à lunettes.

- *Vilaine coupure, m'sieur, que vous avez à la tête !* Fit-elle remarquer en empruntant une voix masculine que nul ne reconnaissait. - Faut pas rester avec ça !

Mais le praticien était bien le seul à réagir à l'écoute de ce timbre si particulier. Il se mit aussitôt à blêmir et à reculer de quelques pas. Ce qui amusa le Fénéide, satisfait d'avoir pu toucher avec autant de justesse la sensibilité du jeune psy.

- Sérieusement, docteur, tu dois savoir mieux que quiconque le nom de mon seigneur et maître. Ajouta la perverse créature. - Tu l'as lu dans un ouvrage. Tu viens de le lire au détour d'un chapitre. Page XXXIV... En son temps, ce moineillon avait déjà découvert ce que Faure était incapable de trouver. C'était là, dans cette caverne obscure, inscrit sur une paroi rocheuse, tracé à l'encre de sang... C'était là. L'horrible vérité. Luigné l'a retranscrite dans ces pages et vous les avez parcouru avec délectation, doc' !

- De quoi parle-t-elle ? Demanda Meyer.

- Elle parle du livre de la bibliothèque. Celui que le professeur ne veut pas que l'on lise.

La voix venait de plus loin, du fond de cette rangée. Elle émanait de la jeune policière qui était restée en retrait, là-bas près de l'escalier, sur les recommandations de son chef. Daphné avait dans les yeux une expression ambiguë difficile à cerner, entre culpabilité et soif de revanche. Elle s'en voulait d'avoir failli de la sorte et de s'être montrée si coir.

- De quoi parles-tu, fillette ? Lui lança Escarpe.

- Je l'ai parcouru. Dit-elle avec cette même détermination. - Son auteur était ce moine cistercien. Il se nommait Mathieu de Luigné. Il vivait au Moyen-âge. Lui aussi était un « Élu » et il découvrit l'inavouable vérité. Pas celle que nous a racontée notre cher professeur ici présent, non. Une toute autre histoire, beaucoup moins glorieuse.

Celle qui fut Sarah Edberg jubilait de toute son âme. Elle avait su semer le doute et la zizanie parmi eux. Le vent de la discorde commençait à se lever...

- Racontez-nous professeur. Ordonna Meyer. - Que raconte ce bouquin ?

- Plus tard, capitaine. Répondit escarpe, visiblement embarrassé. - Occupons-nous d'abord de la créature.

Jean revint de sa torpeur et manqua de s'évanouir sous le coup de l'émotion. Jamais auparavant, il n'avait révélé de la sorte de si étranges pouvoirs. Il n'avait jamais cru à ces fadaises. Pour lui, le « Don » était le fruit d'esprits dérangés, des boniments de charlatans en manque de sensations fortes.

Soudain, Sarah fut à nouveau secouée de mille soubresauts. De sa bouche, ses oreilles et de ses narines s'écoulèrent des torrents d'un liquide épais et noir. La substance aqueuse, tel un écoulement purulent, paraissait ne jamais vouloir se tarir et commençait à s'étendre en une grosse flaque puante.

Edberg hurlait sa douleur et trépidait.

- Que lui arrive-t-il ? S'inquiéta Tadden, horrifiée en voyant le corps de Sarah se dessécher à mesure que le liquide s'échappait d'elle.

- Comme un abcès que l'on perce, intervint Cardinet, ce corps est devenu obsolète pour l'entité qui l'habitait jusqu'alors.

Sarah se flétrissait davantage pour devenir bientôt une enveloppe toute froissée alors que son « sang » entamait une course poursuite pour échapper à sa perte.

Dans un réflexe étonnant, le psychiatre courut vers l'établi où le capitaine et lui avaient fabriqué les balles spéciales et s'empara d'un flacon resté dans le confinement glacé du réfrigérateur, dans un de ses nombreux compartiments.

C'était le dernier flacon. Il ne contenait que dix centilitres de digitaline, suffisant pour stopper la progression malveillante de cette *Encre Ténébreuse* d'un tout autre genre. L'âme du Fénaïde se faisait la malle pour survivre à son hôte. Il fallait agir et vite avant qu'elle ne leur échappe.

Alors qu'un long filet noir et adipeux traçait sa route sur le sol bétonné du cellier, Cardinet entreprit de verser le breuvage salutaire en distribuant quelques gouttes ça et là... L'effet escompté ne se fit pas attendre et l'encre noire se changea bien vite en une ligne blanche, plâtreuse et figée.

Le Fénaïde était définitivement hors d'état de nuire, au grand soulagement de chacun.

Sarah Edberg n'était plus et cela depuis fort longtemps. Elle avait cessé de vivre et d'être elle-même au cours de l'année 1967. Un voile ténébreux avait recouvert son âme à tout jamais...

XII.

Seule dans le noir...

La femme était esseulée. L'obscurité ambiante renforçait le caractère sinistre du lieu. Tout y était vaste, du sol au plafond. Cette citadelle de pierre grise n'abritait que des courants d'airs, du silence et des toiles d'araignées...

Elle gravissait les marches avec la peur à ses côtés. De grandes marches pour un grand escalier orné de balustrades grossièrement sculptées.

La montée était emprunte de virages et se hissait en colimaçon vers des hauteurs insondables. Des torches éteintes surmontaient chaque recoin et un très léger filet d'air venait chatouiller les nids de poussière qui s'y accumulaient.

Dans ce profond silence, les échos régnaient en maîtres absolus. Ce calme était oppressant.

Catherine Chaudet avait la sensation diffuse et incertaine d'être constamment observée. Son « don » pour percevoir les choses invisibles était en alerte constante. Quelque chose se profilait à l'horizon. Cette tranquillité n'était qu'illusion, faite pour endormir les attentions les plus aiguës.

Ses talons claquaient en résonances. Ces dernières se perdaient dans les hauteurs du complexe pour s'évanouir à tout jamais. Dans ce royaume de nuit glacée, dans ce monde aveugle et sourd, le moindre mouvement prenait des proportions hallucinantes. Chaque froissement, chaque bruissement était perceptible.

Catherine ne souhaitait pas attirer l'attention sur elle et s'efforçait d'évoluer dans la plus grande des discrétions.

Les colonnes géantes soutenaient l'édifice tout entier. Massive, cette demeure aux allures antiques avait été autrefois le doux rêve de toute une communauté : les « Élus », ses ancêtres. Qui étaient-ils vraiment, quelle était leur histoire, d'où venaient-ils ? Elle ne pouvait le dire. Elle savait juste que ces êtres ressemblaient à s'y méprendre à des humains mais que leur mode de vie et leur technique étaient beaucoup plus avancés. Des racontars disaient qu'ils étaient le fruit d'un accouplement hors norme, celui d'un voyageur venu des étoiles et d'une femme humaine ayant vécu, elle et son clan, au temps de la Préhistoire. Mais ce n'était que des mythes. Il n'existait pas la moindre preuve de cette théorie farfelue. Juste un récit rapporté par un pseudo archéologue qui s'imaginait pouvoir décrypter des bas-reliefs réalisés sur la roche d'une grotte... Baliverne ! L'homme n'avait plus toute sa raison et avait fini par se donner la mort.

Elle avait pourtant entraperçu, plus bas, cet énorme bas-relief, une œuvre démentielle qui mettait en scène un banquet ou bien une assemblée de hauts dignitaires. Des hommes en toges, dix-sept exactement, mangeant, buvant et discutant entre eux. Qui avait exécuté cela ? Un « Élu » ?

Avait-elle vu une femme siéger dans cette assemblée ? Aucune. Elle sourit en secouant la tête. Pour une communauté prétendument évoluée, la parité n'était, hélas, pas de mise là non plus !

Catherine n'avait qu'un seul objectif en venant ici, s'enfermer dans cet étrange univers : retrouver et sauver son fils.

Louis était devenu un monstre, une sorte d'inversion de l'Élu, son « négatif » : un Fénaïde répondant au singulier nom de *C'hwann*. Mais au fond d'elle, elle ne s'avouait pas vaincu. Malgré tout ce que lui avait annoncé Escarpe, elle savait qu'elle était capable de

sauver l'âme de son enfant et le ramener avec elle, de l'autre côté du miroir. Volontaire, elle était décidée à tout affronter mais elle devait aller jusqu'au bout et tout tenter afin d'arracher son fils aux griffes démoniaques de celui que tout le monde nommait le « Maître ».

Rendu au dernier niveau, à plus de trente mètres du sol, elle reprit son souffle, adossée à un mur. Devant, elle percevait ce qu'elle prit pour une haute porte, tout au bout d'un ténébreux couloir.

Elle foula un parterre en damier noir et blanc et se souvint qu'il était semblable, hormis les dimensions, à celui qui recouvrait le hall d'entrée du château à Malrouve.

Derrière la balustrade en pierre grise, elle découvrit un immense espace vide, cerné par deux rangées de colonnes doriques. A chaque extrémité de ce lieu singulier, elle pouvait apercevoir une porte à double battants.

Elle prit le risque d'emprunter le corridor et de continuer droit devant elle sans s'occuper de ces portes.

Là aussi, le plafond était d'une hauteur vertigineuse. A tel point, qu'on avait grand mal à pouvoir le discerner avec force détail...

Des hululements sinistres berçaient l'ambiance mortifère de ce lieu inhospitalier. Un vent glacial s'y engouffrait et s'amusait à y siffler sa funeste mélodie.

Catherine n'hésita pas à pousser de toutes ses forces la haute porte qui lui faisait face. Celle-ci ne fit aucun caprice et lentement, s'ouvrit à elle dans un grincement caverneux...

Là, de chaque côté d'une pièce immensément grande, elle put apprécier des statues vaguement humaines montées sur des socles de marbre et entreposées dans des niches murales. Ces apparitions figées représentaient des hommes et des femmes en toges. Représentation idyllique d'une civilisation aujourd'hui disparue.

Catherine en était intimement persuadée : un âge d'or avait autrefois rimé avec cette citadelle et ceux qui l'habitaient. Une époque faste où ce peuple évoluait en parfaite harmonie sous l'œil vigilant et protecteur de la Matrice.

Au fond de cette vaste salle désertée, elle vit un trône ou ce qui pouvait s'en rapprocher. Cerné d'amples tentures poussiéreuses, ternies par les ans, le prestigieux siège, au revêtement serti de perles et de dorures, s'appuyait lourdement sur un piédestal en marbre blanc, veiné de gris.

Accrochés aux murs, des torches s'embrasèrent, irradiant le lieu d'une luminosité vacillante. Les ombres recommencèrent à se répandre et à s'étirer sous cet éclairage dansant et Catherine redoutait par-dessus tout les zones ténébreuses. Elles pouvaient servir de cachette aux esprits les plus retords. Elle entreprit donc de se rapprocher du royal siège, là où la pénombre perdait du terrain.

Au centre, elle fit face à une configuration des plus troublantes : un immense cercle tracé à même le sol, recouvert d'inscriptions cryptées. Ces dernières ressemblaient à s'y méprendre à celles que Catherine et le jeune Hirn avaient pu relever sur la margelle du vieux puits situé dans le cellier du château de Malrouve. Des marques profondes, creusées dans la pierre qui lui faisait penser à des caractères runiques. Escarpe avait partagé avec elle son intérêt pour les vieilles écritures, rattachées à de très anciennes civilisations et notamment celles appartenant à la culture nordique et germanique. Ainsi, elle avait eut le loisir de parcourir des pages d'inscriptions runiques rassemblées dans des ouvrages spécialisées. Bien qu'ayant toujours eu un intérêt limité pour cette thématique, son esprit avait néanmoins gardé le tracé significatif de ce dialecte ancestral.

Sur le coup, lors de leur descente dans le cellier, en compagnie du défunt Hirn, elle n'avait pas fait le rapprochement avec les cryptogrammes du puits. Mais à cet instant, devant ce gigantesque cercle, elle se souvint.

S'agissait-il vraiment de runes, elle ne pouvait le certifier. Elle n'était pas experte. Elle notait simplement l'étrange rapprochement des différents caractères...

Elle s'agenouilla et visualisa plus intensément ces courbes et ces ambages, ces dessins

particuliers, simplistes et complexes à la fois.

Catherine était intimement convaincue que ce cercle était le point d'origine de tout un mécanisme savant que l'on pouvait actionner à condition d'en posséder la clé.

Ces symboles, au nombre de quatre avaient été comme marqués nettement dans le sol par un procédé très avancé.

Machinalement, elle posa sa main dans l'un de ces quatre creusets en redoutant l'aspect irréversible de son acte.

La main fébrile caressa le profond sillon et suivit avec soin les courbes du symbole. Soudain, une intense luminosité bleutée émergea de sous sa paume et embrasa entièrement le sillon ! A ce moment elle entendit un sourd grondement et sentit une légère vibration. A sa gauche, un bloc monolithique émergea du sol et s'éleva verticalement dans un bruit de chuintement.

L'objet, poli de façon parfaite, avait l'aspect d'un rectangle et devait bien mesurer plus de trois mètres de haut.

Catherine, agenouillée, comprit alors que chaque symbole ainsi tracé correspondait au déclenchement et au jaillissement d'un de ces monolithes. Elle réitéra donc son action à trois reprises et à trois reprises, d'autres blocs de même type, apparurent, sortant prestement du sol...

Deux paires de miroirs géants, se faisant face autour d'un cercle, cet aspect des choses était singulier. Quel secret insondable ces blocs polis, de couleur noire, pouvaient-ils dissimuler ?

Péniblement, Catherine se releva et étudia de plus près ces formes singulières. A quoi servaient-elles ? Qui ou quoi les avait placées là, à cet endroit précis.

Catherine força sa chance en contournant l'objet pour venir devant, lui faire face. Cette surface abrupte et froide lui renvoyait son reflet. Comme dans un miroir quelque peu déformant, elle put s'admirer et constater que son visage était marqué par la fatigue. Traits tirés et poches sous les yeux, elle avait pris dix ans en pleine face. Ses cheveux défaits avaient passablement blanchis et ses rides au front étaient davantage soulignées.

Soudain, la surface du monolithe émit des grésillements suspects et d'un coup, une autre image apparut ! Catherine, époustouflée par ce brusque changement, put entrevoir un étrange décor. Murs voûtés, carrelage blanc, couleurs criardes et affiches de pub, elle reconnut sans mal le décorum d'une station de métro parisien. Un encadré indiquait précisément son nom : station « Monge ». Elle la connaissait bien. Elle y prenait souvent la rame, juste après avoir quitté l'appartement de son fils.

Pourquoi une telle image ? Elle concevait qu'il devait exister un lien entre cette projection insolite et Louis.

Perplexe, elle décida d'aller prospecter ailleurs et de visualiser la surface d'un deuxième monolithe. Elle se tourna et constata que les trois autres quadrilatères étaient eux aussi allumés et qu'ils laissaient entrevoir d'autres images. Ainsi, Catherine vit un paysage mortifère, aride où reposait, au creux d'une petite colline, une étendue d'eau saumâtre. Au haut de cette bosse rocailleuse, elle aperçut la silhouette inquiétante d'un moulin en piteux état. A l'autre extrémité, un troisième objet renvoyait la représentation d'une demeure antique, agrémentée de colonne et d'un atrium. Enfin, la dernière image était celle d'une rue déserte où s'alignaient des deux côtés de charmantes maisonnettes accolées les unes aux autres. La nuit recouvrait le macadam détrempe de cette étroite artère et Catherine n'eut aucune difficulté pour reconnaître ce lieu puisque sa propre maison y figurait.

Ces endroits lui étaient familiers. Le moulin dévasté et le domus romain avaient orné les murs de la chambre que se partageait Jean et son jeune frère pendant des années. Encadrées, ces photographies sortaient tout droit d'un magazine géographique : un paysage d'Andalousie, pays de Cervantès et de son héros emblématique et une demeure romaine

située au pied d'un Vésuve endormi.

Lui revint alors les cauchemars de son benjamin. Pendant des années durant, Louis se réveillait en criant et en pleurant, les draps trempés d'une sueur glacée. Sa mère avait l'habitude d'aller le reconforter en pleine nuit. Il se disait poursuivi par un monstre terrifiant. Ce dernier vivait dans la demeure d'en face. Une maison inoccupée depuis des années. Une créature était tapie là-bas, dans les profondeurs d'une cave dont la porte était située juste sous la cage d'un escalier en bois gris et vermoulu...

Il lui avait décrit à plusieurs reprises à quoi ressemblait ce monstre nocturne et bizarrement, pendant toute cette période d'insomnie répétée, cette description ne variait pas d'un iota ! Derrière cette porte en bois mité, apparaissait à celui qui osait l'ouvrir, une épaisse brume. Peu à peu, s'y dessinait la masse éthérée d'une entité ancienne. Dans ce brouillard duveteux apparaissaient une forme indistincte et instable mais réelle, une essence fantomatique qui s'agitait de façon démentielle et menaçante pour celui qui s'en approchait de trop près. Cette chose inconstante hantait les nuits du gamin. Celui-ci insistait sur le fait que cette repoussante incarnation spectrale se voyait dotée d'une centaine de mâchoires aux dimensions variées, toutes munies de dents carnassières destinées à dévorer quiconque franchissait le seuil de cette pièce obscure...

De façon étonnante, Louis lui avait dégotté un nom. Comment l'avait-il trouvé, elle n'aurait pu le dire mais le gamin avait baptisé cette immonde créature d'un curieux sobriquet dont lui-même ignorait la provenance : « *Bam'Shor* »...

Bien entendu, Catherine n'avait jamais adhéré à ces fadaises mais s'était néanmoins inquiétée de l'équilibre mental de son rejeton.

A présent, elle pouvait constater sa méprise : Louis voyait des choses depuis sa plus tendre enfance parce qu'il partageait cet étonnant pouvoir familial, ce fameux « don », fierté génétique des *Élus* et de tous leurs descendants.

Mais son fils était différent. Il se démarquait nettement des autres Gardiens. Sa faculté psychique était bien plus accrue. Elle savait pertinemment que ses enfants étaient le fruit d'une union entre deux *Élus* et que cela entraînait assurément un potentiel non négligeable chez leur progéniture.

A présent, Catherine se demandait ce que ces représentations pouvaient bien cacher. Quatre décorums différents les uns des autres. Qu'abritaient-ils au juste ? C'est alors que lui revint les révélations qu'Escarpe lui avait délibérément confiées dans l'intimité de son salon rouge : les démons archaïques avaient été bannis et exilés dans des mondes figés. Des espaces dimensionnels, des géôles situées hors du temps...

Ainsi donc, ces quatre symboles tracés au cœur de ce grand cercle nommaient explicitement ces quatre puissants Fénéides, ceux-là même qui avaient osé défier l'ordre établi et en premier lieu, le sage Fenrod. Depuis cette épisode, leurs dépouilles croupissaient dans les profondeurs insondables du domaine Malrouve et leurs esprits n'en finissaient pas de se morfondre dans le désespoir et la haine.

Malgré tout, ces âmes damnés étaient capables de tisser des liens avec certains dormeurs et cela, par l'entremise d'un lien télépathique et onirique.

A cet instant de sa réflexion, Catherine perçut une présence. Une onde malfaisante inonda son esprit et elle sut alors qu'une redoutable entité l'épiait.

- Qui est là ? Dit-elle d'une voix peu assurée. - Je sais que vous êtes ici. Montrez-vous !

A ce moment précis, elle se savait particulièrement vulnérable et redoutait le fait que cela se lise. Elle savait fort bien que les démons avaient cette faculté de lire aisément dans les âmes quand ces dernières ressentent la peur.

Elle eut subitement l'intuition que quelque chose autour d'elle venait juste de se modifier. Un détail dans le décorum qui l'entourait et bientôt, elle sut.

Sur le trône, un individu vêtu d'un ample manteau pourpre, le visage entièrement occulté par une large capuche, paraissait la regarder sans broncher.

Catherine s'avança vers lui, dépassant le cercle mystérieux et osa l'affronter en bombant fièrement le torse pour lui démontrer sa force et sa détermination.

- *Oh !... Pas besoin de toutes ces simagrées, chère Catherine.* Fit remarquer l'individu d'une voix caverneuse. - *je sais qui tu es et ce que tu vaux.*

Catherine parut brusquement désappointée, comme troublée par ces révélations.

- Je suis censée vous connaître ? Demanda-t-elle, soupçonneuse. - C'est donc vous, le soi-disant « Maître » ?

L'individu ricana. Il appréciait le côté effronté de cette femme. C'était là le signe d'un caractère bien trempé, une qualité qu'elle ne devait qu'à ses origines et à sa lignée.

- *Pour les autres, je suis effectivement le « Maître ».* Mais à tes yeux, je veux être simplement un allié et peut-être même un ami.

- Où est mon fils ?

- *Louis n'est plus, Catherine. Tu m'en vois profondément navré. C'hwann l'a terrassé et s'est emparé de son enveloppe charnelle. Il siège désormais à mes côtés. J'aimerais que tu en fasses de même...*

XIII.

L'horrible vérité...

Jean était resté dans la pénombre d'un salon. Plongé dans ses pensées les plus intimes, il fixait un point invisible situé dans la pièce, engoncé dans le fauteuil brodé de motifs floraux et l'esprit perturbé...

Durant tout ce laps de temps, entre la mort de cette chose qui, autrefois s'était prénommée Sarah et les premières lueurs d'un petit matin assez pâle, il songeait à ce qu'il était et à ce qu'il risquait de devenir. Tous les Élus avaient cette épée de Damoclès perchée au-dessus de leur tête. La menace de se transformer en monstre à tout moment. Ne pas dépasser les limites, rester sur le droit chemin et ne s'en écarter sous aucun prétexte, sous peine de se voir mourir et de renaître sous les traits abominables d'un être voué à la destruction et au chaos...

C'était là la fin tragique de son petit frère, Louis. Pour une raison qui lui était inconnue, au fond de lui, il savait à présent que son cadet n'était plus et qu'il avait rejoint le contingent de l'enfer éternel... Louis était un Fénéide, tout comme Sarah l'était devenu.

Leur mère croyait en sa repentance et en un improbable retour mais lui savait son frère condamné à errer dans les fournaies ténébreuses, quelque part, tout au fond d'un gouffre sans fond, bouillonnant de lave.

Il leva lentement sa main puis l'autre et se mit à les regarder trembler avec un sentiment mitigé, entre étonnement et frayeur. Comment avait-il pu réaliser cela ? On lui avait dit qu'il était détenteur de facultés psychiques extraordinaires, d'un pouvoir hérité de ses ancêtres. Ses parents avaient le même ainsi que son jeune frère. Une famille de surdoués, en quelque sorte ! Pensa-t-il en esquissant un sourire plein d'amertume.

Mais Jean se refusait toujours à y croire. Pourtant, il avait bien senti cette chaleur étrange le traverser de la tête aux pieds et cette sensation de dépassement de soi qu'il avait éprouvé lorsque, paniqué, il voulu tirer Natacha des griffes de cette créature reptilienne.

Avait-il rêvé ? A en juger par les regards que lui adressaient ses nouveaux équipiers, la réponse était forcément négative.

La peur avait engendré cette réaction en chaîne. Comme transcendé, Jean avait puisé au fond de son être, dans les méandres de son subconscient pour en sortir cette singulière énergie.

Lui aussi, était donc un Élu et plutôt deux fois qu'une !

C'était effrayant de songer à cette puissance. Comment pouvait-il la canaliser et la dominer pour l'utiliser à bon escient ? Comment être certain que cette énergie soit exclusivement bénéfique ?

- Je suis là. Lui dit une voix sorti de nulle part mais qui lui était pourtant si familière.

- Vous m'espionniez, professeur ? Demanda Jean.

Escarpe, plus jeune de trente ans, s'avança vers lui d'un pas feutré.

- J'entends la moindre de vos pensées, Jean. Une des toutes nouvelles bizarreries héritées de mon court séjour à Argoterra... Un petit remontant ? Lui proposa-t-il en lui indiquant les tiroirs du bas de la bibliothèque.

- Tout dans le même meuble ! Fit remarquer Jean. - Pratique, ce minibar !

Escarpe s'empara d'une carafe à demi remplie et de deux verres à whisky et les disposa sur le rebord du secrétaire.

- Je pense qu'un petit remontant vous fera le plus grand bien, monsieur Chaudet. Proposa le professeur en versant le liquide ambré. - Car je pense savoir ce que vous ressentez à cet instant précis. Je l'ai moi-même senti.

- Où sont passés les autres ? Demanda Jean.

- La jeune policière et Natacha sont allés se coucher au premier étage. Quant au capitaine Meyer et au docteur Cardinet, ils s'affairent à effacer les traces de cette terrible intrusion.

Le professeur lui tendit un verre et alla s'asseoir juste à côté, dans le canapé.

Jean porta le nectar à ses lèvres et en but une petite gorgée, le visage grimaçant.

- Qu'est-ce que c'est ? Dit-il. - armagnac ?

- Calva. Répondit Escarpe d'un air amusé. - Vous n'êtes pas très alcool !

Jean fit un « non » ostensible de la tête.

- Pas vraiment. Mais je reconnais que ça fait du bien.

Les deux hommes respectèrent un long silence tout en sirotant leur verre.

Jean Chaudet dévisageait l'homme en veste de tweed. Il paraissait apaisé, comme si tout ce qui venait d'avoir lieu n'avait eu aucun impact. C'était un être emplis de mystères, se dissimulant derrière un visage étonnamment émacié et un nez assurément aquilin.

- Vous connaissez bien ma mère ?

L'homme se figea et lui jeta un regard inquisiteur.

- Catherine ? Je la connais assez bien. C'est une femme courageuse. Une femme étonnante. Je regrette qu'elle ait ainsi perdu son fils, votre frère.

- D'après ce que j'ai cru comprendre, vous avez aussi perdu un être cher.

Escarpe acquiesça d'un mouvement de tête.

- Mon fils. Je ne le connaissais pas. Je ne savais pas que j'avais un enfant... J'ai eu une aventure, autrefois, avec sa mère... Elle m'a caché le fait que j'étais devenu père. Je ne l'ai appris que très récemment. Alors, je ne peux pas dire que votre mère et moi partageons la même peine...

- Qu'est-il devenu ?

- Comme votre frère, il est passé de l'autre côté, dans le camp des ennemis. Il se fait appeler *Kounaar*.

- Pensez-vous que ma mère ait raison d'espérer ?

- Sauver Louis ? L'homme hésita. - Sincèrement, je vous avouerai que je suis très pessimiste. Louis n'est plus. Son âme est définitivement perdue. Il est désormais *C'hwann*, un redoutable démon.

Jean sentit le nœud qui lui serrait la gorge. Il avala une grosse rasade de calva, espérant atténuer cette impression d'étouffement.

- Mais je peux me tromper ! Ajouta Escarpe.

- Merci de vouloir me donner de l'espoir mais je suis capable d'affronter la réalité... Et vous ? Quand avez-vous su ?

- Durant l'automne 1952. Confia Escarpe, le regard perdu dans ses souvenirs. - J'étais encore un môme. Je vivais avec mes parents dans une maison à la campagne, du côté de La Possonnière, à quelques kilomètres d'Angers. Mon père était instituteur. J'ai perdu ma mère alors que je n'avais que trois ans.

- Fils unique ?

- J'avais une sœur aînée : Sophie. Elle est décédée depuis peu. Elle aussi avait le « don ». Elle en a souffert... Bref, à l'âge de vingt ans, j'ai entendu parler de cet endroit et de son propriétaire, un certain monsieur Larchaux. C'était une vieille connaissance de mon père. Il était à la tête d'une étrange confrérie. Un groupuscule réunissant des gens comme nous. Pierre Larchaux a été mon mentor. Il m'a appris à maîtriser le « don » parmi d'autres disciples.

Jean épongea discrètement, à l'aide d'un mouchoir en papier, une sueur qui commençait à perler le long de ses tempes.

Escarpe lui adressa un sourire de compassion.

- Les contrecoups émotionnels. Lui dit-il. - Vous avez subi un choc. Certains s'y font, d'autres en souffrent jusqu'à épuisement. Le « don » est une force qui vit à l'intérieur de nous, au plus profond de nos entrailles. Nous devons la surmonter et l'appivoiser avant qu'elle ne nous ronge. En ce qui vous concerne, Jean, vous avez un potentiel d'une rareté exceptionnelle. Vous saviez, au fond de vous, que vous le possédiez mais vous avez préféré jouer la carte du rejet. Méfiez-vous, Jean, suivez mon conseil. Faites-vous rapidement à cette idée : vous êtes un Élu et vous devez l'admettre une bonne fois ! C'est pour votre bien, croyez-moi sur parole.

- Et vous, comment avez-vous découvert que vous étiez différent des autres ?

- C'est très simple. Avoua le professeur en se mirant dans le reflet ambré de son verre. - Mon père me l'a dit lorsque j'étais encore petiot. Il n'a jamais voulu me cacher quoique ce soit. Il a pris en charge les premières années de ma formation jusqu'à ce qu'il me confie à son ami Larchaux.

- D'où vient ce « don » ?

- C'est une énergie venue d'ailleurs, véhiculée par un être « porteur » nommé « Voyageur Céleste ». L'être merveilleux, garant d'un équilibre cosmique, démiurge et grand bâtisseur de mondes, est venu à nous, sur Terre et à fondé notre peuple, les Élus, en se liant à une tribu primitive. Et nous, les descendants de cet être venu des étoiles, nous sommes devenus les légitimes légataires d'un authentique pouvoir que nous devons préserver. Ce voyageur nous a laissé un présent inestimable...

- La Matrice ? Devina Jean.

- Oui. La Matrice... Aujourd'hui, cette entité est bien malade et il est de notre devoir de la préserver. C'est la raison de votre présence ici, parmi nous, Jean.

- Je veux tout d'abord retrouver ma mère. C'est mon principal objectif. Ensuite, je repartirai pour Paris et retrouverai mon travail et mon quotidien.

Escarpe secoua la tête, comme s'il s'était déjà préparé à ce genre de réaction.

- Rien ne vous force à devenir un Élu, Jean. Dit-il d'une voix feutrée. - Mais je vous le répète, c'est votre nature. C'est en vous. Fuir ne vous aidera pas. Au contraire !

- Et vous, cette condition d'Élu ne vous dérange aucunement à ce que je vois ! Lui rétorqua Jean.

Escarpe marqua un temps de réflexion au cours duquel son visage parut se durcir.

- Il est injuste que nous ne soyons pas comme eux. Murmura-t-il en manipulant le verre entre ses doigts.

- Comme qui ? Demanda Jean.

Le professeur émergea de sa brusque torpeur et prit alors conscience de l'endroit où il se trouvait. Il se redressa dans le canapé et posa délicatement son verre pas encore vide sur la tablette qui lui faisait face.

- Encore une fois, ayez confiance en vous, Jean. Dit-il d'une voix plus scandée. - Vous n'avez pas conscience de votre valeur ! Mais je ne suis pas inquiet. Cela viendra. Peut-être même au cours de cette périlleuse mission... Ayez confiance en vous !

- D'après vous, vous qui êtes allé là-bas, est-ce que ma mère court un réel danger ?

Escarpe fixa la tablette et son verre.

- Je ne veux pas vous mentir, Jean. Pas à vous. Dit-il sur un ton mesuré. - Catherine sait ce qu'elle fait. Mais il faut nous hâter. Le temps est compté. Celui de la Matrice comme celui de votre mère. Comme le nôtre et celui de ce monde.

- Vous êtes bien pressé de retourner là-bas ! Claironna la voix si reconnaissable de Cardinet, debout, dans l'encadrement de la porte, une pelle à la main, la chemise maculée de terre et le visage ruisselant de sueur. Son regard brillait d'une étrange de lueur.

- Que voulez-vous dire, Docteur ? Lui demanda Escarpe qui, étrangement, avait perdu

soudainement de son assurance paternaliste.

- Ce bouquin que nul ne doit lire, professeur. Où le cachez-vous ?

- Vous recommencez. Grommela Escarpe. - Ce n'est guère le moment de vous montrer aussi puéril !

- Je crois que nous avons le droit de connaître le fin mot de cette histoire, professeur. Lança Meyer, apparaissant dans le dos du psy.

- Pourquoi ces pelles ? S'étonna Jean en notant que le capitaine en détenait une.

- Il fallait bien se débarrasser des corps. Répondit le flic, la figure toute aussi sale. - Le jour pointe son nez. Nous avons fini à temps ! Un gros trou dans le jardin. Il a fallu le creuser sans se faire voir, ensevelir les deux corps et ensuite, le reboucher... Désolé de ne pouvoir donner une sépulture plus décente à madame Larchaux.

- Professeur ! Insista Cardinet.

- Très bien. Consentit l'homme à la veste en tweed. - Si vous insistez...

- Nous insistons. Intervint Tadden, se faufilant entre les deux hommes, suivis d'une Natacha à peine éveillée.

- je vois que tout le monde est là pour que papa Escarpe leur lise une belle histoire avant d'aller au dodo! Ironisa le professeur.

Tous se groupèrent dans le petit salon, confortablement installés sur le canapé et le fauteuil, suspendus aux lèvres du professeur. Tous écoutaient d'une oreille attentive le récit qu'il était en train de construire autour d'une légende, celle du sage Fenrod.

L'homme se reversa un verre de scotch pour se donner de l'entrain et commença à déambuler dans la pièce, entre la bibliothèque, la tablette en verre et le secrétaire d'époque.

- Parmi les Conseil des Dix-sept, d'après les fameux écrits de Luigné, apparut un schisme. Quatre Élus contestèrent la décision de Fenrod, ce qui n'était pas admissible, selon le règlement du Cercle. Ces quatre félons furent bannis de la congrégation parce qu'ils souhaitaient faire une alliance durable avec les Humains.

- Les Andes ? Coupa Cardinet.

- Oui, la tribu du roi Gowern.

- Je croyais que ces renégats détestaient les humains ! Fit remarquer Tadden.

- C'est ce que la plupart des Élus pensent aujourd'hui encore mais l'histoire n'est pas tout à fait exacte et Luigné l'a découvert en décryptant une fresque que lui et ses compagnons cisterciens découvrirent dans un recoin inaccessible ou presque d'une grotte située sous le tumulus. Pour des raisons que j'ignore, ce lieu a été enseveli depuis par un accidentel éboulement...

- Accidentel, vraiment ? Dit Cardinet, d'une voix pleine de sous entendus.

- Continuez, professeur ! Gronda Meyer, impatient de connaître la suite de l'histoire.

- D'après cette même fresque, les quatre félons furent bannis dans des mondes figés, sans espoir de retour. La désobéissance n'était pas tolérable et était passible de mort. Mais le conseil leur trouva des circonstances atténuantes et commua la première instance en bannissement définitif... Par de sombres incantations et des sortilèges encore inconnus, leurs esprits furent dissociés de leurs enveloppes charnelles, des portes furent ouvertes et les quatre Élus envoyés dans ces univers créés pour la circonstance, des mondes figés, dénués du moindre espoir. Quant à leurs corps sans âmes, ils furent emprisonnés dans les profondeurs du tumulus, sous des mètres et des mètres de roches, sans espoirs de retour et cela jusqu'à ce que la mort survienne et les change en tas de poussière... A vrai dire, Fenrod et la majorité des Élus composant le conseil, rejetaient l'idée même d'une alliance avec les Andes, juste une coopération marchande. Ne pas fusionner les deux communautés et ainsi sauvegarder la pureté de la race. Bam'Shor et les trois autres condamnés ne devinrent pas des démons maléfiques, juste bon à vouer leurs nouvelle condition à propager le Mal et le Chaos autour d'eux, comme l'a cru Faure et la grande majorité des Élus, non. Ils ne devinrent pas des seigneurs Fénaïdes. Mais là où leurs âmes furent envoyées, dans ces mondes sans

évolution possible, elles se muèrent bien vite, au cours des siècles, en entités particulièrement instables et donc dangereuses. Ces esprits furent rongés par une soif de vengeance et très vite, ils se mirent à muter en d'horribles choses. Ces quatre déments errent toujours dans ces univers du rien et leur puissance destructrice se conjugue avec la puissance de leur haine à l'égard de Fenrod et de tous ceux qui l'ont approuvé dans ses choix. Ouvrir les portes de ces prisons serait pure folie ! Un véritable *tsunami* s'abattra alors sur Argoterra ainsi que sur notre monde !

- Pourquoi parlez-vous d'un schisme ? Releva Gordien.

- Parmi les Élus, il existe désormais deux courants de pensée : d'un côté, l'affaiblissement du « don », considéré par certains comme une tare et un handicap notable, par le biais de croisements successifs avec les Humains jusqu'à ce que celui-ci ne soit plus et d'un autre côté, la sauvegarde de ce fameux héritage en préservant le plus possible la pureté génétique de notre communauté.

- Quelle est votre positionnement, professeur ? Interrogea Meyer.

- J'étais le disciple de Larchaux et avant, celui de mon propre père. Et tous deux préconisaient l'*eugénisme* à tout prix ! Fenrod et ses partisans étaient dans le vrai. Nous ne pouvons laisser notre « don » se tarir. Ce serait criminel. Un impardonnable gâchis ! Comment pourrions-nous garantir la protection de la Matrice sans cette particularité qui nous définit ?

- Qu'est-il arrivé à ce moine ? Demanda Jean.

- Luigné ? Il fut assassiné par ses pairs et enterré quelque part, sur les terres de Malrouve. Ses écrits furent saisis et détruits. Seul, par miracle ou par malchance, cet exemplaire parvint à subsister.

- Pour quelles raisons ne l'avez-vous pas brûlé ? Poursuivit Natacha.

- J'ai beaucoup de mal à détruire les ouvrages anciens. Avoua Escarpe. - C'est ma faiblesse ! J'ai préféré le dissimuler. Depuis, nous nous sommes efforcés à tronquer la vérité. Les erreurs de décryptage commises par Auguste Faure étaient pour nous du pain béni ! Sa version de *La Cosmogonie du Cercle* devait être la seule et unique version de l'histoire des Élus. Malheureusement, les événements ont joué contre nous. Fenrod n'était pas aussi sage qu'on le prétendait. Il voulait continuer à vivre, au-delà de la raison, afin de veiller à la juste application de ses préceptes. Le seul moyen pour devenir un immortel était de faire le sacrifice ultime et de devenir un...

- Fénaïde ! Comprit Meyer.

Escarpe opina légèrement du chef, l'air emprunt de regret et les yeux baissés sur ses mains jointes.

- Je ne souhaitais pas que des Élus tels que vous puissent lire cet ouvrage interdit. Qu'auriez-vous alors pensé de notre congrégation ? Nous devons vous mentir, Larchaux et moi-même. L'essentiel n'était pas de savoir si Fenrod était aussi sage qu'on l'avait dit. L'essentiel était de veiller à ce que la Matrice aille bien, pour notre salut à tous, le nôtre et celui des êtres humains qui nous sont chers...

- Fenrod était un cinglé ! Lança Tadden.

- Un vrai despote, oui ! Continua Meyer.

- Une saloperie de seigneur Fénaïde, protesta Cardinet, trahissant sa cause pour laquelle nous nous battons depuis des lustres, depuis de nombreuses générations !

- Nous défendons un mensonge depuis tant d'années ! Ajouta Meyer, rouge de colère.

- Mais alors... réalisa Jean, hébété. - Fenrod est toujours vivant, bien vivant ! Dans ces conditions, serait-ce possible, voire envisageable de penser qu'il pourrait être... Le « Maître » ?

A cet instant, un silence de plomb s'abattit sur la maison et tous attendirent le lever du soleil sans pouvoir fermer l'œil de la nuit ou ce qu'il en restait, l'esprit commotionné par d'effarantes révélations qui venaient de les frapper de plein fouet et sans crier gare...

XIV.

Crépuscule...

Cyrielle se réveilla en sursaut.

Son cœur battait fortement. Haletante, la bouche sèche, elle cherchait désespérément un second souffle.

Elle avait fait le même cauchemar. Cet homme, jeune, le cheveu en bataille, habillé de noir de la tête aux pieds, le visage blême, déformé par un sourire sadique, qui ne cessait de la menacer en la poursuivant dans un sombre dédale de couloirs et de portes...

Qui pouvait être cet individu ? Elle l'ignorait ou bien ne s'en souvenait pas.

Elle avait néanmoins eu le temps de remarquer la boursouffure qui lui ceinturait le cou, comme la marque d'une vieille meurtrissure.

Cet inconnu devait avoir à peine vingt ans. Il hantait de sa malfaisante aura des lieux qui lui étaient familiers. Ce fut en reprenant enfin ses esprits qu'elle se souvint. Cette maison qui lui était apparue comme vaste et inquiétante était celle que son époux et elle avaient acquise depuis peu.

Cette demeure dans laquelle elle avait assisté à l'enlèvement impromptue de sa petite famille, au cœur d'une nuit sans Lune.

La jeune femme réalisa enfin qu'elle était allongée depuis des heures interminables dans un lit d'hôpital.

Elle était parvenue à s'extraire de cette maison, à ramper jusqu'au bas des escaliers du grand perron et à se cacher dans ce trou à rats, situé juste en bas. Elle avait attendu du secours, dans la fraîcheur de la nuit et avait fini par perdre connaissance dans ce lieu si répugnant.

Quelque chose les avait attaqués en pleine nuit.

Un bruit venant de la cuisine, au rez-de-chaussée et son mari qui, aussitôt, s'en va vérifier.

Elle se revoyait descendre à son tour l'escalier menant au hall d'entrée, visualiser la porte de la cuisine entrouverte et percevoir des murmures.

Cyrielle se vit à nouveau pousser la porte dans un léger grincement et voir Grégory raisonner sa fille. Cette dernière avait fait un mauvais rêve et avait été victime d'une énième crise de somnambulisme.

Puis, sans prévenir, elle fut témoin d'un évènement insensé. Des silhouettes blanches, deux ou trois, hideusement nues, émergeant du cellier, firent irruption dans la pièce et se jetèrent à corps perdu sur le père et sa fille !

Elle pensait avoir crié. Il lui était impossible d'effectuer le moindre geste. Son corps était aussi lourd qu'une enclume. Impossible de bouger ! Tétanisée, elle luttait de toutes ses forces pour se défaire de sa torpeur ankylosée et y parvint au bout de quelques minutes qui paraissaient des heures...

Et puis survint la vision brouillée et cet instinct de survie qui vient prendre le relais. Cet ultime réflexe qui, bien des fois, nous sauve la mise en nous sortant de situations inextricables...

Elle se souvint des murs qui bougeaient, des bruits amplifiés et d'une agitation extrême. Elle ne trouvait pas d'explication logique au fait qu'elle se soit retrouvée, comme

par miracle, sur les marches du perron.

Ses souvenirs étaient chaotiques. Elle ne se souvenait précisément que d'une seule chose : un terrible sentiment de frayeur et un goût de sang dans la bouche...

Seule dans son lit, le cheveu défait et les draps trempés d'une sueur glaciale, elle perçut les « bip » émis par les appareils électroniques qui composaient son espace ambiant. Elle discernait les voyants verts dans l'obscurité qui ne cessaient de clignoter par intermittence...

Elle se palpa énergiquement et constata qu'elle était légèrement vêtue. Cyrielle voulait avoir des nouvelles et connaître exactement l'avancée des recherches. Elle défit un patch reliant un fil à une machine depuis sa poitrine, le jeta rageusement à terre et sortit de son lit. Le sol était froid.

Les stores tirés de sa fenêtre laissaient entrevoir le mince filet cuivré d'un jour agonisant...

Ses yeux s'adaptèrent vite à l'obscurité et avec aisance, elle atteignit la porte qui donnait dans le long couloir. Ce dernier était vide et baignait encore dans une lumière blanche et électrique.

Lui parvenaient des bruits diffus et lointains.

Cyrielle retourna discrètement dans sa chambre et ouvrit un placard situé juste à côté de sa couche. Elle n'y trouva aucune affaire personnelle. Pas le moindre pantalon, le moindre T-shirt... Rien d'étonnant à cela ! Pensa-t-elle. Les secours l'avaient trouvée en petite tenue, dormant dans la pauteur de ce bouge infect...

Il lui fallait trouver des affaires de rechange. Elle songea alors aux chambres voisines ou au vestibule situé tout au bout du couloir dans lequel les infirmières avaient l'habitude d'y entreposer quelques affaires de rechange.

Elle décida alors de passer à l'action, ne pouvant se permettre de perdre une heure de plus et risquer de perdre les deux êtres qu'elle chérissait le plus... Elle émergea à nouveau de sa chambre, longea discrètement le couloir jusqu'à la porte du fameux vestibule. Sans surprise, ce dernier était fermé à clé. Mais ce détail ne la fit pas renoncer. Ce genre de serrure était simple à crocheter ! Et dans ce domaine, elle savait y faire pour l'avoir testé à maintes reprises, à une époque plus tumultueuse où la jeune fille s'adonnait à ce genre de pratiques illicites...

Pour se faire, il lui fallait quelque chose d'assez rigide. Un objet suffisamment solide pour agripper les différents mécanismes composant une serrure de ce type.

Elle songea à la poubelle, située non loin d'elle, à l'angle du couloir, à proximité d'un extincteur. Elle courut avec souplesse vers l'objet et fouilla son contenu. Au bout de quelques minutes, elle tomba miraculeusement sur ce qui ressemblait à un trombone. Celui-ci devait appartenir au bureau d'accueil qui se situait à quelques mètres de là.

Elle tordit le petit ustensile et lui donna la forme escompté.

Après un temps passé à jouer avec la serrure, elle obtint le bruit tant espéré. Un cliquetis reconnaissable entre tous qui signifiait que la porte cédait.

Dans le petit vestibule, elle actionna l'interrupteur pour y voir plus clair et mit la main sur un pantalon sans charme et une chemisette colorée quelque peu froissée.

Ni une ni deux, Cyrielle enfila le tout et sortit précipitamment de là, direction l'ascenseur menant au rez-de-chaussée...

Catherine s'efforçait de ne pas flancher. Ses jambes tremblottaient sous l'effet d'une angoisse extrême mais la femme voulait ignorer ce corps qui l'abandonnait et lui préférait un

esprit plus combatif. Elle fit donc front à cet étrange personnage qui la snobait depuis son trône.

Elle ne percevait de lui qu'un vide. Un trou béant, sombre et profond sous le tissu de cette capuche qui l'observait patiemment, comme on observe une mouche se noyer dans du lait...

- Qui êtes-vous ? Demanda-t-elle en faisant un pas en avant.

- *Celui que vous nommez le « Maître ». Je commande des légions de Fénéides. Je suis leur guide suprême. C'hwann et ses amis sont désormais sous mes ordres... Mais j'en veux davantage, Catherine. Je souhaite revenir de l'autre côté. Il y a bien longtemps, trop longtemps même, que je suis prisonnier de cette citadelle. Un sortilège me confine à cet espace. Mais il existe un moyen pour anéantir les effets de ce sortilège.*

- Si vous aviez une once de courage, vous présenteriez votre vrai visage !

A ce moment, il lui sembla que la créature se raidit.

- *Cesse tes bravades, femme !* Gronda-t-elle en levant sur une main grise et griffue. - *La peur est bonne conseillère. Entends-la.*

- Libère mon fils !

La créature leva la main vers elle et fit un signe avec ses doigts.

Comme bousculée par une force invisible d'une puissance herculéenne, Catherine fut soudainement projetée en arrière ! Telle une vulgaire brindille qu'un vent violent balayerait allégrement, elle finit par heurter un des monolithes pour finalement le pénétrer !

Elle se retrouva ainsi propulsée dans un univers étrange, empli d'un silence mortifère...

Autour d'elle, un paysage de désolation qui n'inspirait qu'un profond sentiment de désespoir et d'abandon.

Elle évoluait à présent sur une terre aride, sèche et craquelée d'où émergeait une petite colline. Du haut de celle-ci, trônait fièrement les ailes inertes et déchirées d'un vieux moulin... Plus loin, en contrebas, elle aperçut un semblant de mare. S'en échappait une odeur soutenue de putréfaction qui se disséminait par relents successifs à travers l'air ambiant.

Catherine fut prise de nausée mais parvint à surmonter son malaise au bout de quelques minutes. Au fond d'elle, elle savait parfaitement où elle se trouvait. Son fils lui avait très souvent raconté ses rêves récurrents. Ce paysage moribond faisait partie de ses nombreuses visions. Un monde figé dans le temps où ne règne que l'absence et le dégoût de soi. Une prison créée de toute pièce par une puissante magie. Une geôle sans issue où une âme démente et haineuse hantait depuis des lustres les ruines d'un vieux cavier...

Catherine entreprit de gravir la colline.

Ses chaussures, mal adaptées pour ce genre d'escapade, l'empêchaient de progresser avec agilité. La terre asséchée roulait sous ses semelles et soulevait des nuées poussiéreuses. Sous ses pieds, la roche craquait et se fissurait.

Le souffle haletant, elle se permettait quelques instants de pause avant de reprendre sa route.

Le ciel était argenté et empli de gros nuages noirs et stagnants. L'atmosphère était étouffante et pas un brin de vent ne venait rafraîchir son visage trempé de sueur...

A plusieurs reprises, elle dérapa et manqua de chuter mais elle se cramponna de toutes ses forces et de toute sa volonté. Le visage de son fils l'aidait à trouver les ressources nécessaires à son périple. Elle ne pouvait et ne voulait abandonner.

Arrivée enfin au sommet, elle fit face à la silhouette inquiétante d'un moulin perclus de grincements.

Elle s'avança jusqu'au bas d'une longue échelle en bois et osa la monter sans se soucier de la solidité de ses barreaux usés. Tout en prenant de la hauteur, Catherine récitait quelques prières, souvenir d'un lointain passé d'enfant de chœur. Ses jambes, alourdies par

la fatigue, peinaient à se soulever. Elle prit des pauses pour mieux reprendre son souffle. Enfin, après un épuisant effort, elle parvenait à la porte entrouverte et branlante de l'édifice. Dans un dernier soubresaut, elle la poussa. Ce fut sans difficulté que le morceau de bois pivota sur sa base, la laissant ainsi passer.

L'intérieur était sombre et sentait le renfermer. Sous ses pas, les lattes pourries du plancher menaçaient, à chaque instant, de rompre.

Catherine avançait tout en délicatesse, redoutant pardessus tout la chute.

Elle vit alors, à travers un large ruban d'une lumière pâle, le gigantesque mécanisme de la machine. L'oxydation avait rongé les roues encastrées ainsi que le mât et sa manivelle. Rien ne bougeait. Des hamacs de poussière se balançaient légèrement entre chaque jointure...

Elle contourna l'énorme installation et s'approcha de la seule fenêtre offrant une vue plongeante sur l'étendue d'eau saumâtre qui gisait plus bas, au fond d'une ravine.

Elle évita de s'accouder sur le rebord, craignant l'effondrement et discernait, au loin, cette mare presque asséchée, remplie d'une eau vaseuse et d'une bouillie de plantes aquatiques.

Au bord de ce point d'eau, elle devinait la silhouette d'un jeune homme. L'étrange individu ne bronchait pas et semblait contempler le spectacle désolant qui l'entourait. Vêtu d'un long manteau sombre, les cheveux hirsutes et le teint livide, l'homme se mit brusquement à lever la tête vers elle.

Instinctivement, se sentant oppressée par l'intensité malsaine de ce regard, Catherine eut un mouvement de défense : elle fit un pas en arrière, comme pour se prémunir d'une quelconque souillure.

Qui était-il et d'où venait-il ? Que faisait-il dans ce monde figé ? Il fallait être maudit pour atterrir ici, dans ce lieu sans espoir.

Elle revint à la fenêtre. L'énigmatique personnage était parti.

Comme le font les gamins, elle se pinça le bras avec rudesse et ressentit une douleur réelle : elle ne rêvait donc pas ! Réalisa-t-elle, effrayée.

Soudain, son regard fut attiré par un mouvement. C'est alors qu'elle vit l'impensable ! Quelque chose de monstrueux émergeait de l'étang saumâtre. De la bouillie verdâtre qui le recouvrait entièrement, apparaissait une forme encore indistincte qui paraissait vouloir s'en extraire...

Une créature bipède, dégoulinante de vase et de putréfaction végétale, s'érigea des eaux et lentement, progressa vers la rive en direction du moulin...

La chose devait faire dans les deux mètres et se mouvait avec lourdeur...

Quel était ce monstre ? Se demandait-elle, inquiète.

Elle songea alors à tout ce qu'on lui avait dit sur ces quatre félons qui avaient osé, en des temps anciens, s'opposer aux décisions du Conseil des Dix-sept : les « démons archaïques » comme on les appelait ! Quatre félons expulsés dans des mondes oubliés, des sphères interdites, hors du temps.

Cette créature semi aquatique était tout ce qui restait de l'être qui avait été autrefois un *Élu* puissant, membre d'une communauté avancée.

« *Leewengor !* » Ce nom étrange résonnait dans sa tête comme un leitmotiv obsédant. Une force mystérieuse le lui soufflait, un murmure oublié depuis des temps immémoriaux.

Empli d'une haine sans nom, d'une fureur indicible, l'entité flasque approchait...

A cet instant précis, l'intérieur du moulin commençait à changer ! Le décorum se distordait dans tous les sens et prenait parfois des proportions hallucinantes. Le sol se déroba subitement sous ses pieds et, l'espace d'un cri de stupeur, Catherine fut projetée dans un vide incommensurable. Aspirée par les ténèbres, la femme glissa dans de profonds abîmes et se laissa porter par un puissant courant... Catherine se prenait pour une feuille

morte, balancée ça et là, au gré des humeurs d'une brise capricieuse.

Soudain, la lumière réapparut et quelque chose était en train de se recomposer devant ses yeux à demi ouverts. Comme des millions de pixels formant une image plus ou moins nette, les morceaux d'un puzzle prenaient place pour achever enfin un nouvel environnement.

Catherine se retrouvait à présent dans le ventre d'une station de métro...

Cyrielle espérait de toute son âme ne pas tomber sur le vigile. Dans la cabine d'ascenseur, la lumière du plafonnier papillotait frénétiquement et finit par s'éteindre au moment même où les portes s'ouvraient sur un hall d'accueil silencieux.

Ce dernier était plongé dans une semi obscurité. Seules quelques loupiotes dispensaient le lieu d'une lumière fatiguée et d'un léger ronronnement lancinant.

La jeune femme longea prudemment le grand comptoir d'accueil. La porte de sortie vitrée était juste devant elle, à trois mètres à peine lorsque soudain, un faisceau lumineux apparut dans le décor, se promenant avec aisance de gauche à droite et de haut en bas, balayant tout sur son passage.

Aussitôt, elle se précipita vers le comptoir et s'agenouilla juste derrière, essayant de se faire toute petite. De cette cachette improvisée, elle percevait distinctement des bruits de pas claquant sur le linoléum du hall... Comme une fluctuation instable et oppressante, ce martèlement irrégulier ponctué de courtes pauses ne cessait de se rapprocher avant de s'éloigner et de se rapprocher à nouveau.

Elle pensa qu'il ne pouvait s'agir que de ce fameux vigile tant redouté. Ce dernier devait effectuer sa tournée d'inspection quotidienne. Réglé comme une pendule, l'homme avait son parcours habituel. Tout ce que la jeune femme avait à faire était de ne pas intervenir dans ce schéma prédéterminé et de laisser passer l'orage...

Depuis sa planque, elle commençait à réfléchir à la suite des opérations, à ce qu'elle envisageait de faire, une fois la menace évanouie. La porte donnant sur l'extérieur devait certainement être bouclée. D'ailleurs, le vigile était tenu de s'assurer que cela était bien le cas. Ainsi, de sa place, elle entendit parfaitement le bruit reconnaissable d'une porte que l'on secoue avec vigueur, histoire de s'assurer que cette dernière est bel et bien fermée à double tour...

Mais l'homme ne paraissait pas aussi consciencieux qu'elle le craignait. En effet, bien vite, le bruit de ses pas s'éloigna et finit par n'être qu'un faible piétinement.

L'homme de la sécurité, à présent, devait être à un autre niveau du bâtiment, dans un énième couloir, à s'enquérir de la fiabilité de chaque issue...

Cyrielle se demandait à présent de quelle façon elle allait procéder pour ouvrir cette porte vitrée donnant sur le parking « visiteurs »...

Elle n'avait pas de clé, pas le moindre objet en main pour espérer tenter sa chance à un crochetage hasardeux.

Emergeant enfin de sa cache et, à pas feutrés, elle s'assura que la voie était bien libre et fila vers la sortie, l'œil toujours aux aguets...

A ce moment, la jeune fuyarde réalisa que cette porte tant redoutée pouvait s'ouvrir sans clé, à condition d'être déjà dans la place, simplement en appuyant sur un bouton « ouverture » placé juste sur l'un des murs de l'encadrement.

Elle remercia le Ciel de sa bienveillance envers elle et s'empressa de presser l'interrupteur... Les portes s'écartèrent devant elle et l'air frais de la soirée s'engouffra dans le hall, comme un appel à désertier la place au plus vite.

A toutes jambes, elle s'extirpa du complexe hospitalier et longea les grands

boulevards en quête d'un moyen de locomotion...

XV.

Les grandes manœuvres...

La nuit allait bientôt tomber et dans l'hôtel particulier de la rue Donnadieu de Puycharic et l'heure était au débriefing.

Le rôle du chef des opérations revenait de droit au professeur Escarpe. Tous l'écoutaient religieusement, réunis dans le petit salon rouge et tous paraissaient attentifs et anxieux car chacun d'eux allait devoir bientôt affronter des événements d'un autre âge en provenance d'un autre monde.

Mais le danger guettait aussi bien le leur et l'urgence d'agir prévalait plus que toute autre considération.

De son petit costume en tweed, le fringant Samuel Escarpe arpentait de long en large l'espace qui séparait la bibliothèque murale du secrétaire. Il avait vu des choses de l'autre côté du vortex. Il était une force et un atout indéniable pour cette mission.

L'homme donnait ses consignes et s'appuyait essentiellement sur l'expérience commune qu'ils venaient de vivre.

- Je vous mets en garde ! Disait-il en véritable chef de troupe. - Comme vous avez pu le constater amèrement, la créature que nous avons dû affronter n'est rien en comparaison de celles qui nous attendent là-bas, de l'autre côté du vortex, dans le monde obscur de Argoterra. Si nous avons une seule leçon à retenir de cette terrible nuit, c'est bien notre désorganisation. Nous avons formé des duos pour attaquer cette créature. Nous avons lamentablement échoué et bien failli aller à notre perte. Il nous faut impérativement rester groupés. L'union est notre seule force et notre unique espoir de mener à bien cette expédition ! Il est important de s'y tenir ! Mais avant toute chose, avant d'approcher le vortex, nous allons devoir nous méfier des *Ladres* tapis dans les recoins les plus sombres et les plus inaccessibles de Malrouve.

- Je les croyais annihilés. Observa Cardinet, un gros pansement en plein milieu du front.

- C'est-ce que je croyais aussi. Répondit prestement le professeur. - Mais ils sont de nouveau dans les parages et gare au moindre faux pas avec eux. Ils sont extrêmement rapides, incroyablement agiles et vicieux pour vous transformer en steak tartare à la moindre inattention de notre part...

- Mais qui les dirige ? Demanda Meyer. - Leurs guides successifs ont tous été anéantis.

- A croire qu'ils en ont déniché un autre ! Rétorqua Escarpe, quelque peu excédé par toutes ces questions.

- C'est quoi, un *Ladre* ? Intervint Tadden, tel un poussin fraîchement sorti de sa coquille.

- Des monstres assoiffés de sang. Lança Cardinet, acerbe.

Le capitaine lança au psychiatre un regard assassin.

- Nous les avons combattus, Louis et moi-même, lorsque nous étions dans le réseau souterrain de la propriété. Précisa Natacha. - Ils sont repoussants à voir. Autrefois, ils étaient de braves croisés, luttant pour une cause et honorant la foi chrétienne... Puis ils ont été frappés par un mal terrible : la lèpre.

- Des lépreux ? Fit Jean d'un air dégoûté. - Mais comment se fait-il qu'ils soient toujours de ce monde ?

- Ils sont aussi immortels que ne le sont les *Fénaïdes*. Expliqua le psy. - *L'Encre Ténébreuse* les maintient en vie. Elle irrigue de façon continue leur organisme...

- Lorsque je suis revenu de Argoterra, coupa le professeur, j'ai dû remonter à la surface.

Alors que je m'apprêtais à m'extirper de ces maudits souterrains, ils me sont tombés dessus. J'ai réussi à les vaincre mais il s'en est fallu de peu pour qu'ils me mettent sur leur carte des menus... Dans ce combat qui m'opposait à eux, j'ai ressenti la présence diffuse mais réelle d'une entité maléfique. Une présence qui me semblait familière... Je l'avais déjà ressentie, des années auparavant...

- Ce serait le guide ? Présuma Tadden, heureuse de participer au débat.

Escarpe la dévisagea d'un air inquiet.

- Peut-être. Dit-il.

- Quand partons-nous ? Demanda Jean, assis au bout du canapé. - Toutes ces discussions ne servent qu'à alimenter notre frayeur déjà bien présente !

- La peur sert à nous préserver du danger. Ajouta le professeur en se saisissant d'un grand rouleau qu'il déploya pour le punaiser sur un mur. - Ceci est le plan de la propriété de Malrouve. Je l'ai emprunté au cadastre. Il date de 1884 mais il nous donne un aperçu assez fidèle de ce qui nous attend là-bas...

De son doigt effilé et osseux, il pointa les différents éléments composant le dessin en commençant par le plus imposant des rectangles. Ce dernier symbolisait l'emplacement toujours actuel du château. - Édifié par le couple Malrouve à la fin du XIXe siècle, ce gros manoir abrite un puits donnant directement sur le vaste réseau hydraulique du domaine.

L'homme s'empara d'un deuxième rouleau aux dimensions similaires. Il s'agissait d'un calque où figuraient d'autres tracés effectués au feutre noir. Il le superposa au premier. Tadden se proposa pour l'aider à l'accrocher au mur...

-Voici en quelques traits les conduits principaux du réseau souterrain qui parcourt l'ensemble de la propriété. Comme vous le voyez, il fait la jonction entre le château, la maison du Perron et le grand fossé... Nous devons entrer par ici. Dit-il en indiquant un point précis. - Le grand fossé.

- Je croyais cette issue condamnée depuis des lustres ! S'étonna Cardinet.

- Exact, cher ami. C'est une très ancienne entrée. Autrefois, les Anciens l'empruntaient pour aller visiter la Matrice. C'est l'ancienne porte du tumulus aujourd'hui disparue... Je l'ai rouverte.

Un silence empli de perplexité s'abattit brusquement sur la petite assemblée...

- Rouverte ? Répéta Meyer, incrédule. - De quelle façon ? Comment avez-vous fait, à vous seul, pour déplacer des masses de rochers ?

Le professeur esquissa un léger sourire malicieux et du doigt, désigna sa tête :

- La force mentale, capitaine. Un Gardien, s'il s'en donne la peine et s'il a véritablement la foi, est capable de déplacer des montagnes par la seule force de son psychisme ! Fiez-vous au « don » mes amis ! Je n'ai de cesse de le répéter : il est votre meilleur allié !

- Est-ce possible ? Objecta Daphné. - J'ai moi aussi ce pouvoir ?

- Oui mon enfant et peut-être plus que quiconque !

- Sauf moi. Fit remarquer Natacha, un sourire désabusé au coin des lèvres. - je suis la seule à être normale ici.

- Croyez-moi, lui répondit Jean, ça me rassure de vous savoir à mes côtés !

Escarpe fit mine d'ignorer cette dernière remarque, occupé avec le soutien de Tadden d'afficher un autre calque.

- Je vous présente un autre plan. Il s'agit de l'ancien tumulus et de ses différentes ramifications souterraines. Ces dernières viennent s'ajouter au réseau hydraulique imaginé et mis en place par Gustave Malrouve.

Tous pouvaient constater la complexité de ce monde chthonien, un dédale cauchemardesque où des dizaines de serpentins venaient s'entrelacés entre eux dans un espace couvrant plus de neuf hectares. Tous restèrent sceptiques quant à la facilité d'une telle mission. Ces trois plans superposés étaient révélateurs de l'immense tâche qui les attendait.

- L'ingénieur qui fut à l'origine de ces tracés cadastraux, a bien sûr omis quelques détails.

Précisa Escarpe d'un ton professoral. - Des lieux qu'il n'a pas pu visiter, des grottes encore inconnues, des passages ignorés... Bref, la route jusqu'à la Matrice sera sans nul doute parsemée d'embûches. C'est pour cette raison que j'opte pour le grand fossé. La voie empruntée autrefois par les Anciens est, me semble-t-il, la plus directe et donc, la plus sûre.

Tous acquiescèrent plus ou moins à cette proposition. Bien que le scepticisme commençait à poindre dans l'esprit de certains, la volonté résolue de vouloir en finir était un sentiment partagé par tous.

- J'ouvrirai le convoi jusqu'au domaine. Indiqua le capitaine, la mine pleine de gravité. - Des patrouilles de police ou de gendarmerie risquent de nous compliquer la tâche. Je suis le seul à être habilité à les convaincre de nous laisser passer.

Tous approuvèrent l'initiative.

- Il ne faut pas nous charger inutilement. Continua Cardinet. - Le matériel de première nécessité. Rien de plus. Je vous ai préparé une liste exhaustive. Il prit une petite pile de feuilles A4 qu'il fit aussitôt passer dans les rangs. - Il est impératif de vous y tenir. Notre sécurité dépend d'une bonne organisation. Les armes sont prioritaires ainsi que les vivres et les éléments de premiers soins.

- Vous avez pensé aux vêtements ? Ajouta Natacha. - Au matériel spécifique.

Le psy parut déconcerté.

- Quel matériel ?

- Spéléologique. Dit-elle.

Ce mot heurta chacun d'entre eux. Les visages se fermèrent et les regards devinrent les réceptacles d'une réelle inquiétude.

- Nous allons devoir escalader des parois et ramper dans d'étroits passages ? Demanda Tadden.

- Vous êtes sujette à la claustrophobie ? Intervint Jean d'un air quelque peu narquois.

- Qui ne l'est pas ! Se défendit Meyer.

- N'ayez aucune crainte. Poursuivit Gordien. - Ce n'est pas de la véritable spéléo. Rassurez-vous : les goulets sont plus larges et la roche ne risque pas de s'effondrer. Mais nous devons nous attendre à des efforts physiques, à emprunter des chemins ardues et escalader ou descendre des conduits mal éclairés. Tout ça dans une crasse indescriptible, une ambiance humide, froide et obscure... Nous allons pénétrer les abîmes d'un monde impitoyable et inhospitalier. Un univers de boue, de moisissures et de puanteur extrême. Quant aux Ladres, ce monde est le leur, ne l'oubliez pas. Ils s'y fondent avec la plus grande des aisances. Même aveugles, ils savent très bien s'y mouvoir...

Escarpe revint à l'essentiel de cette réunion. Il marqua du bout d'un stylo qu'il avait toujours dans la poche de sa veste les différents axes à emprunter. Une croix avait été ajoutée. Elle symbolisait l'endroit précis de la grotte située au bord du grand ravin qui bordait le chemin des érables. A l'origine, rien n'avait été indiqué en ce point précis. Les entrepreneurs de l'époque ne le connaissaient pas. D'ailleurs, l'existence du tumulus et du cromlech ne fut connue qu'à travers les différentes révélations faites par Faure dans son ouvrage si controversé.

- Le cœur névralgique de tout ce réseau se situe exactement à mi chemin entre le château et la maison du Perron. Informa le professeur en tapotant de son stylo un périmètre plus ou moins délimité. - C'est là que réside la Matrice devenue vortex. A quelques mètres sous la terre, subsiste une vaste caverne. En son milieu, lévite la grande géode bleutée, mère de l'Équilibre originel. Sa nature véritable est ignorée de tous. Elle est là depuis des millénaires. Notre rôle est de la protéger de toute agression.

- On peut dire sans se tromper que, pour le moment nous avons lamentablement échoué ! Ironisa Cardinet, vérifiant autour de lui l'impact probable de sa plaisanterie. Mais nul n'avait envie de relever ce genre de propos. L'heure était grave et les visages semblaient tendus. Chacun se voyait déjà en train de déambuler dans ce labyrinthe de mort, dans la salissure et

le froid, avec le danger permanent d'une rencontre fatale.

- Nous partons avec un seul véhicule. Informa Meyer, d'une voix aux accents d'autorité toute militaire. - Un utilitaire. Il est garé non loin de là, place Freppel. Dans une heure précise, c'est-à-dire à 22h15, nous devrions être prêts, avec paquetage complet. Rendez-vous tous dans le hall d'entrée.

- Par où pénétrons-nous dans la propriété ? Demanda Gordien.

Meyer et Escarpe échangèrent de furtifs regards :

- Le portillon de l'enceinte Ouest, à proximité de la maison du Perron. Précisa le capitaine. - L'entrée principale sera sous surveillance. Nous risquerions l'interception des collègues de la Gendarmerie. N'oublions pas que la propriété est placée sous surveillance...

- Il n'y aura donc personne à ce portillon ? S'inquiéta la jeune Daphné.

Meyer secoua négativement la tête.

- L'équipe qui devait surveiller l'aile Ouest du domaine était la mienne. Je me suis démerdé pour les relever de leurs obligations. La place est déserte. A nous d'en profiter car je crains que ça ne dure pas... Aubry risque de donner des contre-ordres et d'y dépêcher une autre équipe. Nous avons donc un temps relativement limité pour entrer dans la propriété sans craindre d'être repéré...

Brusquement, le portable du policier se mit à vibrer. Ce dernier, ne voulant pas perturber la réunion, se leva du canapé et sortit de la pièce.

Quelques minutes plus tard, il revint, l'air embêté :

- Le docteur Cesbron vient de m'appeler. Dit-il d'une voix morne. - Il a été prévenu par une infirmière de garde : Cyrielle Lester a quitté l'hôpital, il y a une heure de ça.

- Quitté ? Répéta Gordien. - Vous voulez dire qu'elle s'est tirée ? Mais pour aller où ?

La question posée était inutile. Sa réponse coulait de source et tous la devinèrent sans mal. La jeune femme avait pour objectif de retrouver sa petite famille. Mais tous redoutaient cet évènement car il risquait de compliquer leur mission.

- Aucune nouvelle du père et de sa fille ? S'informa Tadden.

Meyer secoua négativement la tête.

- D'après le témoignage de madame Lester, exposa le capitaine, son époux et la petite Julia ont été vraisemblablement enlevés par des Ladres. Nous savons ce que ces monstres réservent à leurs victimes. Il n'y a aucun espoir de les retrouver un jour...

- Aucune chance. Ajouta Cardinet. - Ces créatures sont de véritables goinfres !

Tadden eut un frisson d'horreur.

- Si elle se rend là-bas, intervint Chaudet, c'est une mort assurée... Bye, madame Lester et bon débarras !

- Pourquoi une telle hargne ? Lui demanda Natacha, outrée par sa réflexion. - Cette femme est désespérée. Elle aime son mari et sa belle-fille ! Elle souhaite qu'une chose et seulement une : les retrouver et si possible en vie !... C'est humain, non ?

- C'est surtout con. Répondit sèchement l'homme au complet bleu. - Et ça risque de tout foutre en l'air ! Cette femme est une irresponsable, une inconsciente ! Je sais fort bien que l'amour rend fou ou aveugle mais là... C'est le pompon !

- Monsieur Chaudet est extrême dans sa réaction mais il n'a pas tout à fait tort. Lança Stéphane Meyer. - Cet acte irréfléchi peut entraîner des complications. Notre plan risque d'en être chamboulé.

- Ah bon ? S'étonna faussement Natacha. - On a un plan ?

- Tout au plus les grandes lignes. Commenta Cardinet, l'œil plein de malice.

- Silence ! Ordonna Escarpe, excédé par tant d'agitation. - Notre plan est simple : entrer par cette grotte, suivre le passage jusqu'au lieu dans lequel réside la Matrice et passer le vortex. Il nous faut le passer pour espérer voir un jour la Matrice redevenir stable. Enfin, je l'espère...

- Comment procède-t-on, une fois de l'autre côté ? Demanda Tadden. - Comment fait-on pour rétablir l'équilibre ?

Le silence se fit à nouveau et tous guettaient la réponse du grand manitou. Le visage de ce dernier se décomposa brusquement. L'homme parut hésitant.

- La réponse est de l'autre côté. Dit-il d'une voix non assurée. - Elle doit se trouver là-bas, à Argoterra.

- Argoterra ? Reprit Gordien, sceptique. - C'est quoi, au juste, ce monde ? Un univers parallèle, nous le savons. Les Anciens s'y sont souvent baladés et y ont fondé une cité resplendissante mais à part ça... C'est quoi ce monde ? Vous qui en revenez, professeur, savez-vous ce que nous réserve ce lieu étrange?

Escarpe s'éclaircit la gorge.

- Argoterra est une ancienne cité, fondée par les Gardiens du Cercle, bien avant l'époque de Fenrod. Une sorte d'Olympe pour les premiers Élus. Un lieu à l'écart de tout, à l'écart des hommes. On y accède par un vortex, une porte. Autrefois, d'après le moine Matthieu de Luigné, cette porte s'ouvrait naturellement, sans aucune difficulté, par un simple sortilège connu des premiers Élus. Ces derniers savaient beaucoup de choses. Ils avaient beaucoup de secrets bien gardés. Malheureusement, aujourd'hui, ces secrets resteront ignorés à tout jamais... Bref, la cité d'Argoterra est bâtie dans les hauteurs d'un univers étrange. D'après la légende et les écrits de Luigné, cet univers serait une terre connue des Voyageurs Célestes.

- Ils l'auraient créé ? Interrogea Meyer.

- Possible. Répondit Escarpe. - Nul ne peut le dire avec certitude. Mais ce qui est sûr est que ce monde a profondément changé. Autrefois Eden, il est devenu terne... Une terre de désespoir et de renoncement, de malheur et de mort... Une terre asséchée, froide et inhospitalière.

- Inhospitalière ? Répéta Cardinet, toujours présent pour relever les moindres détails.

- La forêt d'Argoterra est vaste et lugubre. Précisa Escarpe. - Y vit des créatures de la nuit, des ombres menaçantes cachées dans des arbres sans vie. La traverser est très risqué mais nous n'avons pas le choix... En fait, nous n'avons plus le choix. Le temps nous est compté.

XVI.

Sur les rotatives des différents journaux locaux, s'apprêtaient à tirer en première page la terrible nouvelle : La disparition mystérieuse d'un père d'origine britannique et de sa jeune fille au domaine Malrouve dont la mauvaise réputation n'était plus à faire...

Les meurtres non élucidés datant de deux ans couraient encore dans les esprits de chacun et cette nouvelle énigme aux relents de soufre venait raviver les tensions.

Le maire avait pourtant été sommé de ne pas rouvrir la propriété à d'éventuels acheteurs mais l'homme n'avait pas entendu cette portion de la population en colère et était allé outre les préventions les plus élémentaires.

On citait les avertissements les plus notables et parmi eux, se trouvaient celui de l'ancienne fonctionnaire de police, Natacha Gordien.

Elle avait survécu au massacre et connaissait parfaitement les risques émanant d'une telle décision.

Des rondes régulières de la Gendarmerie et des forces de police avaient été mise en place pour éviter toute intrusion dans la propriété. On savait, par expérience, que ce genre d'histoire, attisait les curiosités et suscitait des comportements irresponsables.

Des barrages avaient été scrupuleusement mis en place dans un rayon de 500 mètres afin d'éviter toute visite intempestive.

Cyrielle avait perçu les gyrophares de quelques véhicules de patrouilles et avait eu le réflexe et l'intelligence de se faire la plus discrète possible.

La nuit était tombée depuis quelques heures déjà. Une nuit sans lune, au ciel encombré de gros nuages orageux.

Le vent se levait et commençait à souffler sur les hautes cimes des grands marronniers.

Le chemin bordant le domaine était désert et silencieux et les quelques fermes alentours se taisaient sagement, comme plongées dans un profond recueillement.

La jeune femme avait su contourner les obstacles qui s'étaient dressés sur sa route. Évitant les barrages et les contrôles policiers, elle avait réussi à se rapprocher du mur d'enceinte de la propriété endormie. Elle longea le fossé qui la bordait et avança vers la large grille qui donnait sur le parking.

Elle ne s'attendait pas à la trouver ouverte et décida de l'escalader. Péniblement, elle parvint à l'enjamber et à passer de l'autre côté.

Ses yeux s'habituèrent progressivement à l'obscurité et lui permettaient de s'orienter plus ou moins efficacement...

Par delà une haie végétale, elle discerna la sombre lisière du bois. Elle foula le sol gravillonné du parking sans voiture et passa de l'autre côté de cette barrière de plantes ornementales pour l'atteindre enfin.

Traverser ce grand bosquet de nuit était pure folie. Elle n'avait plus la notion des directions à prendre et, hésitante, décida de prendre à droite en suivant le sentier en bordure du bois.

Ses habits de fortune ne la protégeaient qu'en partie des attaques répétés d'un froid humide qui s'était brusquement abattu. Malgré tout, grelottante et fatiguée, elle continua sa

progression sur ce chemin de terre et finit par percevoir, au bout de quelques minutes, la silhouette lointaine d'une imposante demeure.

« Merde ! » Se dit-elle, rageuse.

Elle savait à présent qu'elle s'était fourvoyée, que cette grosse maison aux allures de manoir était ce que les gens d'ici nommait pompeusement le « Château ». Elle s'était éloignée de son objectif principal et prit la décision de faire demi-tour lorsque, soudain, elle vit une lumière apparaître sur la façade de la demeure. Une fenêtre venait de s'allumer au niveau du premier étage! Était-ce concevable ? Qui pouvait bien habiter cette maison condamnée depuis deux ans ? Immédiatement, elle pensa à un rôdeur qui, ignorant la présence continue des forces de police, aurait trouvé le moyen le plus sûr de pénétrer le lieu. Des jeunes en mal de sensations, des habitués du coin, qui auraient forcé l'intimité de cette baraque, se moquant éperdument des consignes et autres avertissements. Des gamins alcoolisés ou sous les effets de stupéfiants, inconscients du danger, qui auraient bravé les interdits pour visiter de nuit la maison la plus effrayante du coin.

« Petits cons! » Pensa-t-elle en se ravisant presque immédiatement. Et s'il ne s'agissait pas de ça ! Se dit-elle. Si ces intrus étaient tout bonnement des cambrioleurs en quête de richesses insoupçonnées. Mais quelles richesses pouvaient bien renfermer cette demeure, à part les souris, les araignées et quelques nids de poussière ?

Se pouvait-il qu'elle recèle des trésors cachés, de la vaisselle de valeur, des tableaux ou d'autres objets anciens ? Se demanda-t-elle.

Subitement, la lumière disparut.

Cyrielle eut alors une pensée absurde qui lui traversa l'esprit. Et si son époux et sa belle-fille avaient réussi à s'extraire de l'emprise de leurs agresseurs et qu'ils n'avaient trouvés comme abri de fortune l'intérieur de ce manoir abandonné ? L'hypothèse manquait cruellement de logique mais la jeune femme décida de s'y accrocher comme un espoir qui aide à avancer et à tenir éveillé. Car si Grégory et la petite Julia étaient effectivement présents dans cette demeure, ils auraient préféré fuir cette propriété plutôt que d'y rester. Ce fut alors que survint une autre hypothèse, bien plus sensée que la première : les ravisseurs les y détenaient. Cette version de l'histoire était bien plus plausible. Son époux et Julia étaient détenus, en otages, derrière les murs de ce manoir, sous la menace permanente de cette bande de rançonneurs !

Il fallait qu'elle en ait le cœur net. Emplie d'un nouvel espoir, la jeune femme accéléra le rythme de sa marche et se mit bientôt à courir en direction de l'endroit où elle pensait sa petite famille captive.

Un grondement lointain se fit entendre. Un orage se profilait à l'horizon et la pluie n'allait pas tarder à se déverser sur Malrouve et ses environs.

Bientôt, malgré l'obscurité ambiante, lui apparut, en partie cachée par le tronc d'un immense cèdre, la façade spectrale du château...

L'utilitaire roulait à allure constante sur la rocade, en direction de la Roseraie. Un silence de mort régnait à l'intérieur de l'habitacle. Les mains cramponnées sur le volant et le regard rivé sur la route, Meyer n'avait de cesse de se mordre l'intérieur des joues, comme un signe évident d'anxiété qui se voulait maîtrisée. A ses côtés, le professeur Escarpe semblait admirer les lumières de la ville.

Sur les sièges arrières, perdus dans leurs sombres pensées, Gordien, Cardinet, Daphné et Jean Chaudet, redoutaient secrètement ce qui les attendait dans les profondeurs malsaines de Malrouve.

Des images successives, imposées par le « Don », venaient hanter leurs esprits de façon aléatoire mais constante. Des grottes ténébreuses desservies par des couloirs

souterrains humides et froids, sous des épaisseurs de roche noire, des schistes aux arêtes saillantes et tranchantes, s'imposaient durablement devant eux.

Des hululements sinistres parcourant des kilomètres de boyaux étroits où les attendaient, terrés dans leurs tanières, les repoussants *Ladres*.

Mais par-dessus tout, ils redoutaient ce qui est le plus terrible dans ce genre de situation, la pièce maîtresse de tout un océan de peur : l'inconnu.

Vers quoi s'embarquaient-ils ? Étaient-ils assurés de pouvoir revenir à la surface, une fois englués dans les obscurs abîmes d'Argoterra, ce monde étrange créé de toutes pièces par des entités venues d'ailleurs, nommées les *Voyageurs Célestes*. Une terre perdue, désolante et mortifère qui fut pourtant, en des temps très anciens mais révolus, un havre d'équilibre et d'abondance. Là où vécurent en partie les Gardiens du cercle, leurs ancêtres « Élus », communauté très évoluée d'êtres hybrides, moitié hommes, moitié extraterrestres, censés protéger et défendre l'idée d'harmonie sur Terre en maintenant le flux constant des fluides cosmo-telluriens.

Qui pouvaient être, d'après le récit conté par tout le talent du moine Mathieu de Luigné, ces personnages venus des profondeurs du cosmos. Des démiurges, des géants créateurs de vie, modeleurs de mondes, quittant leur univers en quête d'un nouvel espoir et obéissant qu'à une seule règle : repousser l'influence néfaste du Chaos originel.

Qu'était devenu, aujourd'hui, l'idéal des Gardiens, enfants naturels de ces êtres puissants ? Le « Don » s'était amenuisé au fil des générations et des siècles. A force d'unions avec les humains, la race des Élus n'était plus que portion congrue. Pourtant, certains d'entre eux avaient pu conserver un pouvoir bien plus élevé que celui souvent détenu par leurs congénères.

Jean en était persuadé, dans sa chair comme dans le sang qui coulait en ses veines : ses parents, son frère et lui faisaient partie d'une caste particulière, vouée à guider ceux qui ne voyaient pas ou très peu la lumière poindre dans l'épaisseur de cette obscurité. Des « *Élus parmi les Élus* ».

La route paraissait longue et sans fin, comme s'étirant à perte de vue. Les bandes blanches succédaient inlassablement aux bandes blanches. La circulation était fluide.

Leur véhicule ressemblait à un tombeau, empli de tragédies et de silence. Ce qu'il renfermait émanait d'une très longue litanie de drames et de destinées brisées. Ces hommes et ces femmes appartenaient à une dimension parallèle et s'étaient pourtant intégrés à celle dans laquelle ils œuvraient quotidiennement. Ils étaient tous des vestiges d'un ancien temps, des impressions confuses d'un univers fantastique et révolu.

Quelque part, ils n'étaient plus de ce monde-ci. Leur vie s'attelait à défendre un principe, à le suivre malgré tout, sans rechigner à la tâche imposée. Ils étaient les héritiers d'une force d'un autre âge, encore vive mais à présent menacée. Leurs ancêtres leur avaient légué un pouvoir surnaturel. Un don qu'ils avaient à entretenir et à respecter. Bien qu'altérées par le temps, ces facultés psychiques étaient différemment présentes en eux et savaient leur rappeler qu'elles étaient leurs priorités.

Réunis par leurs visions, comme des appels au rassemblement, ils avaient su revenir, inconsciemment attirés aux sources de leur particularisme et œuvrer, unis, pour sauvegarder la Matrice.

Leurs pensées étaient nombreuses à cet instant. Volatiles et fulgurantes, elles venaient s'ajouter à une montée d'angoisse déjà bien présente.

Celle de Tadden était particulièrement détectable. Ses coéquipiers ne pouvaient l'ignorer tant ils la ressentaient vivement.

Meyer commençait à croire qu'il avait commis là une erreur grossière. Sa jeune recrue

était encore bien trop frêle. Trop tôt lancée dans l'arène, il était évident qu'elle réagisse de la sorte. I

Les enceintes pierreuses du domaine étaient enfin en vue. Les gorges se serrèrent davantage et les cœurs se mirent à battre encore plus fort.

La nuit laissait entrevoir, malgré un ciel obscurci, les silhouettes décharnées et torturées des grands marronniers et des hauts cèdres.

L'utilitaire décéléra à l'approche d'un barrage.

Dans la cour avant de l'hôtel particulier de la rue Donnadiou de Puycharic, un carré de terre avait été récemment remué.

Sous un massif de rhododendrons, à l'abri des regards indiscrets, reposaient les corps abîmés de madame Larchaux et de la redoutable Sarah.

Une voiture de la police municipale vint stationner juste devant le portail d'entrée. Les brigadiers Durieux et Pain en descendirent, lampes électriques en main.

Des voisins, inquiets, les avaient alertés. Des allers et venus énigmatiques ajoutés à des bruits effroyables les avaient décidés à décrocher le combiné du téléphone.

Ils sonnèrent à plusieurs reprises mais ne reçurent aucune réponse. Le portail restait obstinément clos et ce mutisme les poussa à prendre la décision de pénétrer dans le logis sans le moindre mandat.

Curieusement, les résidants de ce petit hôtel du XVIIIe siècle avait omis de fermer le portail à clé. Sans effort aucun, les deux fonctionnaires de police, vêtus de bleu turquoise de la tête aux pieds, entrèrent avec précaution dans la cour intérieure et avancèrent vers l'entrée principale en piétinant quelques pas japonais consciencieusement placés entre deux massifs floraux.

- Oh ! Y a quelqu'un ? Héla Durieux. - Police !

Leurs faisceaux lumineux se baladaient ça et là, à la recherche d'un éventuel détail suspect.

Alors que Pain s'apprêtait à franchir le seuil de la porte d'entrée, elle aussi restée entrouverte, quelque chose surgit dans leur dos.

Les deux hommes se retournèrent et braquèrent à l'unisson leurs lampes sur une silhouette de femme. Celle-ci était assez jeune, le cheveu court et la taille élancée.

Bizarrement, elle était entièrement nue et son corps, encore fumant, présentait quelques souillures, mélange de terreau humide et de mousse verdâtre. On aurait dit que cette femme avait séjourné sous la terre ou dans la chaleur d'un compost.

- Qui êtes-vous et que faites-vous ici ? Balbutia Durieux en pointant sa lampe au niveau de la poitrine généreuse de l'énigmatique visiteuse. Cette dernière lui adressa un sourire de complaisance en s'avancant légèrement vers eux, le pas léger et la démarche féline :

- Pourriez-vous m'aider, braves représentants de l'ordre public ? Dit-elle d'une voix feutrée. - J'aurai besoin de quelques habits et d'un moyen de locomotion pour me rendre au plus vite en un lieu éloigné.

Une folle ! Pensèrent alors les deux policiers en uniforme.

- Vous n'avez rien à faire ici, madame. Lui intima le brigadier Pain, visiblement hypnotisé par le corps sculptural de la donzelle. - De quelle façon vous êtes vous retrouvée dans cet état ?

- Oh... De mauvais garçons se sont amusés à me dépouiller de tous mes biens. Dit-elle en fixant intensivement le policier. - Je dois les retrouver au plus vite. Vous comprenez ? Il me faut donc votre véhicule. Elle tendit la main, paume vers le ciel. - Les clés, je vous prie.

Durieux, sur le pas de la porte, se mit à ricaner, trouvant la demande cocasse.

- Mets-lui les pinces, Patrick. On s'occupera de cette cinglée plus tard.

Mais Patrick Pain n'eut pas le temps d'obtempérer. Quelque chose lui avait brusquement perforé le ventre.

La femme avait subitement changé d'aspect physique. Son teint de peau était bien plus clair, d'une lividité extrême et ses yeux étaient injectés de sang.

De sombres marbrures apparaissaient sur toute la surface de son anatomie.

La femme avait enfoncé tout l'avant de son bras dans l'abdomen du brigadier pour le retirer aussitôt, couvert d'un sang encore chaud. Le ventre de Pain n'était plus qu'un gros orifice rouge. Une tâche de couleur sombre commençait à s'étendre sur le bleu de la chemise.

La mine blafarde, les yeux écarquillés et la bouche béante, l'homme ne put que constater que sa blessure était sérieuse, que ses impressions étaient étranges et que ses sensations étaient celles causées par un froid intense. Il tituba, tentant d'atteindre la femme mais chuta lourdement sur les pas japonais.

Dans son poing sanguinolent, la femme détenait une poignée de viscères arrachées, emmêlées et rougeoyantes.

Assistant à ce spectacle effrayant, Durieux extirpa une matraque de son ceinturon et se dirigea vers l'inconnue avec la ferme intention de la molester de quelques coups...

Dans tout le quartier, à deux pas de la cathédrale, un horrible hurlement d'homme déchira le silence de cette douce nuit d'été et vint se répercuter sur les murs anciens de la Cité pour descendre vers le bas du grand escalier de la Montée Saint-Maurice, passant sous la lumière ambrée des réverbères allumés et finissant sa course aux abords de la place où jaillissent les eaux d'une fontaine...

Un portail s'ouvrit brusquement, dans un grincement strident puis une portière claqua.

Les pleins phares s'allumèrent tandis qu'un moteur se mit à rugir violemment dans la tranquillité de cette étroite artère.

La voiture de police progressait lentement sur le pavé de la rue Donnadieu de Puycharic et bifurqua sur la droite, empruntant la rue des Filles-Dieu, direction la place Sainte-Croix et la rue Toussaint...

Là, dans un brutal crissement de pneu, le véhicule de fonction, aux bandes bleues, fila droit vers le Château et accéléra pour atteindre la rocade en longeant le boulevard du Roi René.

Le conducteur était une jeune femme aux cheveux bruns, coupés au carré. Vêtue d'un uniforme de police, cette garçonne manœuvrait son volant avec détermination et appuyait sur la pédale de vitesse sans redouter la moindre infraction au code.

Soudain, sur le siège arrière, une forme spectrale, à l'allure quasi vaporeuse lui apparut. Elle la vit dans le rétroviseur et manqua de heurter le trottoir. Mais elle parvint à se ressaisir et à éviter l'accident.

La silhouette masquait son visage d'une ample capuche.

- Maître ? Murmura la conductrice, pensant l'avoir reconnue.

- Où comptes-tu aller ainsi, valet ? Demanda son visiteur impromptu d'une voix caverneuse.

- Au domaine, Maître.

- Ne t'avais-je pas missionné pour autre chose ?

Sarah se souvint alors. Dans sa grande colère, elle en avait oublié l'essentiel : retrouver les enfants.

- Comment pourrai-je les localiser ? Ils n'étaient pas là-bas, au quartier général des Élus ! La vieille femme m'a confiée les avoir mis à l'abri, chez une vieille amie à elle... Mais qui peut-elle être ? Comment puis-je les trouver sans plus d'informations ?

- Cherche, valet, dans le passé de cette vieille folle. Tu as mentionné l'existence d'un carnet d'adresse lors de ton entrevue avec la charmante Natacha. Était-ce pour la tromper ou disais-tu la vérité ? Je veux que tu retournes là-bas et que tu me retrouves ces deux rejetons ! Leur mère est en route avec les autres. Je les attends avec impatience et leur réserve une surprise. De ton côté, tâche de ne pas me décevoir et amène moi ces enfants !

La silhouette s'évanouit pour disparaître entièrement de la banquette arrière du véhicule. Aussitôt, Sarah obtempéra, donna un brusque coup de volant et fit demi tour.

Son esprit était constamment taraudé par une question obsédante : comment allait-elle s'y prendre pour suivre la trace des jumeaux ? Ce carnet, elle l'avait imaginé de toute pièce, histoire de s'amuser un peu.

Il lui fallait donc retourner dans cet hôtel particulier et le fouiller de fond en comble pour dénicher le supposé objet...

D'un geste décidé, elle appuya avec force sur la pédale d'accélération : la voiture de police se changea bien vite en véritable bolide et s'engouffra dans l'étroite rue pavée de la Cité à plus de 50 kilomètres à l'heure avec maîtrise et dextérité.

Elle descendit prestement du véhicule et s'apprêta à entrer dans la propriété lorsqu'elle sentit la présence d'une aura familière.

« Phasiel, c'est toi ? » susurra-t-elle.

Une silhouette émergea de l'obscurité dans laquelle elle s'était cachée pour apparaître à la lumière orangée des hauts lampadaires.

L'homme était d'apparence jeune, de petite taille, le cheveu raide, long et noir, le visage osseux, blême et le regard pénétrant. Vêtu d'une chemise grise à carreaux et d'une veste en velours clair, il lui adressa un sourire de satisfaction.

- Bonsoir, *Sham'Tha*. Siffle-t-il.

XVII.

Cyrielle sursauta lorsque lui parvint le hululement sinistre d'un oiseau nocturne. Frigorifiée par un froid humide et pénétrant, elle se décida enfin à gravir les marches du grand escalier menant à la grande porte vitrée du château.

La blancheur du tuffeau éclairait l'immensité obscure qui la cernait et les balustres la guidaient jusqu'au perron.

Elle osa pousser la porte et, étrangement, celle-ci ne se refusa pas et s'entrouvrit dans un grincement sinistre. Quelqu'un avait dû franchir le seuil de cette maison avant elle, pensa-t-elle, et forcer la serrure de l'entrée...

Une brise venue de nulle part s'engouffra vivement dans le grand hall. Une puissante odeur emplie d'âcreté vint la saisir. Les hamacs de poussières frémirent sous les caresses du courant d'air et des flocons de poussière se mirent à tourner dans les airs, à s'élever dans les étages de la grande demeure.

Curieusement, le lustre principal se mit à grésiller et finit par inonder la pièce d'une lumière blafarde.

Derrière elle, la porte claqua violemment. Elle se sentit prise au piège, à son tour prisonnière de cet antre, théâtre lugubre de maintes tragédies...

Seule dans cet espace déserté, plantée au beau milieu de ce hall glacial, elle avait cette sensation effrayante d'être observée par des centaines d'yeux, tous plus maléfiques les uns que les autres.

Elle grelottait. Ce n'était pas le froid mais l'angoisse qui la saisissait.

Ses yeux apeurés guettaient le moindre mouvement suspect mais tout autour d'elle n'était que silence et inertie.

Elle imaginait les pires choses. Son esprit tout entier était emprunt d'impressions pessimistes.

La jeune femme tremblait de la tête aux pieds et n'osait faire le moindre geste, de peur de réveiller des esprits longtemps endormis.

Son intérêt se porta sur le grand escalier et les deux étages. Quelque chose l'incitait à monter là-haut.

Elle osa un pas en avant sur cet immense damier tout en redoutant le bruit que cela occasionnerait. Mais ses chaussons restèrent silencieux et glissaient allègrement sur la surface lisse de chaque carreau. Rassurée, elle finit par évoluer aisément dans cet espace sans se soucier du danger.

Alors qu'elle s'apprêtait à emprunter l'escalier, elle perçut un bruit étrange, comme un bruit de succion. Elle se figea pour mieux appréhender la situation.

Au bout de quelques minutes, ces bruits s'approchaient et semblaient venir dans sa direction. Paniquée, Cyrielle décida d'aller se cacher. Sans prendre la peine de la réflexion, elle opta instinctivement pour une des portes avoisinantes qu'elle ouvrit précipitamment.

Bien vite, elle la referma derrière elle, se retrouvant une fois de plus dans une totale obscurité, derrière une porte, à écouter, apeurée, ce qui pouvait bien se passer de l'autre côté. D'une main tremblante, elle tenta d'entrouvrir très légèrement cette porte pour lui laisser la possibilité d'apercevoir ce qui pouvait bien se passer dans le hall.

Elle entendait distinctement ces mêmes bruits de succion. Ils étaient proches mais elle ne parvenait pas à distinguer le moindre mouvement.

Son cœur tambourinait de manière virulente. Elle cherchait à réguler sa respiration

haletante tout en observant, à travers un espace rétréci, les événements à venir depuis sa nouvelle cachette.

Soudain, elle vit passer devant elle, dans l'embrasure étroite de son poste de guet, une silhouette d'homme en uniforme bleu sur lequel était visible les lettres, majuscules et blanches « GIGN ».

Elle était sauvée. L'alerte était finie. La présence qu'elle avait tant redoutée s'avérait être celle de la gendarmerie.

Elle put reprendre son souffle et sortir au grand jour lorsque, tout à coup, elle remarqua une autre silhouette vêtue elle aussi d'un gilet pare-balle et d'un uniforme bleu marine. Les quatre lettres y étaient apparentes mais se voyaient perforées par trois ou quatre impacts sanguinolents.

Le gendarme se retourna dans sa direction et Cyrielle put constater que ce visage était celui d'une femme un peu garçonne. Sa peau était crayeuse, marbrée de noir et ses yeux étaient étonnamment révoltés.

Ils ne communiquaient pas entre eux. Aucun geste les uns envers les autres. Ils évoluaient tels des pantins désarticulés, sans objectif précis.

Cyrielle estima leur nombre à quatre ou cinq.

Leurs faciès leur conféraient des allures de cadavres ambulants, errant sans but dans le confinement de ce grand hall d'entrée.

Ils portaient tous des armes à leurs ceinturons et étaient armés de fusils automatiques.

La jeune femme avait la sensation d'être prise au piège et redoutait le moment où ils allaient venir la chercher. Elle resta là, derrière cette porte à écouter. Elle ne voulait pas risquer d'être repérée en les épiait depuis son infime point d'observation.

Adossée à la porte, elle priait les cieux qu'un miracle se produise et que ces gendarmes zombifiés s'éloignent.

Lui parvenait les bruits incessants de succion. Parfois, elle avait l'impression qu'ils étaient très proches, sur le point d'entrer dans cette pièce. Mais ils ne faisaient que passer devant sa porte dans d'interminables va et vient.

Parfois, il lui semblait qu'ils émettaient des grognements ou bien des râles.

Dans l'épaisseur des ténèbres, la jeune femme attendait le moment propice pour fuir ce cauchemar et s'extraire de ce maudit château.

Mais elle songea à sa petite famille, à Gregory et à Julia. Elle les imaginait à l'étage, dans la même situation ou pire encore. Elle ne pouvait se permettre de les abandonner ainsi sans essayer de leur porter secours. Mais la peur lui commandait le contraire et lui soufflait de foutre le camp d'ici.

Il fallait qu'elle quitte cet endroit et se voyait déjà courir à perdre haleine à travers le domaine en direction de la sortie.

Ces cadavres ambulants déguisés en monstres seraient bien incapables de la rattraper. Leurs gestes étaient trop incertains et la mollesse de leurs déplacements, édifiants. Son avantage sur eux était assuré. Elle s'approcha de l'ouverture de la porte et se risqua à jeter un dernier coup d'œil.

Elle entrevit le visage décharné d'un homme de grande taille aux cheveux rasés. Son front était troué en son centre et le filet d'un liquide brunâtre s'en échappait.

Soudain, celui-ci se mit à sentir l'air ambiant à renifler bruyamment comme un prédateur ayant repéré l'odeur alléchante du gibier et là, brusquement, son regard vint rencontrer l'œil scrutateur de Cyrielle. Cette dernière voulut hurler mais rien ne sortit de sa bouche grande ouverte. Cette fois, le danger la guettait. Elle venait d'être repérée, malgré sa discrétion et malgré sa cachette.

Il lui fallait dorénavant trouver une solution pour éviter d'être à la merci de ces morts vivants...

Affolée, paralysée par une frayeur sans nom, elle n'avait d'autres solutions que d'émettre des cris de panique.

Elle avait la sensation d'étouffer. Alors elle se mit soudainement à hoqueter et à être secouée de spasmes irrépressibles. La terreur s'emparait d'elle et ne pouvait être maîtrisée. Pourtant, rien ne paraissait se produire. La porte restait obstinément entrouverte et aucun zombie ne voulut la franchir pour se saisir d'elle.

Elle se reprit et parvint à reprendre ses esprits. Encore tremblante, elle entreprit, malgré ses craintes, à se rendre dans le hall.

Les quatre individus en uniformes du GIGN s'étaient volatilisés. D'ailleurs, l'atmosphère du lieu avait imperceptiblement changé. Elle ne savait pas quoi au juste mais elle avait pourtant la sensation que quelque chose s'était produit.

Cyrille promena son regard partout comme pour se convaincre qu'elle avait été victime d'un cauchemar. Soudain, le grand lustre se mit à clignoter tel un sapin de Noël décoré de mille guirlandes pour finalement éclairer le lieu d'une lumière tamisée. Bientôt, la jeune femme crut percevoir des voix lointaines, des murmures ainsi qu'une musique de jazz étouffée.

Alors, à ce moment précis, elle pensa devenir folle à lier lorsqu'elle vit apparaître juste devant ses yeux des hommes et de femmes habillés à l'ancienne mode, danser langoureusement en plein milieu du grand hall !

Tous ces gens vêtus chichement riaient aux éclats, discutaient entre eux, un verre à la main mais semblaient ne pas la remarquer.

Smokings, nœuds papillons, coiffure gominée à l'excès, les hommes étaient regroupés en petits comités et les femmes se positionnaient de l'autre côté de la pièce et caquetaient bruyamment de choses et d'autres...

L'union de deux sexes se faisait au centre de la piste de danse où quatre couples suivaient prudemment le rythme d'une partition jazzie, suave et entraînante.

Cyrielle estima l'époque dans laquelle elle se voyait à présent plongée. Ses quelques connaissances en histoire mais aussi en art vestimentaire lui indiquèrent qu'elle se trouvait dans une soirée mondaine ayant eu lieu dans les années 20. Un relent fantomatique d'un temps passé s'offrait à elle comme une spectatrice passive plongée au cœur d'une reconstitution historique.

Le volume de la musique montait d'un cran, devenant presque assourdissante et Cyrielle, toujours sous le choc, préféra s'isoler dans le salon juste à côté, là où elle s'était justement cachée de la menace zombie...

Mais l'endroit était occupé par d'autres personnes. Des hommes en tenues de soirée, discourant entre eux à grands coups de cigares et d'alcool, ne la virent pas entrer.

Le décorum y avait été bouleversé en l'espace de quelques minutes. Les lustres étincelants illuminaient le lieu et dévoilaient toute la beauté ornementale des boiseries et des dorures. Le parquet brillait au point que tout s'y reflétait.

Devant cette débauche de luxe, Cyrielle avait quelque peu le tournis et commençait à se sentir extrêmement fébrile. Elle aurait voulu se reposer quelque part, reprendre des forces mais chaque mètre carré était visiblement prit d'assaut par ces invités fantômes encombrants.

Elle s'échoua finalement dans un fauteuil inoccupé, entre un sublime piano à queue et l'âtre d'une cheminée Empire. Ses paupières étaient lourdes et, malgré le bruit ambiant et les allés et venues bruyantes de quelques convives, elle n'eut aucun mal à les fermer pour enfin s'abandonner un peu aux douces rêveries du sommeil...

Mais où se trouvait exactement le monde onirique ? Se demanda-t-elle. Ici, à cet instant, dans l'effervescence d'une soirée mondaine années 20 ou dans l'univers insolite qu'elle s'appropriait à pénétrer ? Où se trouvait le vrai du faux, l'illusion et la réalité ? Elle

l'ignorait et n'avait plus la force pour y répondre.

Les voix s'entremêlaient, s'embrouillaient puis s'éloignaient peu à peu jusqu'à disparaître complètement. Alors, un silence des plus apaisants recouvrit de son voile pudique les rêveries de la jeune endormie.

A son réveil, alertée par une étrange sensation venue probablement du tréfonds de son subconscient, elle ouvrit les yeux se découvrit seule, dans une relative obscurité et ressentit les premières morsures d'un froid humide.

Elle s'était déplacée durant son sommeil mais n'en avait pas eu conscience. A présent, migraineuse, elle émergeait dans l'étroitesse putride d'une mystérieuse cavité ornée d'une dizaine de flambeaux rougeoyants accrochés aux parois rocheuses...

Elle réalisa enfin qu'elle s'était abandonnée aux douces joies du sommeil, allongée sur un rocher aux formes confortables, en plein cœur de ce qui ressemblait fort à une vaste caverne.

Comment avait-elle pu atterrir ici ? Quel chemin avait-elle emprunté pour arriver jusqu'ici ? Elle n'arrivait pas à s'en souvenir mais suspectait une nouvelle crise de somnambulisme. Depuis sa plus tendre enfance, elle avait toujours été sujette à des nuits mouvementées.

Son esprit embrouillé ne lui permettait pas de préciser ses quelques pensées.

Mais, bien vite, elle perçut nettement des bruits métalliques. Ils emplissaient l'espace de leur résonance et créaient chez elle un sentiment de crainte.

Dans cet endroit peuplé de mille ombres dansantes, à la lueur des torches vacillantes, elle parvint à entrevoir distinctement une silhouette vaguement humaine suspendue par les pieds à une grosse chaîne reliée au plafond rocheux.

L'objet imposant émettait un léger cliquetis en se balançant de façon lancinante de droite à gauche comme le balancier d'une gigantesque horloge.

Elle s'avança maladroitement vers lui et parvint, après quelques efforts, à surmonter sa frayeur. Bientôt, elle était à la hauteur de cette forme étrange et réalisa toute l'horreur de la scène.

Cyrielle manqua de hurler mais préféra se détourner de cette vision cauchemardesque et de surmonter cette irrésistible envie de vomir. Elle manqua de trébucher par deux fois sur des roches glissantes et aperçut, au loin, planant dans les airs, une étrange lueur rouge de forme arrondie.

Elle se dirigea vers cette clarté et remarqua au passage un catafalque de pierre posé au milieu de nulle part.

Cette imposante géode lumineuse irradiait de mille feux et se mouvait constamment, passant d'un rouge écarlate à un mauve incandescent. Des vaguelettes se formaient à sa surface et ondulait à son approche. Elle tendit son bras et ouvrit sa main pour toucher cette bizarrerie mais la retira aussi vite à son contact. Grimaçante de douleur et surprise, Cyrielle remarqua que l'extrémité de ses doigts avait été sommairement brûlée. Cette chose était d'un ravissement certain mais paraissait bien plus dangereuse en vérité.

Elle tourna la tête pour apercevoir à nouveau au loin, ce corps dénudé de ce qui ressemblait à un être humain, suspendu en l'air, comme un gros morceau de viande à l'étal d'un boucher...

La main douloureuse, elle imagina alors le pire.

Glacée d'horreur, elle s'avança fébrilement vers cette dépouille sanguinolente, bien décidée à en savoir davantage sur son identité.

Elle regardait tout autour d'elle, craignant le retour de celui ou ceux qui avaient perpétrés une telle abomination. En restant dans les parages, elle risquait de partager le sort peu enviable de ce pauvre homme.

Elle fit pivoter le corps vers elle pour voir son visage mais réalisa, terrifiée, que celui-

ci lui avait été arraché !

Cyrielle remarqua une découpe régulière de l'épiderme. A la place d'un faciès ne restait qu'une plaie ouverte, deux globes oculaires et une mâchoire baignant dans une bouillie sanglante.

Quel genre de monstre avait pu commettre un tel acte de cruauté ?

Elle se mordit la main pour éviter de crier son dégoût profond et s'effondra, comme foudroyée par une peur sans nom, douloureuse et paralysante. A quatre pattes sur un sol caillouteux et glacial, elle rendit de la bile à plusieurs reprises et tentait de calmer ses violentes crises spasmodiques.

La jeune femme se mit à pleurer tout son saoul et rampa vers un recoin plus adapté et plus discret. Là, elle se recroquevilla, comme prostrée, essayant de surmonter la peur qui la submergeait et l'étreignait violemment.

Elle s'en voulait d'avoir ainsi quitté, telle une voleuse, le complexe hospitalier.

En pleurs, elle n'avait pourtant pas remarqué la silhouette qui s'avavançait vers elle. Une présence de haute stature, suivie de près par des créatures à la peau glabre et crayeuse qui ne faisaient qu'émettre de légers glossements...

Délaissant l'utilitaire et dépassant les énormes plots faisant office de barrage, la troupe décidait de continuer le chemin qui leur restait à accomplir à pieds.

Sacs en bandoulières, l'équipée prit la direction du sentier de terre qui s'enfonçait plus au nord et qui longeait l'enceinte de la propriété par son flanc sud.

Une légère bruine se mit à s'abattre sur la campagne environnante et une brise se leva, annonçant l'arrivée de nuages plus menaçants.

Les six compagnons accélérèrent le pas, de peur d'être repérés par une patrouille de gendarmes.

La petite grille menant directement à la maison du Perron était proche. Un à un, ils l'escaladèrent sans grande difficulté et se retrouvèrent devant l'ancienne closerie, à proximité du grand cèdre qui la masquait en partie.

- Nous allons traverser et rejoindre le bois. Indiqua Meyer en pointant son doigt dans une direction précise. - Attention, nous allons être à découvert. Il faut se hâter !

- Quel est l'objectif ? Demanda Jean.

- Atteindre le grand fossé. Précisa Escarpe.

Ils passèrent devant la maison dans laquelle une femme s'était volontairement donnée la mort.

Alors que Natacha suivait, sans la moindre difficulté, le rythme imposé par Meyer, elle se permit de jeter un bref coup d'œil à cette demeure et laissa échapper un hoquet de stupeur.

Cardinet s'arrêta à sa hauteur et la dévisagea :

- Quoi ? Dit-il, inquiet. - Qu'avez-vous vu ?

- Une ombre. Répondit-elle en frissonnant. - A l'une des fenêtres du bas. J'ai cru... Laissez tomber. La peur nous fait voir des choses. Rassuré, le psy rejoignit le peloton de tête. - Cela ne finira donc jamais ? Se dit-elle en ne décrochant pas le regard de cette façade spectrale. Elle ferma les yeux, secoua la tête et courut si vite qu'elle fut bientôt en tête du groupe.

- Vous avez le diable aux trousses ? Plaisanta Escarpe en la voyant ainsi filer.

Elle ne répondit pas et se contenta de courir le plus vite possible. Mais elle aurait bien voulu lui répondre qu'effectivement, le diable n'était pas très loin. Il ne l'était jamais, ici même, à Malrouve...

La pluie se mit de la partie et arrosa généreusement le bois.

La terre, imbibée d'eau, devenait argileuse et glissante. L'avancée se faisait plus difficile. Les branches fouettaient leurs visages et les grands châtaigniers déversaient sur eux de grosses gouttes qui glissaient le long de leurs feuillages.

A quelques mètres de là, ils devinèrent la blanche silhouette de la Sainte Vierge, dressée sur son socle en pierre, au centre d'un carrefour d'où partaient trois autres sentiers. Escarpe alluma sa lampe électrique et dirigea le faisceau vers ce visage en tuffeau. La dame, impassible, tenait encore le serpent tentateur entre ses doigts de pieds.

Cardinet remarqua le doute s'afficher sur la figure du professeur.

- Qu'est-ce que vous regardez ?

- Ce visage en tuffeau, couvert de mousse... ce visage, je l'ai regardé cent fois et à chaque fois, j'ai cette vague impression étrange...

- Quelle impression ? Demanda Meyer qui, à son tour alluma sa lampe pour la diriger au même endroit. - Qu'est-ce qu'il a ce visage ?

- Il sourit. Dit Tadden.

- C'est un sourire timide. Corrigea Chaudet.

- C'est bien là le problème. Ajouta Escarpe, intrigué. - C'est la première fois que je la vois sourire.

Des regards inquiets s'échangèrent aussitôt.

- Qu'est-ce que cela démontre ? S'inquiéta Natacha.

- Que Malrouve se transforme. Comprit Cardinet.

- La *Nostalgie* des Lefort reprend vigueur. Susurra le professeur. - Le domaine est devenu une entité à part entière, mes enfants. Et cette nuit, il sait que nous sommes là et connaît parfaitement nos intentions...

XVIII.

De tous côtés, une brume épaisse venait lécher les abords du domaine et commençait déjà à vouloir le pénétrer...

Les arbres, marronniers, chênes et châtaigniers, changeaient foncièrement d'aspect pour revêtir un costume beaucoup moins engageant.

La propriété se muait en un monde singulier, sorti de l'imagination malade de deux garnements. Malrouve redevenait une terre inhospitalière et indisciplinée à bien des égards. Le parcourir relevait de l'aventure épique.

La nature reprenait le dessus et prospérait à nouveau. Une explosion végétale apparut dans chaque recoin du domaine.

La nuit s'obscurcissait davantage à mesure que les arbres et les arbustes resserraient les rangs.

Dans cette jungle, nos six compagnons avançaient à grand peine, torche électrique à la main, vêtements détrempés par une pluie glacée en piétinant une terre boueuse et collante. De son sac, Meyer sortit une machette pour se frayer un passage parmi les branchages qui obstruaient le tracé initial du sentier que ses comparses et lui suivaient depuis plus d'une demie heure.

Leur parvenaient les hululements sinistres d'un oiseau nocturne et les aboiements lointains d'un chien.

A maintes reprises, Escarpe avait la désagréable sensation d'être observé de toute part. Ce sentiment évoluait bientôt en une quasi certitude lorsque parmi les fourrés lugubres, il perçut la silhouette fugace d'une étrange créature.

- Je vous sens nerveux, professeur. Remarqua Cardinet, marchant juste derrière lui.

- Nous ne sommes plus seuls. Murmura ce dernier en tordant sa bouche dans sa direction. - On nous épie.

- Qui est-ce ? Demanda le psychiatre, inquiet.

- Aucune idée. Restons sur nos gardes. Ajouta l'homme en cramponnant plus fortement la machette qu'il avait en main.

Soudain, alors qu'ils s'approchaient du grand fossé et du chemin bordé d'érables, tous entendirent nettement les ricanements d'enfants et tous se figèrent sur place.

Les regards étaient emplis d'angoisse et d'une extrême concentration alors que de grosses gouttes d'une pluie froide n'en finissaient pas de dégouliner des feuillages qui les surplombaient...

Au loin, des bruits de craquements et celui de la pluie qui arrose la végétation environnante étaient désormais intégrés dans leur paysage auditif. Restaient ces ricanements de gosses qui, par épisodes, retentissaient en échos dans la profondeur de ce bois devenu forêt...

Les yeux roulaient dans leurs orbites et les attentions étaient aiguisées. Chacun guettait le moindre mouvement intervenant dans son champ de vision. Immobiles, telles des statues, ils attendaient...

Brusquement, ils virent des petites silhouettes courir à toute vitesse parmi les buissons et le foisonnement végétal mais ne parvenaient pas à les identifier avec précision.

- Qu'est-ce que c'est ? Susurra Meyer en balayant de son faisceau bleuté les fourrés les plus proches. - Des mômes ?

- Un reliquat du passé. Répondit Escarpe. - N'oubliez pas que Malrouve est sous le coup de la *Nostalgie*. Tout le domaine est sous son emprise.
 - Qu'est-ce que c'est, au juste, que cette Nostalgie ? Interrogea Tadden, en prenant soin de baisser considérablement le ton de sa voix.
 - Compliqué à expliquer. Répondit Cardinet.
 - Pas le moment. Intervint promptement le professeur.
 - Essayez quand même. Insista Natacha. - On aimerait savoir pour quoi on risque not' peau.
 - Bah... En gros, hésita Cardinet, nous pensons que cette mutation généralisée à l'ensemble du domaine est générée par la Matrice, seule source énergétique capable d'une telle prouesse. Elle obéit ainsi à un effet de hantise particulièrement puissant.
 - De hantise ? Reprit Jean.
 - La fusion de deux esprits.
 - Les Lefort. Ajouta Escarpe.
 - Le frère et la sœur. Continua Natacha. - Deux psychopathes.
 - Que sont-ils devenus ? Demanda la jeune Daphné.
 - D'immondes créatures à la solde de l'Encre Ténébreuse. Répondit Gordien.
 - Et du Maître Fénaïde. Précisa Cardinet, trop content d'avoir le fin mot de l'histoire.
 - Et ces machins qui grouillent dans les buissons avoisinants, intervint Meyer, ça fait aussi partie de la Nostalgie ?
 - Sûrement. Répliqua Cardinet. - Des souvenirs d'enfance qui prennent corps.
- De son côté, Natacha et Daphné perçurent distinctement ce qui ressemblait à un rire, ponctué de reniflements porcins. Aussitôt, elles braquèrent leurs armes et les faisceaux de leurs lampes dans la direction qu'elles pensaient être la bonne.
- Montrez-vous ! Ordonna Gordien, le doigt posé sur la détente de son Manurhin.
 - Magnez-vous ! Gueula à son tour la jeune Tadden.- A trois on ouvre le feu ! ... Un... Deux...

Catherine était dans un décor familier et pourtant ce lieu était différent. Elle estima que quelque chose ne collait pas. Un rien clochait et venait nuire à l'ensemble mais elle ne parvenait pas à relever ce détail.

Au loin, elle percevait un grondement diffus, comme un bruit de fond. C'était un bruit reconnaissable entre tous, la manifestation d'un trafic constant et tendu du métro parisien et de cette ligne en particulier. Étonnamment, elle se mit à sourire, comme ça, sans raison évidente.

En tournant le visage sur sa droite, elle constata que la ligne finissait étrangement à son autre extrémité. Là, au pied de l'entrée arquée du tunnel, un immense tas de gravas et de sable, une brouette en partie rouillée et des pelles obstruaient complètement le passage.

Catherine était consciente que ce lieu était factice. Qu'il n'était qu'une image figée et imposée par un seul esprit, celui de fils, pour masquer le fait que ce lieu était ni plus ni moins que le néant absolu.

Le détenu était un *démon archaïque*, condamné autrefois à stagner dans cet enfer de solitude et de souffrance.

Son nom lui fut murmuré. Un long soupir fut alors expulsé violemment du tunnel pour souffler son air vicié sur le quai : « *Shalmayudd* »...

La lumière de la rame toute entière se mit à papilloter de façon frénétique et un inquiétant bourdonnement montait depuis le tunnel. Le sol vibrait sous les coups d'une chose qui approchait et Catherine eut bien du mal à rester debout tant les secousses étaient particulièrement soutenues.

Bientôt, une masse noire et gigantesque apparut et émergea du tunnel. Une masse

grouillante qui grandissait à mesure qu'elle se détachait de l'obscurité.

Bientôt, le bourdonnement émis changea en des centaines de stridulations. Obsédant, ce bruit envahissait l'espace et se répercutait en d'innombrables résonances.

La chose se déversa sur le quai de la rame. Catherine remarqua qu'elle était composée d'un millier d'insectes et elle sut :

« Des grillons ! » Dit-elle tout haut comme pour s'en convaincre.

Ces orthoptères suivaient, disciplinés, les ondulations de cette masse compacte et brune et finirent par lui donner une apparence presque anthropomorphique.

Catherine tomba à la renverse sur le sol bétonné et émit un cri de stupeur face à cette monstruosité qui n'avait de cesse de muer à l'infini.

Enfin, elle perçut un semblant de visage humain, masque en perpétuel mouvement, rempli d'une haine sans nom et d'une folie meurtrière.

Condamnées à l'enfermement éternel, ces entités, privées d'enveloppes charnelles, ont sombré dans une colère qui, au fil du temps, se serait muée en une incommensurable déraison, à la fois dévastatrice et vengeresse. Mais Catherine put discerner chez elles des signes avérés de supplication ainsi qu'une profonde tristesse.

Ces êtres étaient loin d'être les démons malfaisants qu'Auguste Faure avait pu dépeindre dans son ouvrage. Elle en était intimement persuadée : ils n'étaient en rien les redoutables Fénéides, esprits démoniaques, que cette « *Cosmogonie du Cercle* » avait tant décrié.

Soudain, Catherine se sentit une nouvelle fois attirée par le vide et aspirée dans une spirale. Elle se laissa guider par cette force pour, finalement, se retrouver propulsée dans un autre univers, tout aussi étrange et tout aussi inquiétant.

Elle ouvrit les yeux encore une fois pour découvrir le décorum d'une maison antique dotée d'un atrium. Dans cette cour carrée, cernée de hauts murs de pierres grises, elle vit de grandes tentures suspendues à un fil invisible, danser et claquer sous les assauts répétés d'une forte brise qu'elle ne sentait nullement.

Au loin, elle entendit un grondement sourd comme celui émis par l'arrivée imminente d'un gros orage. Le toit ouvert laissait apparaître un ciel d'une teinte singulière, rouge vif aux doux reflets cuivrés.

Puis, Catherine eut brusquement une sensation d'intense chaleur et aperçut, apparaissant de sous les tentures, une forme rampante venir vers elle en émettant de petits râles aigus...

Arrivée à quelques mètres d'elle, cette caricature humaine se dressa devant elle, sur ses deux jambes.

Catherine nota que le corps de cet humanoïde était entièrement carbonisé et que des filets d'une lave encore vigoureuse le parcouraient de la tête aux pieds. Son visage alignait des caractéristiques grossièrement humaines, comme un modelage inachevé et le haut de sa tête se voyait surmonté d'un large et ample cimier.

Cette silhouette, Golem d'argile, était armée d'une longue lance qu'elle maniait avec précision et dextérité.

Voici donc le dernier démon archaïque ! Supposa Catherine. Voici donc celui que Faure nommait « *Ulmath Herr* » ! Entité prisonnière d'un Pompéi dévasté par les flammes d'un Vésuve en colère !...

Catherine réalisa alors la puissance nécessaire afin de maintenir de telles instabilités, muées par la rage et la folie pure. Quelle sorte de magie pouvait, à elle seule, contenir dans ces mondes stagnants ces esprits vengeurs ? Mais elle comprit aussi que ces entités immatérielles pouvaient représenter une réelle menace s'il advenait qu'on les libère.

Soudain, une nouvelle fois, elle fut engloutie par une distorsion dimensionnelle et ramenée au point de départ, dans l'immense salle où trônait encore la créature encapuchonnée...

- qui êtes-vous et que me voulez-vous ? Lui demanda-t-elle en s'extirpant du cercle des monolithes.

- Rien. *Hormis le fait que je te veux à mes côtés, auprès de moi, pour l'éternité.* Répondit l'individu d'une voix grave et monocorde. - *rejoins-nous, Catherine. Rejoins ton fils auprès de moi et nous régnerons ensemble dans ce monde et dans celui qui n'attend plus que notre retour.*

- Quel autre monde ? S'inquiéta-t-elle.

- *Celui des Hommes. Comme jadis, Argoterra se doit de renouer avec eux, rétablir le dialogue. La Matrice s'est refermée et nous a longtemps privés de cette opportunité. Aujourd'hui, grâce aux hasards des évènements et à l'influence de l'Encre Ténébreuse, la passerelle entre nos deux mondes est enfin rétablie. Les Fénéïdes régneront sur ces deux univers, sans partage et sans aucune indulgence. Les Élus devront plier devant notre divine autorité et accepter l'inéluctable. Ils seront traités au même titre que les humains, comme des serviteurs. La pureté de cette race, autrefois divine, n'est plus. Les nombreuses alliances de chair et de sang avec les Humains en ont fait leurs égaux.*

- Vous êtes malade ! Lança-t-elle. - Qu'est-ce qui vous permet de nous traiter d'êtres inférieurs ? Si je ne m'abuse, à la base, notre ancêtre commun s'est uni à de vulgaires primates pour engendrer notre communauté ! Élus et Fénéïdes sont issus d'un croisement.

La réaction ne se fit pas attendre : une force invisible, tel un déchaînement de haine, vint la saisir et la propulsa violemment en arrière. Elle chuta sur le sol, glissa sur quelques mètres avant de s'immobiliser pour se retrouver à nouveau dans le cercle des monolithes. Visiblement, sa remarque avait déclenché la colère du maître des lieux. Niant l'évidence, la créature encapuchonnée avait sombré dans une déviance despotique, pleine de susceptibilité et n'acceptait aucunement les contradictions.

Le bras endolori par sa chute, Catherine n'en démordait pourtant pas et se releva, comme une énième bravade.

- Tu ne me fais pas peur, qui que tu sois ! Si tu n'es pas un lâche, montre-moi ton visage !

A son grand étonnement, la créature obtempéra dans l'instant et se découvrit.

Catherine voyant enfin à quoi pouvait bien ressembler son interlocuteur, resta sans voix. Elle s'était pourtant attendue à toutes les éventualités, à toutes les abominations mais ce qu'elle avait à présent devant elle était loin de tout ce qu'elle avait pu imaginer.

- *Surprise?* Claironna la créature.

